

ERNEST TISSOT

# Princesses de Lettres

ARVÈDE BARINE. — ÉMILIE DE MORSIER.  
JEAN DORNIS. — NEERA. — Miss MARY  
F. ROBINSON (M<sup>me</sup> Duclaux)  
LUCIE FÉLIX-FAURE-GOYAU.



U d/of OTTAWA



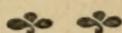
39003002537529

P

FONTEMOING & C<sup>ie</sup> ÉDITEURS

4, RUE LE GOFF (5<sup>e</sup>)

# Ouvrages de M. Ernest TISSOT



## Critique Littéraire et Voyages :

Les Évolutions de la Critique Française (épuisé).

Le Drame Norvégien (couronné par l'Académie Française).

Le Livre des Reines (épuisé).

Les Sept Plaies et Sept Beautés de l'Italie

Contemporaine (couronné par l'Académie Française, épuisé)  
(Librairie Perrin et Cie).

Le Monsieur qui passe (épuisé) (Librairie Juven).

## En préparation :

PRINCESSES DE LETTRES (Deuxième série).

(Mesdames Julia-Alphonse Daudet. — T. Combe. — Mathilde Serao. — Marcelle Tinayre. — Daniel Lesueur. — Zénaïde Fleuriot et Lady Blennerhassett.)

## ROMANS :

La Dame de l'Ennui. — Comme une rose  
(Librairie Perrin et Cie).

Les Cinq Nuits de la Passion. — Entre la Folie  
et la Mort. — Le Guêpier. — Ce qu'il Fallait  
savoir (Librairie Fasquelle).

## En préparation :

Le Double Visage.

ERNEST TISSOT

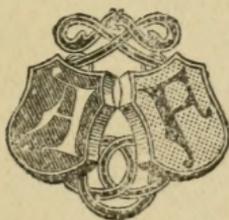
# Princesses de Lettres

ARVÈDE BARINE — ÉMILIE DE MORSIER

JEAN DORNIS — NEERA

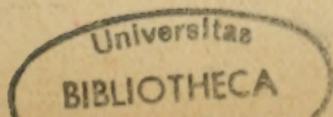
MISS MARY - F. ROBINSON (M<sup>me</sup> DUCLAUX)

LUCIE FÉLIX FAURE-GOYAU



PARIS  
FONTEMOING & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
4, RUE LE GOFF (5<sup>e</sup>)

*Tous droits réservés.*





A M. JEAN FINOT

DIRECTEUR DE LA REVUE

---

*Cher monsieur et ami,*

Soyez remercié de me laisser inscrire ici votre nom. C'était mon désir et c'était aussi justice, puisque sans vous ces pages n'eussent jamais été composées. Certes, depuis toujours, j'avais eu l'idée de ce livre. Sur la page de garde d'une plaquette que je publiai à vingt ans, on peut lire : L'ÂME FÉMININE, études sur les femmes écrivains. Puis, dans mes projets, le titre devint : Reines et Princesses de Lettres. Reine est tombé. Si nombreuses que soient dans l'Europe actuelle, les authoress, je ne discerne aucune Germaine de Staël, pas l'ombre d'une Elisabeth Browning, pas même une George Eliot ; mais j'ai conservé ce titre de Princesses,

ma propriété, et je tiens à le préciser afin d'éviter aux critiques l'erreur de m'accuser de m'être paré des plumes littéraires de Colette, Colinette ou Colombine... Est-ce que je sais?... Sait-on jamais?...

Certes, d'excellents ouvrages, celui de M. Paul Flat notamment, ont paru sur ces dames de lettres. Ce recueil est le premier cependant où l'on ait essayé de soumettre ces intéressantes personnes à la méthode de Sainte-Beuve, laquelle consiste — pour dire les choses en peu de mots — à expliquer les caractères de l'œuvre par les circonstances de la vie et à laisser aux guirlandes, leurs épines. Ce genre de critique semble fort négligé aujourd'hui, et nos contemporains et nos contemporaines supportent assez mal de s'y voir soumis. Un romancier me disait : « Mais notre vie est notre propriété ; nos œuvres, seules, appartiennent au public ! » Je répondrai : La critique littéraire a du bon, mais le Français n'a jamais été esthéticien, et cette sorte d'exercice n'intéresse, en somme, qu'accidentellement. D'ailleurs, prendre un livre, deux livres, vingt livres, et les étudier sans s'inquiéter de qui les écrit, ni dans quelles circonstances, ni pour quels motifs, c'est cueillir une fleur, deux fleurs, vingt fleurs, et en former

un herbier. Quelque curiosité subsistera pour un peu de temps, mais la vie n'y est plus ; poussière que cela est, cela aura vite fait de retourner à la poussière. Pourquoi lit-on encore Sainte-Beuve, et ne lit-on plus Gustave Planche ? Pourquoi les Essais de Psychologie de Bourget sont-ils toujours vivants et déjà mortes les études littéraires de Brunetière (je ne dis pas ses Discours de combat ; ça, c'est autre chose) ; mais précisément, par le souci qu'eurent les romanciers de Volupté et de Mensonges, de ne jamais dissocier la vie des pensées, les œuvres de la destinée !...

A quoi bon ? Voilà ce que chacun et chacune devrait se dire. Ou bien l'individu et ses bouquins sombreront, et le jugement de la postérité importe peu, ou bien la gloire persistera et il faut redouter que, faute d'indications, les qualités soient omises par curiosité pour les faiblesses ! Donc ou indifférente ou utile par ses effets, — la méthode psychologique reste, par sa loyauté, préférable entre toutes.

Que de bévues elle aide d'ailleurs à éviter ! Je me souviens d'avoir, dans mon enfance, possédé une édition de M<sup>me</sup> de Staël, en tête de laquelle figurait une étude, vrai modèle d'éloquence, signée Necker-de-Saussure. A croire cette ver-

lueuse cousine de l'impétueuse Corinne, Germaine de Staël témoigna de toutes les vertus connues et de quelques autres par-dessus le marché !... Le cant le plus sévère, la morale la plus pure, ne trouvaient rien à critiquer dans une vie, modèle d'innocence, de pudeur et de piété !... Hélas ! quand je fus devenu grand, il me fallut déchanter. M<sup>lle</sup> Mélegari publia le Journal, de Benjamin Constant, M<sup>me</sup> de Boigne raconta les folies in extremis. L'hermine de cette âme n'avait pas que les petites taches noires des queues !... Or, le cas d'Albertine Necker est d'autant plus grave, qu'elle savait, qu'elle ne pouvait pas ne pas savoir. Imprimons le mot, elle mentit ; elle mentit pour flatter les parents, plaire aux amis, tromper l'opinion. Que ne se bornait-elle à faire de la tapisserie, ou à confectionner des bracelets génois ? Sans tomber dans l'indiscrétion, elle pouvait vanter l'âme généreusement passionnée de sa parente, et laisser les vertus dormir en paix. Depuis, elles se sont vengées. On ne dérange pas des vierges sages de cette importance, pour une dame qui les pratiquait aussi peu !

Eh bien ! voilà un genre de plaisir que ne pourront se procurer ceux qui plus tard liront ce recueil. Je suis loin, certes, d'avoir dit tout ce

que je savais, mais je me suis refusé à mettre blanc quand c'était noir, tout au plus ai-je adouci en rose les crudités du rouge. M<sup>mes</sup> Barine, Dornis et Félix-Faure-Goyau facilitèrent en tous points mon travail. Emilie de Morsier ne pouvait plus rien ; sa famille y pourvut. Que ces dames et les personnes qui m'aidèrent de leurs conseils soient ici remerciées. Pour M<sup>mes</sup> Neera et Robinson, ce fut plus délicat. N'importe, le souvenir d'Albertine Necker-de-Saussure me conseillait, la vérité a le droit d'être dite par cela seul qu'elle est la vérité, et je crois n'avoir point abusé !

Ma méthode consiste en somme à user de loyauté. Conversations, interviews, enquêtes, lettres, journaux, je m'efforce de dégager ce qui fut aussi bien des fleurs de ceux qui voudraient que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, que des ronces de ceux qui préféreraient que nous soyons parmi les ruines, sur une terre de réprobation. La moyenne finit par s'établir automatiquement. Je dis aussi : les visages pas plus que les paysages ne sont dépourvus d'ombres et de brouillards, pourquoi voudriez-vous que les paysages intérieurs et les visages psychologiques fussent d'une absolue perfection ? Si mes portraits effaçaient toute

ride, corrigeaient toute tare, ce ne seraient plus des portraits, mais des photographies, de ces affreuses photographies, chères à la bourgeoisie, où les vieillards apparaissent avec des joues polies de bébés. Je vise à davantage qu'au rôle de flagorneur de ces dames.

Si cela ne suffit pas, on peut ajouter : Certes, il faut approuver que les « Princesses de Lettres » aiment les roses, mais peut-on supposer qu'elles en désirent de dépourvues d'épines ? Elles seraient alors de mousseline peinte et de rigide fil de fer, artificielles et non pétries d'azur, de rosée et de soleil ? Aurai-je eu tort de supposer ces dames (celles du moins dont je m'occupe) assez artistes pour préférer les guirlandes des jardins aux piquets des magasins de mode, dusent leurs mains en conserver quelques égratignures, ou leurs yeux se mouiller de quelques larmes. M. Flat assure tenir d'un évêque cette remarque : « Les petites filles aiment tant à pleurer que j'en ai connu qui allaient pleurer devant un miroir pour jouir doublement de leur état. » Que de femmes, même de lettres, restent, sous ce rapport, petites filles toute leur vie !...

Il serait abusif de tirer de ces six portraits des conclusions sur le développement artistique de

la femme. Deux points seuls se précisent : celles qui réussirent à s'imposer à l'attention de leurs contemporains, furent des autodidactes. La culture intensive, de mode dans les lycées, parmi les étudiantes, ne produit que des femmes savantes et nous savons, depuis Molière, ce qu'il en faut penser. Le don ne s'acquiert pas. Celles qui l'ont reçu sauront, quoi qu'il advienne, trouver les possibilités de le faire fleurir et fructifier. Malgré l'absence de professeurs, en dépit des étroitesse du milieu, quoique les tentations de la richesse leur murmurassent des conseils dangereux, M<sup>mes</sup> Barine, de Morsier et Dornis devinrent aussi instruites que maints bacheliers ou licenciés, et j'en pourrais dire autant de M<sup>mes</sup> Neera, Robinson et Félix-Faure-Goyau, quoique les conditions parmi lesquelles se développèrent, à Milan, à Florence ou au Havre, ces trois jeunesses ne fussent pas précisément favorables à l'apprentissage des bonnes et belles lettres. La thèse a été trop nettement établie par M<sup>me</sup> Barine, pour qu'il soit nécessaire de la reprendre.

Tout au plus, remarquerai-je que les femmes supérieures ne seront qu'assez tardivement en possession de leur supériorité. Ce qui reste précisément le contraire des authoress moyennes

dont le premier livre demeure le meilleur. L'on sait à quel point les enfants prodiges sont exceptionnels parmi les hommes dont les plus intelligents emploient d'ordinaire trente ou trente-cinq ans à acquérir les qualités qu'ils manifesteront dans leur maturité. Lombroso aurait-il raison ? « Le génie chez la femme ne s'expliquerait-il que par une confusion des caractères secondaires ? » Il est certain que plus une femme a de talent, et plus ses manières de réfléchir, de déduire et de vivre se rapprochent de celles des hommes. Je veux dire qu'en visitant ces cérébrales, qu'en étudiant leur vie et leurs opinions sur la vie, on perd l'impression de la différence du sexe, pour acquérir l'illusion de se trouver en face d'êtres neutres, d'une beauté peut-être classique, mais dont la féminité s'est fortement atténuée. Je ne sais pas si c'est un mal. Mon intention serait d'approuver, mais j'entends n'exprimer qu'une opinion personnelle. Laissons le féminisme aux féministes, l'intellectualisme suffit. En tout cas, la femme-enfant, la femme-poupée, la femme-mannequin ou cocotte a fait son temps. L'Eve future sera l'associée. L'égal, le compagnon sûr, à l'inverse de celle d'autrefois que le poète appelait peu sûre. Alors le joug sentimental sera brisé, ce joug sous le-

quel dégénèrent les races latines, alors la phrase désespérée de Germaine de Staël n'aura plus qu'un terme d'exact ; pour les deux entités humaines, l'amour ne sera plus qu'un épisode, que des épisodes multiples et multipliables et nous assisterons, audessus de ces épisodes, à de véritables et sûres unions — basées non plus comme c'est la folie de ceux qui prétendent éterniser la minute de l'heure qui chante — sur l'amour qui passe, sur l'attrait qui s'é mousse, mais sur l'amitié, le respect qui — lorsqu'ils sont mérités — persistent et se fortifient d'expérience en expérience !

Le second point, c'est qu'aucune de celles auxquelles le latin fut inconnu ne parvint à traduire ses pensées avec clarté. Le Sainte-Beuve italien, M. Croce, le prétendait. C'est le défaut de Neera, elle n'a jamais su écrire proprement. Emilie de Morsier, géniale, s'en rendit si parfaitement compte, qu'elle renonça à terminer les romans qu'elle avait l'intelligence de concevoir. Les autres furent toutes des latinistes achevées. Cela paraît ridicule : mais pour écrire avec goût un article de vie parisienne, un sonnet de vie amoureuse, il faut savoir décliner Rosa la rose et conjuguer, autrement qu'en action, le verbe amare, aimer. N'est-ce pas plein de philo-

sophie de penser qu'elles doivent toutes, oui, toutes, ces grandes sœurs latines, s'en venir puiser à la source primitive, les Italiennes comme les Françaises, les Suissesses comme les Espagnoles ! N'est-il pas d'une beauté classique, le geste de les voir s'agenouiller et tendre la blanche urne de leurs rêves sous la source aussi vieille que notre monde moderne ?

Quoi qu'il en soit de ces opinions, que confirment déjà vingt cas, plus tard, si l'occasion et les forces me sont données de poursuivre cette enquête jusqu'aux limites que lui fixe mon ambition, il sera temps de déduire de l'observation, d'autres lois que je commence à prévoir sur l'illogisme, l'instabilité, l'insincérité congéniaux de l'esprit féminin. César Lombroso me disait : « Vous entreprenez sous une autre forme l'ouvrage que je ne composerai plus sur la femme de génie. » Robert de Montesquiou m'écrivait : « Je ne pense pas que le titre de « princesses » puisse convenir à une publication qui confond les oiseaux bleus avec les bas-bleus... et les cordons bleus et qui veut accomplir ce tour de force, de loger à la même enseigne, et sous le même bonnet, les têtes du phénix, de la linotte et de la bécasse !... » La vérité est entre ces deux avis. Je ne conçois pas d'aussi

*synthétiques ambitions que n'avait l'indulgence de le supposer le sociologue torinois. Dois-je répéter à l'auteur des Hortensias bleus qu'un seul mot peut être pris dans diverses acceptions, au propre ou au figuré, avec ironie ou par plaisanterie ? Le même bonnet, selon qu'il sera posé sur une tête de phénix, de linotte ou de bécasse, ne produira pas le même effet — c'est une vérité reconnue de toutes les modistes de Paris. Pour l'enseigne, je pense bien loger à la même auberge les dames dont je ferai les portraits, mais nous ne les mettrons pas toutes au même étage. En bon hôtelier littéraire, nous réserverons à celles qui les méritent, les appartements de luxe ; les autres devront se contenter des chambres au Nord ou sous les toits. Et quant aux bas-bleus, s'ils sont passés de mode, je ne ferai pas fi des cordons bleus, Rossini en était un et cela ne l'a pas empêché d'avoir du talent. Je déplore, au contraire, de n'avoir pas rencontré de Vatel parmi ces dames de lettres (car j'aime les plats savants), et pour l'oiseau bleu, n'attendons-nous pas tous, tant que nous sommes, qu'il s'en vienne frapper à la fenêtre de notre âme ?*

*Plus j'y pense, mon cher Directeur ami, et plus je trouve que ce fut une chose merveilleuse, que vous ayez ainsi, de but en blanc, accepté mon*

*projet. Je venais les mains vides, il n'y a pas un rédacteur de Paris qui m'eût répondu comme vous : « C'est entendu !... » Ensuite, vous avez été patient, indulgent, à ne pas le croire !... Mais c'était le temps, depuis je l'ai constaté, où vous écriviez votre inestimable Science du Bonheur. Je le devine, vous vous efforciez de la mettre en pratique. Vous vouliez procurer un peu de joie à celui de vos collaborateurs d'hier et même d'avant-hier qui se juge le plus modeste et se dit le plus reconnaissant de vos obligés.*

ERNEST TISSOT.

Paris, 22 Mai 1909.

---

# PRINCESSES DE LETTRES

---

## I

### MADAME ARVÈDE BARINE<sup>1</sup>

Dans son salon d'été aux portes-fenêtres ouvrant sur un jardin barré par l'énorme aqueduc de Marly, — cette ombre historique rendant ces lieux tout à fait dignes d'inspirer une historienne, — dans son salon d'angle parisien, où il y a plus de livres que de fleurs, et dont l'intimité silencieuse révèle une carrière de labeur,

1. OEUVRES : *L'OEuvre de Jésus ouvrier* (Les cercles catholiques), 1 vol., 1879, G. Fischbacher. — *Portraits de Femmes*, 1 vol., 1887, Hachette et C<sup>ie</sup>. — *Essais et Fantaisies*, id., 1888. — *Princesses et Grandes Dames*, id., 1 vol., 1890. — *Bernardin de Saint-Pierre*, id., 1891. — *Alfred de Musset*, id., 1893. — *Bourgeois et gens de peu*, id., 1894. — *Les Névrosés*, id. — *Saint-François-d'Assise*, id., 1905. — *La Jeunesse de la Grande Mademoiselle*, id., 1905. — *Louis XIV et la Grande Mademoiselle*, id., 1906. — *Madame Mère du Régent*, id., 1909. — Nombreux articles non réunis dans la *Revue Bleue*, la *Revue des Deux-Mondes*

de dignité, — je n'ai jamais pu apercevoir la femme élançée, aux yeux ironiques, à la voix musicale, qui rendit célèbre ce pseudonyme d'Arvède Barine, sans penser immédiatement à sainte Scolastique !

Cependant, les travaux de la plus humoristique de nos princesses de lettres me sont trop familiers et j'ai trop souvent apprécié sa conversation, d'autant plus divertissante qu'elle s'observe moins, pour ignorer qu'il s'agit d'une sainte Scolastique infiniment trop spirituelle pour être le moins du monde orthodoxe. D'abord, M<sup>me</sup> Barine est protestante, avec indépendance, mais avec constance. « Je suis née mauvaise protestante, je n'ai pas eu à le devenir », m'écrit-elle<sup>1</sup>. Et pourtant la satire

(notamment *l'Etude sur les Contes de Perrault* qui obtint en 1885 le prix d'éloquence à l'Académie française), au *Journal des Débats* (série *Hors de France*), au *Figaro* (série les *Idées d'une Ménagère*), à la *Bibliothèque Universelle* (où M<sup>me</sup> Barine écrit longtemps la *Chronique Parisienne*), etc., etc. M<sup>me</sup> Barine a, en outre, traduit de l'anglais, *l'Introduction à la Vie sociale de Spencer* ; du russe, les *Souvenirs de Tolstoï*, 1886 ; du latin, la *Légende des Trois Compagnons*, etc., etc.

1. Lettre du 14 janvier 1908 ; toutes les lettres citées sans autre mention sont adressées à M. Ernest Tissot.

des œuvres de charité catholique qu'elle publiait à trente-neuf ans et la *Protestation* contre la loi de la Séparation qu'elle donnait vingt-cinq ans plus tard au *Journal des Débats*, montrent que, durant ce quart de siècle, sa foi personnelle avait peu varié. Le protestantisme a toujours attiré et retenu ces esprits individualistes. M<sup>me</sup> Barine estima son devoir de se faire inscrire parmi les membres de l'Association Cultuelle de Passy. Le pasteur Stapfer dit sur la tombe de cette femme de bien : « Elle tenait beaucoup à affirmer les liens qui l'unissaient à l'Eglise réformée de France !... » Il n'y a donc aucune probabilité qu'elle soit jamais canonisée. Mais cette comparaison avec la sœur de saint Benoît — symbole d'une impression — marque bien l'antinomie fondamentale de ce caractère à la fois épris de libertés et prudent jusqu'au respect de tous les ordres, et que n'abandonnent jamais non plus la bonne humeur d'une conscience en paix, l'équilibre d'un esprit, disons *parfait*, avec les restrictions que comporte cette épithète dans les domaines de la passion et de l'au-delà !

## I

Sous le masque moscovite de son nom de lettres, et malgré ses convictions huguenotes, M<sup>me</sup> Barine est Française, même Parisienne, issue d'ancêtres établis sur les bords de la Seine depuis plus de deux siècles. « Quand vous entendrez dire qu'il n'existe pas de famille de la bourgeoisie dont la transplantation dans la capitale remonte à plus de cinquante ans, il faudra penser à moi... Regardez, à gauche de la cheminée, sur la frise, la figure de cet homme en habit bleu de roy, dont les yeux pétillent sous la perruque blanche... c'est le portrait d'un nommé Vincens qui, des Cévennes, vint à Paris, en plein xvii<sup>e</sup> siècle, et dont nous descendons à des degrés divers mon mari et moi... »

Quoique M<sup>me</sup> Barine ne soit donc point provinciale, rien ne fut moins parisien, dans l'acception ordinaire de ce terme, que son éducation. Son père, grand liseur devant l'Éternel, s'étant, à la suite de circonstances mystérieuses, retiré en Touraine, la jeune fille, réduite à faire

bon visage à mauvaise fortune, vécut sans parentes, sans amies, sans professeurs même, dans une solitude propice à la réflexion, les années qui vont de la sixième à la quatorzième — cela se passait sous Louis-Philippe et pendant la seconde République. En guise de maîtres, M. Bouffé avait donné à son enfant les clefs d'une vaste bibliothèque, où la place d'honneur avait été réservée aux classiques. Les éditions, pour la plupart *princeps*, étaient sans notes, avec des *f* à la place de *s*, des *o* à la place de *a* ; l'enfant n'avait qu'à se débrouiller. D'autres eussent lancé de tels livres par la fenêtre et se fussent mises à avoir du vague à l'âme. En personne déjà pleine de sagesse, M<sup>lle</sup> Cécile préféra s'appliquer et « découvrir toute seule les bons endroits ». Ainsi s'éveilla en elle, le sens de la beauté ; le raisonnement n'y était pas encore. « Les classiques français échouèrent entièrement à donner à mon esprit les qualités solides qui priment toutes les autres dans la conduite de la vie. Surtout la plume à la main, je disais ce que je pouvais au lieu de ce que je voulais, prenant ainsi la funeste habitude de laisser diriger ma pensée par les mots... »

Heureusement que l'étude du latin allait remettre tout en ordre, l'étude du latin entreprise

bientôt, sous la direction du meilleur des maris. « J'éprouvai d'abord — avoue M<sup>me</sup> Barine — une impression du même genre que lorsque j'avais bien rangé mon armoire à linge. Les choses s'ordonnaient dans ma tête, les idées prenaient l'habitude de se mettre à leur place, chacune selon son importance... C'est l'effet de la syntaxe latine. Aucun travail ne prépare mieux une jeune fille au rôle de maîtresse de maison que l'étude du latin, à condition de la faire sérieusement <sup>1</sup> » M<sup>lle</sup> Bouffé n'était pas devenue M<sup>me</sup> Vincens et avait à peine eu le temps de monter son ménage à La Rochelle, que M. Vincens, désireux de combler les solutions de continuité de cette instruction à coups de lectures, — car il avait tout de suite discerné la valeur d'une aussi belle intelligence, — recommençait l'éducation de sa compagne, affectueusement, « en maître qui comprend son enseignement comme une gymnastique destinée à discipliner et non à diriger les mouvements de l'esprit. Je fis alors ma rhétorique, ma philosophie et même mes humanités, — me raconte l'écrivain, — mais à un âge où je ne risquais plus de laisser à ces divers exercices.

1. Voir le *Figaro* du 21 juin 1898. (*Gros Jean à son Curé.*)

ce que la nature m'avait accordé d'originalité ! »

C'est l'une des thèses favorites de la polyglotte. Loin d'être favorable au développement de l'âme féminine, l'éducation des jeunes filles, telle qu'elle est aujourd'hui pratiquée, lui cause, au contraire, un tort considérable. S'il se rencontre, parmi les femmes, moins d'esprits personnels que parmi les hommes, il n'en faudrait nullement, et comme le suppose Lombroso, accuser la bonne nature, mais bien cette sotte manie de fourrer, en quelques semestres, une infinité de notions contradictoires dans les malléables cervelles des petites demoiselles. Ce n'est plus de l'instruction, mais de la *surinstruction* (passez-moi le néologisme) ; elle ne procure à la société que des pédantes ou des ignorantes ; « à vouloir tout savoir, on risque fort de n'avoir que de la bouillie dans la tête <sup>1</sup> ». De quinze à vingt-deux ans, l'intelligence féminine serait — d'après cet auteur — prête à subir les moindres influences, à recevoir toutes les empreintes (l'écrivain est allée jusqu'à cette comparaison, dont je n'endosse point l'irrévérence) : elle est semblable à ces animaux gélatineux privés de squelette, que l'on rencontre sur les

1. *Figaro* du 2 août 1901. (*Les Idées d'une Ménagère.*)

plages, au bord de la mer. Les os lui manquent... » Il serait temps de laisser aux jeunes personnes le soin d'apprendre à réfléchir ; le monde y perdrait quelques snobinettes, mais les femmes y gagneraient de ne plus différer les unes des autres, — ainsi qu'il en arrive trop souvent, — par la seule élégance de leur profil ou l'unique richesse de leur toilette.

J'ai insisté, parce que M<sup>me</sup> Barine estime devoir à ces circonstances d'avoir pu rester une originale qui ne s'est jamais désoriginalisée. Vous la voyez, la trentaine venue, épouse tendrement aimée d'un époux dont elle a dit : « Nul ne saura jamais tout ce que je lui dois... » mère heureuse d'un fils charmant qui pourrait ajouter : « Beaucoup vous diront tout ce que je dois à celle dont je suis né!... » Son esprit, curieux de toutes les choses qui s'apprennent, ne l'empêchait nullement d'être une ménagère accomplie. Le souci des Belles-Lettres ne lui a jamais fait oublier qu'il convenait de savoir d'abord raccommo-der ses bas. C'était bien ennuyeux, mais plus cela l'ennuyait et plus elle tenait à ce qu'il ne restât aucun trou aux talons. De littérature, toujours pas traces, aucune velléité, sauf l'histoire, les belles histoires écrites pour ses élèves de l'Ecole du Dimanche d'un vail-

lant Huguenot, du xvi<sup>e</sup> siècle, le capitaine François de Lanoue, surnommé Bras-de-Fer, et d'un héros de la liberté de conscience, William Penn.

Quoi qu'il en soit, M<sup>me</sup> Barine n'aurait peut-être jamais signé un article de sa vie, si la ruine des espérances commerciales de son époux ne l'avait, au lendemain de la guerre, engagée, contrainte plutôt, à essayer d'aider M. Vincens à reconstruire, sur de nouvelles bases, un nouveau foyer. Elle savait plusieurs langues anciennes ou étrangères — ce qui était pour l'époque, exceptionnel — et résolut de les enseigner. Ses élèves enchantées proclamèrent leur enchantement ; ainsi la jeune professeur fut-elle présentée à J.-J. Weiss et Eugène Yung. Sa tête était trop bien organisée pour en concevoir aucun orgueil. Sans s'estimer une incomprise, une George Sand, elle n'en continuait pas moins à balayer ses chambres et à surveiller ses rôtis. Car *la res domi* était devenue si *angusta*, qu'il fallut en venir à ces extrémités. Que dites-vous de l'estampe ? La sainte Scolastique de la littérature française aussi attentive devant une casserole que devant un vieux livre, n'est-ce pas charmant ?...

Mais les jours d'épreuve n'étaient pas achevés. Trois ans plus tard, lorsque son mari,

après avoir été sous-préfet à Toul et à Grasse, — et je vous certifie qu'il n'arriva jamais au judicieux Charles Vincens de se coucher à l'ombre des tilleuls ou des pins, en rêvant à quoi rêvait le sous-préfet d'Alphonse Daudet, — lorsque ce parfait fonctionnaire fut entré au ministère de l'Intérieur, sa femme, lasse peut-être d'apprendre à décliner *Rosa* la rose et à distinguer *der, die, das*, se mit à écrire. Malgré son activité, c'était une méditative ; le travail de cabinet lui convenait mieux que celui de la classe. Ai-je dit qu'elle savait le russe ? Ses premiers travaux furent des traductions. Mais, Carlyle l'affirme, « le métier de traducteur est très fâcheux et pour une jeune dame surtout, » le moraliste anglais n'en sait aucun qui soit davantage à déconseiller ; j'ajouterai : il ne devient rémunérateur qu'à la condition d'être poursuivi avec acharnement. Cécile Vincens prétendit aussi adapter un roman anglais, mais à la peine qu'elle y prit et devant la médiocrité du résultat, elle conclut que la littérature d'imagination n'était pas son affaire. J'insiste sur ces détails, afin de préciser ce qu'eût d'obligatoire, de voulu, cette vocation littéraire. L'absence de flamme qui devient parfois pénible dans cette œuvre se retrouve dans cette vie. Quand

M<sup>me</sup> Barine se moque de M<sup>me</sup> de Staël, car elle s'en est souvent et cruellement moquée, je pense toujours aux *Fables de la Fontaine*. Il y en a plus d'une qui s'appliquerait à son cas, telles que le *Renard ayant la queue coupée*, *Le Renard et les Raisins*, *Le Renard et le Buste*, etc...

Quoi qu'il en soit, cette quadragénaire cherchait toujours sa voie, lorsque Eugène Yung qui dirigeait la *Revue Bleue*, fondée par lui quatorze ans plus tôt, et désirait égayer une rédaction trop universitaire par l'adjonction de quelques *authoress*, proposa à M<sup>me</sup> Vincens de s'occuper du mouvement littéraire à l'étranger. Ce fut ainsi qu'Arvède Barine débuta modestement à l'âge où la modestie n'est plus de saison, par deux petites colonnes, dans le numéro du 2 décembre 1876 <sup>1</sup>. « Je n'ai jamais eu le courage de relire ces premiers essais, me raconte l'écrivain. M. Yung eut beaucoup de patience ; je m'en rendis compte à la manière dont il me fit plus tard, son premier compliment. » Mais non, je vous assure, M. Yung n'eut pas besoin de tant y

1. C'est, du moins, le premier qu'il m'a été possible de découvrir, la *Revue Bleue* ne possédant pas de table générale imprimée et le répertoire authographié ne relevant que les grands articles de fond. (V. t. XVIII, p. 543.)

mettre du sien que ça ; dès ce premier article, je retrouve la sûreté d'information, la netteté de paroles, la verve caustique qui deviendront les caractéristiques de ce talent. Ayant dessein d'analyser les derniers magazines russes, elle s'efforce de dire le plus de choses en le moins de mots possible. Mais, au nom d'Emile Zola, sur le sommaire du *Messenger d'Europe*, sa malice ne résiste pas : « Les Russes ont toujours passé pour aimer les épices ! » Puis, ce sera une revue des nouveaux romans anglais où je trouve cette perle à propos de M<sup>me</sup> Eliot : « Nous n'aimons pas voir comparer un héros de roman à un crocodile neutre, c'est décidément mettre le lecteur à une trop rude épreuve !... » Enfin, à l'occasion, ces chroniques devenaient culinaires, ce qui permettait à la savante de reprocher à Gretchen de préférer les pâtisseries à l'hygiène et de déclarer, — il s'agissait des Italiens, mais les Japonais l'ont bien montré, il aurait aussi bien pu s'agir d'eux ! — « qu'il y avait toujours de l'espoir pour une nation qui savait faire cuire le riz !... » Vous discernerez quoique le titre n'y fût pas encore, que les opinions que cherchait à répandre M<sup>me</sup> Barine, comme celles qu'elle défendra plus tard, étaient et resteront *les idées d'une ménagère*.

## II

Dès l'automne suivant, la nouvelle venue abordait des travaux plus considérables : essais biographiques, tableaux d'histoire, avec quelques excursions en géographie et même en zoologie. Son activité, trente et quelques années, s'est exercée dans des domaines où très peu de Françaises se sont hasardées jusqu'ici. A peine peut-on citer les études sur la littérature italienne de M<sup>me</sup> Dornis, les volumes d'histoire ou de philosophie de M<sup>lle</sup> Perey, de M<sup>me</sup> du Sommerard, de M<sup>me</sup> Faure-Goyau, de M<sup>lle</sup> Menant, de cinq ou six autres encore. C'est peu en regard des nombreuses romancières, des innombrables poétesses !... M<sup>me</sup> Barine sait si bien découvrir le faible de chacun, qu'elle eût pu, semble-t-il, écrire en se jouant d'ineffables satires du *doux* pays, des *chers* confrères, des *vrais* amis. Sa conversation sur ces points, la montrait toujours prête à tout sacrifier au mot spirituel. Je la vois, en théorie, donnant la réplique à Henry Becque, assise sur le même banc de la

barque des *Illusions perdues*. Pourquoi ne consentit-elle jamais à essayer de faire un tout romanesque ou théâtral de tant d'impressions, d'observations disséminées ?

« Parce que cela m'eût bien trop ennuyée !... me répondit-elle du tac au tac. Réfléchissez... Je suis curieuse de trop de choses et ma curiosité est trop constamment sollicitée par de nouveaux objets pour que je puisse m'astreindre à vivre des mois dans le cercle d'une aventure. Et puis, les faits m'intéressent davantage que les personnes, et les idées plus que les faits !... » Une telle faculté d'abstraction est assez peu commune parmi les femmes. L'on en doit d'autant plus féliciter M<sup>me</sup> Barine, qu'avec une assiduité remarquable, elle ne cessa, comprenant que ses déductions devaient procéder de nombreuses analyses, d'augmenter, d'étendre, de trier le trésor de ses connaissances. Vous ne pouvez la rencontrer sans qu'elle ne vous interroge sur ceci, cela, ou autre chose encore. C'est parfait ; elle n'eut jamais l'idée d'être née savante, comme Riquet à la houppe, coiffé. Sa documentation loyale, sans pédantisme, montre qu'elle en dit moins qu'elle n'en sait ; cela donne confiance : « C'est que je travaille chaque jour, plusieurs heures, sans me laisser importuner par la vie

mondaine. Cela est évidemment moins agréable que de courir les grands magasins et les thés de cinq heures, en roulant un beau petit roman dans sa tête... On commence par raconter son histoire, cela fait un livre ou deux, et puis l'on passe à celle de ses amies, car il faut bien continuer, et les volumes succèdent aux volumes ; c'est le genre de tapisserie à la mode... Les Françaises préfèrent aujourd'hui la plume à l'aiguille ; c'est leur affaire, et cela a si peu d'importance !... Je vous avouerai que je n'aime pas beaucoup les romans et que j'en lis le moins possible... »

Quoique cette érudite puisse revendiquer d'avoir, la première, parlé d'Ibsen, en France, et bien qu'elle se soit efficacement employée à introduire dans nos frontières nombre de grands écrivains étrangers, de Tolstoï à Spencer (dont elle traduisit les *Souvenirs d'enfance* de l'un et *l'Introduction à la vie sociale* de l'autre), de Hauptmann à d'Annunzio, des dramaturges espagnols aux romanciers norvégiens, car son cosmopolitisme est familier avec les cinq parties de notre planète, ce n'est point en tant que critique littéraire que je préfère cette polyglotte, et voici pourquoi :

Prenons le cas de son article sur le *Brand*,

d'Ibsen. Il ne date pas d'hier, puisqu'il parut le 15 septembre 1877. Certes, il faut approuver cette instigatrice d'avoir choisi cette œuvre plutôt qu'une autre parmi les innombrables que lui offraient les pays du Nord. Les discussions que ce poème suscitait alors en Allemagne, durent y être pour quelque chose. Sans doute aussi l'analyse est faite avec compréhension, mais il y a trop d'ironie dans le ton et pas assez d'enthousiasme dans la chanson. Parce qu'elle n'en était nullement convaincue, M<sup>me</sup> Barine ne marqua point en quoi et pourquoi ce terrible *Brand* allait être le premier évangile d'une doctrine nouvelle. Au lieu de crier (je cite ce pince-sans-rire de Heine) : « Voici venir le buffle, le buffle des buffles, le taureau des taureaux, lui seul est un buffle, tous les autres ne sont que des bœufs !... » ce qui, dans le cas d'Ibsen, eût été à peine exagéré, elle se borna à des sourires approbateurs : « Je vous assure... mais oui... cela vaut la peine d'être lu. » La ménagère dans son salon bien ordonné ne convainquit personne !... Le public attendit qu'onze ou douze ans plus tard, M. Jules Lemaitre, s'étant pris de passage pour le théâtre ibsénien, s'écriât en plein *Journal des Débats*, à sa manière, qui est, vous le savez, irrésis-

tible : « Voici venir le buffle, le buffle des buffles, le taureau des taureaux !... »

Depuis, cette aventure psychologique s'est répétée, d'année en année, pour chacun des artistes que nous présenta cette femme de lettres. Nul mieux qu'elle n'a su les lire dans le texte, les comprendre sans parti pris, les évoquer avec agrément, et pourtant l'on ne saurait ajouter qu'elle ait été parmi nous la marraine d'aucun auteur étranger. Ce n'est pas l'intelligence qui lui a manqué, ni le don d'expression, mais la mauvaise fée se penchait sur son épaule, et chaque fois qu'elle était tentée de s'écrier : « Voici venir le buffle !... » la voix de la méfiance lui glissait à l'oreille : « Fais attention... si ce que tu crois traiter de chef-d'œuvre n'était qu'un beau mentir venu de loin ?... Dans le doute, abstiens-toi ! »

Et, sagace, M<sup>me</sup> Barine s'est abstenue, surtout lorsqu'il s'agissait de louer, abstenue jusqu'à induire le lecteur à se demander : « Mais pourquoi cette dame nous parle-t-elle de cet inconnu si elle n'est point convaincue qu'il manque quelque chose à notre plaisir intellectuel tant que nous ne le connaissons pas ?... » Lorsque cette polygraphe préparait son ingénieuse biographie d'Alfred de Musset, je me souviens de

lui avoir demandé : « Vous allez insister sur le théâtre ? » (C'était l'époque où personne ne voulait plus entendre parler des *Nuits* et où l'on ne jurait que par ces comédies, qui nous enseignent cependant *qu'il ne faut jurer de rien*. Insister sur ces pièces, c'eût donc été frapper l'attention.) La savante sourit : « Non, ce n'est point mon dessein, avant tout l'impartialité !... » Je conclus mentalement : l'impartialité que chacun vante et qui n'intéresse personne !...

En définitive, pour devenir le Melchior de Voguë de quelque théâtre ou de quelque roman étranger, il n'a manqué à M<sup>me</sup> Barine que de savoir crier avec l'emphase voulue : « *Voici le buffle !...* » Qu'on ne m'accuse point d'exagération. Observez ce dernier fait : M'étant naguère avisé d'interroger quelques-uns des maîtres, quelques-unes des favorites de l'heure présente sur les convenances et les possibilités d'un rapprochement intellectuel de la France et de l'Allemagne, je ne parvins, et après combien de lettres, de visites et de sollicitations, qu'à recueillir de M<sup>me</sup> Barine cette réponse : « *Un échange d'idées ne serait pas facile. Restons chacun chez nous ....* » O illogisme féminin, comment la sage Arvède ne comprit-elle point qu'en me répondant de la sorte, elle jetait du même

geste, à la corbeille à papiers, tous les articles qu'elle avait consacrés à Hauptmann, Sudermann et autres Mann ou plutôt *Manner* ou *Frauen* de la Germanie impériale<sup>1</sup> !... Puisqu'il n'y avait ni intérêt, ni profit à connaître ces confrères tudesques, pourquoi perdait-elle son temps et son papier à nous les présenter ?

Mais, par Apollon, tout plutôt que cette conception de la critique dépourvue de chaleur, de vibration !... Je sais bien que le bataillon devient chaque jour plus nombreux des écrivains qui se mettent à leur table de travail et rédigent un nombre de pages fixé d'avance, sur un sujet qui les intéresse neuf fois sur dix autant qu'une pomme passionne un poisson. Ce sont des fonctionnaires du ministère de la littérature. Leurs rapports, avec tant d'autres, iront s'ensevelir dans les archives de la pensée européenne. Lorsque M<sup>me</sup> de Staël, son buvard à la main, errait par son château d'exil, attendant l'heure propice d'écrire la page qui la hantait ; lorsque lady Blennerhassett, contrariée dans ses projets par sa famille, allait jusqu'à l'évêque pour obtenir le droit de consacrer son activité à l'histoire ; lorsque M<sup>me</sup> Adam... Mais à quoi bon mul-

1. Voir la *Deutsche Revue* de Leipzig, n° du 1<sup>er</sup> janvier 1908, p. 43.

tiplier les exemples ? Chacun sait bien, sent bien, que la passion aura et doit avoir raison toujours ! Pour empoigner son public, il faut commencer par être empoigné soi-même !... C'est justice ; la lumière l'emporte sur l'ombre, la vie sur la mort.

Oh ! dans quel siècle Ormuzd vaincra-t-il Ahrimane ?...

## III

Depuis un lustre ou deux, la critique littéraire n'occupe d'ailleurs que les moments perdus de cette *authoress* ; ses préférences vont à l'histoire. « Je suis dans l'ancien, — me racontait-elle avec ce charme qui fait d'elle une créature toujours jeune, en dépit des assertions du *Larousse*, — je regrette seulement de m'y être prise aussi tard... Mais que de reconnaissance je garde à Brunetière de m'avoir dirigée dans cette voie-là ! Aucun travail ne m'avait conquise aussi complètement ; l'écueil, c'est qu'il faut trop de temps... un paragraphe me coûte souvent des semaines, des mois de recherches. » Le sourire achève... broderait-elle ? On n'est pas femme pour ne pas aimer broder ; point de chaînette, point d'esprit ou point d'imagination, n'est-ce pas tout un ? « Et puis, il y a le style, ce perpétuel obstacle... je ne cherche que le naturel, cette qualité charmante et qui me paraît l'être davantage encore chez une femme. Il m'est souvent arrivé de refaire plusieurs fois

le même paragraphe afin de gagner quelques lignes, de manière à pouvoir énoncer une ou deux idées de plus !... »

Le critique Ernest-Charles — un des rares jeunes qui aient parlé d'elle — l'a pourtant accusée de mal écrire. La vérité probable, c'est qu'elle écrit une langue archaïque, où la recherche du pittoresque lui fait commettre maints lapsus. Ce n'est pas moi qui le lui reprocherai ; le respect de la grammaire m'ayant toujours paru devoir être le cadet des soucis d'un artiste. Je reconnaitrai plutôt que ce style, à la fois classique et négligé, tout paré de jeux d'esprit, a rendu l'attrait de l'actualité aux deux volumes sur la *Grande Mademoiselle*. Il m'a été possible de consulter le dossier des articles que cet ouvrage a obtenus dans la presse européenne. Bien peu d'erreurs furent relevées : M<sup>me</sup> Barine reste la plus attentive des femmes qui aspirent au titre d'historienne. Sa documentation, où les pièces d'archives voisinent avec les ouvrages de troisième main, soulève pourtant quelques objections ; la conteuse n'a pas su prendre assez nettement parti entre l'histoire documentaire et l'histoire narrative. De là, de chapitre en chapitre, ces piquants tableaux de mœurs et ces pages techniques qui déplairont à

tour de rôle, selon que l'on sera du monde ou du métier et présentent, en tout cas, le défaut de distraire d'incidents romanesques, c'est-à-dire puérils, ces savants tableaux de mœurs ou de couper d'interminables parenthèses la relation pathétique de ce lamentable roman.

Mais, j'y songe, M<sup>me</sup> Barine s'est-elle véritablement proposé de retracer l'aventure de la Grande Mademoiselle et de l'irrésistible Lauzun ? Cette pénible histoire d'une vieille fille amoureuse d'un Don Juan n'était point pour l'enthousiasmer, et je présume qu'elle a vu plutôt, dans la fille de Gaston d'Orléans, un prétexte à évoquer la société civilisée du xvii<sup>e</sup> siècle. Dans une curiosité extrême, on va de la littérature scandinave à l'histoire batave, mais l'on revient toujours à ses premières... lectures !... En se promenant sous les ombrages des jardins de ce jardin de la France qu'est la Touraine, Cécile Bouffé, à vingt ans, lisait avec délices les classiques de notre âge d'or. Est-il surprenant que, vieille dame aux chaussures carrées, au visage carré, — c'est son panégyriste Pierre Blanchon qui l'observe<sup>1</sup>, — elle ait trouvé plaisir à relire les mêmes volumes, en

I. V. *Le Journal des Débats* du 21 novembre 1908.

errant à pas alourdis par la maladie, le long des sentiers, serpentant à Louveciennes, autour du *Sentier*, au bord duquel s'élevait le chalet, son dernier asile ?

« Pour la méthode, a dit un universitaire, M<sup>me</sup> Barine est une abeille qui fait habilement ses livres avec ceux des autres ; pour l'esprit et le cœur, c'est une guêpe <sup>1</sup> !... » L'expression dépasse la vérité, cependant — et de la part d'une femme cela déconcerte — il n'en reste pas moins exact que cette historienne témoigne d'une regrettable aridité sentimentale. On lui voudrait, à défaut d'une sensibilité hostile à sa verve de Parisienne, une plus indulgente interprétation des fautes commises au nom de l'amour ! Il lui est arrivé maintes fois de traiter ces sujets de folie et de péché qui sont, pour nos contemporaines, d'inépuisables motifs d'émotion. Elle est toujours restée calme. L'effroyable roman d'Alfred de Musset et de George Sand qu'elle fut la première à pouvoir raconter, puisqu'elle lut, avant leur publication, les lettres des amants de Venise, ne parvint point à l'ébranler. « Nous épargnerons au lecteur le récit pénible

1. M. GABRIEL AUBRAY, dans le *Mois littéraire* de juillet 1905.

et monotone <sup>1</sup>... ». Parmi 721 pages consacrées à la vie de la Grande Mademoiselle, il n'y en a pas cent sur le mariage secret ou libre avec Lauzun et pourtant, en nulle autre occasion de l'équipée héroï-comique de son existence, la vieille cousine de Louis XIV ne s'avoua avec autant d'ingénuité. En bonne psychologie, la proportion aurait dû être retournée. Ailleurs, dans un ordre de passions moins charnelles, elle a parlé avec un détachement typique des extases de sainte Thérèse. « Ce livre (il s'agit du recueil mystique des *Demeures*) est de ceux qui perdent, je ne dirai pas leur intérêt, mais leur sens, dès qu'on les lit hors de l'ombre de l'autel <sup>2</sup>. » Remarque d'une désobligeance parfaitement gratuite, car je ne sache pas que Maeterlinck qui a si remarquablement exalté les contemplatifs, ait eu besoin, pour les apprécier, de les lire à l'ombre de l'autel. Evidemment, rien n'est plus éloigné des idées d'une ménagère que le mysticisme ! Rapprochez les *Bonnes Mères* et les *Bons Fils*, de Chardin, des *Saintes Catherine* et

1. ALFRED DE MUSSET, dans la collection des *Grands Ecrivains français*, p. 87.

2. *Portraits de femmes*, p. 285.

des *Saint Sébastien*, du Sodoma ! Ces peintures serviront de métaphores à ma pensée.

Mais cessons ce médiocre jeu qui consiste à reprocher à notre auteur de n'avoir pas dit ce qui nous aurait plu qu'elle dise. Au fond, M<sup>me</sup> Barine reste une personne qui craint comme de se brûler, de se trahir ; en quoi, elle obéit bien aux traditions de cette bourgeoisie protestante dont elle est issue. Il paraîtra donc naturel qu'en face des redoutables problèmes de l'amour et de la douleur, sa réserve se soit faite plus scrupuleuse. Elle discernait que les moindres paroles équivalaient ici à des aveux. Et cependant, quelque peine qu'elle ait prise, si nous voulons connaître sa véritable attitude en face de la vie, ce sont ces passages-là qu'il nous faudra interroger. Cette essayiste a tant d'esprit que les paillettes de son style font souvent illusion ; il lui arrive d'affecter des allures révolutionnaires comme ces femmes très honnêtes qui ne craignent pas un brin d'excentricité dans leur parure ; cela n'a pas plus d'importance qu'un chapeau trop emplumaché. En réalité, elle est restée bourgeoise avec toutes les qualités, mais dans les limites aussi que comporte ce rang social. En face des fautes d'amour, elle n'aura ni les attendrissements de la femme du peuple, ni

les excuses de l'aristocrate. Une union libre, fût-elle aussi digne que celle de la romancière Georges Eliot et du journaliste Lewes, ne saurait obtenir son approbation. « Il fallait pourtant que justice se fit <sup>1</sup>... » écrit-elle durement. Lorsque Gœthe mit sa mère en rapport avec celle qui venait de lui donner un fils, avant que de justes noces eussent été célébrées, M<sup>me</sup> Barine s'indigne : « J'ose dire qu'il eût mieux valu pour l'honneur de Gœthe, qu'il eût évité ces trois visites-là, comme il avait évité toutes les autres <sup>2</sup>. » Voilà de bien grands mots. A feuilleter ces cinq volumes d'essais, ces trois biographies, ces deux livres d'histoire, on établirait une confession — dans le vieux sens théologique — d'une austérité à donner le frisson !

1. *Portraits de femmes*, p. 142. M<sup>me</sup> Barine, cette fois, a dû chercher assez loin ; encore n'a-t-elle trouvé que ceci : George Eliot perdit la liberté de parole, le premier rang parmi les femmes de son temps et un tombeau à Westminster. A quoi l'on peut répondre, que deux de ces raisons sont plus que discutables et la troisième indifférente. Depuis quand payer d'exemple, a-t-il enlevé le droit de défendre la théorie ? Au contraire ; George Eliot me paraît, au contraire, plus grande d'avoir jusqu'au bout eu le courage de ses opinions et quant à Westminster !... Vanité des vanités, la tombe même doit-elle devenir une vanité ?

2. *Bourgeois et gens de peu*, p. 123.

Bigre ! voilà une dame avec laquelle il fallait marcher droit ! Elle ne jugeait le monde que du haut de ses quatorze quartiers de vertu ! C'était impressionnant, souvent injuste, et toujours contestable.

Je m'abstiendrai cependant de dresser le tableau de ses erreurs sentimentales, parce que je suis loin d'être convaincu que, dans ces passages, M<sup>me</sup> Barine avoue sa vraie pensée de derrière la tête. Ses hérédités, son éducation, ne l'engageaient-elles pas plutôt à montrer, à son insu, trop de sévérité dans des cas dont l'exception réclame, *exige*, MÉRITE plus d'indulgence ? On se souvient qu'à ses débuts, ce rigorisme huguenot la poussa à critiquer la charité catholique des Mun, des la Tour-du-Pin, dans un volume dont je n'ai rien à dire, puisqu'elle l'a elle-même rayé — comme indigne — de son œuvre, mais je suppose que ce même rigorisme lui a joué depuis plus d'un méchant tour, en la rendant, hélas ! en face des gloires et des hontes de l'amour, trop peu femme dans le sens humain, pitoyable, c'est-à-dire admirable du mot !...

## IV

Discernez l'avantage de la critique vivante à laquelle je prétends. Eussé-je borné ma curiosité aux seuls volumes de cette austère personne que nécessité me serait de conclure sur ce point d'interrogation. Mais, comme j'ai essayé de montrer que ces livres avaient été écrits, sur le tard et pour des raisons extra-littéraires, par une Parisienne de plus d'intelligence que de cœur, j'évoquerai, en finissant, l'image de cette svelte Française, dont l'arrière-automne conserve quelques reflets de l'été, j'écouterai l'écho de sa voix charmante, et je dirai :

— Non, la meilleure Arvède Barine, celle que nous admirons, ce n'est pas dans ces pages doctrinaires qu'il faut la chercher... Ces grands, ces graves sujets dépassent, somme toute, le cercle de sa compétence, en ce sens qu'elle ne s'est point efforcée de leur donner des solutions en rapport avec les besoins de la société moderne, mais qu'elle s'est bornée, docile aux préjugés et sans arguments nouveaux, à répéter ce que d'autres

avaient dit et mieux qu'elle, auparavant... Ne gâtons pas notre plaisir ; ce n'est jamais lorsqu'elle s'entraîne (comme l'écrit plaisamment l'abbé Delfour) à devenir *Sœur Arvède*<sup>1</sup>, que M<sup>me</sup> Barine nous persuadera ! Ce sont les ombres du portrait. Femme d'infiniment d'esprit, butineuse infatigable des champs de la pensée, voici trente et quelques années qu'elle tire des fleurs de la littérature mondiale la poussière blonde, le miel dont sont garnis les rayons de ses ouvrages. S'ils manquaient à notre librairie, il manquerait quelque chose à notre culture. Ne résumant-ils pas, à eux dix, toute une bibliothèque, et comme cette bibliothèque, imprimée en plusieurs langues, serait sans eux inaccessible à la majorité, M<sup>me</sup> Barine a vraiment grandi, enrichi le domaine intellectuel de nos contemporains. Ses armoiries seront sur champ mi-azur, mi-pourpre — une abeille d'or.

1. *La Quinzaine*, n° du 16 novembre 1901.

## APPENDICE

## I

A. — L'ESPRIT DE M<sup>me</sup> ARVÈDE BARINE.

Il est à peine croyable à quel point nos écrivains, si riches d'épithètes lorsqu'il s'agit d'exalter la beauté de la femme, connaissent mal son intelligence et se soucient peu d'en décrire le mécanisme, d'en observer le fonctionnement.

Ayant eu dessein, jadis, d'étudier la philosophie de l'amour moderne, selon nos maîtres : Paul Bourget, Pierre Loti et diverses célébrités secondaires, je dus y renoncer. Lectures achevées, notes prises, nécessité m'avait été de constater que seuls le tour des dialogues, l'élégance des décors différenciaient ces écrivains. Leurs conceptions de l'épouse, de l'amante restaient, à d'insignifiantes nuances près, identiques. A la suite de cette déception, je m'avisai d'interroger quelques-uns de ces capitaines littéraires. Que pensaient-ils des études de Lombroso sur la femme de génie et la femme criminelle ? Etudes,

soit dit en passant, qui me paraissent avec celles de Max Nordau, parmi les plus instructives écrites depuis un siècle. La vérité m'oblige à témoigner qu'ils me regardèrent avec stupéfaction. Aucun de ces académiciens d'aujourd'hui ou de demain n'avait eu l'idée que la connaissance des in-octavos du criminaliste torinois fût une préparation indispensable aux sempiternelles histoires d'adultère qu'ils contaient pour la meilleure délectation de nos contemporains.

Ils avaient tort ; les philosophes sont les rois de la pensée. Leurs volumes, difficiles à s'assimiler, contiennent le secret de bien des phénomènes. Mais voilà, comme l'a vu un sociologue, le joug sentimental pèse sur la littérature française plus que sur aucune autre. En outre, à ne vouloir décrire dans l'amie que l'amoureuse, nos imaginatifs se placent dans la position d'un peintre qui prétendrait ne travailler qu'en plein soleil. L'ébranlement de leur sensibilité leur interdira, ça se devine, d'opérer avec impartialité. Aussi, pour peu que l'on rapproche leurs exaltations d'artistes des déductions des penseurs, les antithèses de ces avis s'accuseront-elles jusqu'à creuser des solutions de continuité. Tandis que, d'après les premiers, la compagne apporte dans l'existence, la fantaisie, l'origina-

lité, l'esprit qui trouve toujours et sans cesse du nouveau, du charmant, — paroles, gestes, sourires, — les seconds répondent : mirage, vous prenez l'effet pour la cause. Par sa présence, chaque fille d'Eve reste, en effet, capable d'exercer, sur une certaine catégorie de fils d'Adam, une influence plus ou moins bienfaisante. Avec gratitude, vous accordez donc à ces inspiratrices, la plupart du temps inconscientes, des mérites qu'elles possèdent peu ou prou. « Au contraire, affirme Lombroso : la femme manque d'originalité dans les grandes créations et même dans ces petites, dont la moyenne des hommes est capable <sup>1</sup>. »

Cela paraît fort curieux. Sans doute, le spécialiste exagère ; c'est le moindre défaut des théoriciens ; ces paradoxes acquièrent cependant une certaine vraisemblance si l'on avise d'étudier, sans arrière-pensée sentimentale, des carrières et des œuvres féminines. Voilà plusieurs mois que je réserve mon attention à la littérature de ces dames. Son principal défaut demeure incontestablement le manque d'originalité : « Il est rare, — écrit dans ce sens Spencer, — que les femmes critiquent ou mettent en

1. G. LOMBROSO et G. FERRERO, *La femme criminelle*, p. 167.

doute ou en question quelque chose d'établi<sup>1</sup>. »

Aussi, quand par hasard, — l'exception n'a-t-elle pas de tout temps confirmé la règle ? — il se trouve une *authoress* joignant le goût des lettres à l'esprit frondeur — l'observation paraîtra significative — jusqu'à preuve du contraire, les plus clairvoyants se refuseront à discerner le bas-bleu. Lorsque M<sup>me</sup> Arvède Barine, modeste bourgeoise ruinée, débuta *en catimini*, il y a plus de trente ans, l'ineffable Caro répétait avec sa légendaire fatuité par les salons du *Monde où l'on s'ennuie* : « Je me flatte d'avoir quelque expérience de la littérature féminine, j'en connais les qualités et les défauts. Or, Arvède Barine compose comme un homme, raisonne comme un homme... et vous pouvez me croire, quand *j'affirme que c'est un homme* et de grand talent<sup>2</sup> ! »

Le propos est moins ridicule qu'il n'en a l'air. Cet hiver encore, une Italienne francisée, qui s'est faite une jolie place dans la critique,

1. SPENCER, *Introduction à la science sociale*, chapitre XV.

2. Voir la *Bibliothèque universelle* de Lausanne, novembre 1907. *Des deux côtés de l'Atlantique*, par M<sup>me</sup> Jeanne Mairet.

m'avouait : « Quand je lis de l'Arvède Barine, j'ai besoin de me répéter à chaque page, qu'une sœur a tenu la plume. Je crois, — Clio me le pardonne ! — que j'en douterais, malgré toutes les assurances, si cette dame, n'étant de mes voisines, me permettait de conserver aucune incertitude sur son sexe. Je ne discerne chez elle aucune de nos manières de penser, de sentir, de conclure !... » La veuve d'un illustre écrivain, styliste elle-même et femme jusqu'au bout de ses ongles de Parisienne, ajoutait : « Non, jamais je ne pardonnerai à M<sup>me</sup> Barine ses cruautés vis-à-vis de la Grande Mademoiselle ! Elle s'est moquée de cette pauvre vieille fille dont l'unique tort fut de venir trop tard à l'amour !... Cette historienne a, dans ces deux gros volumes, toute l'injustice d'un homme ! »

Ces jugements ne sont que des signes. Car l'on devrait plutôt féliciter M<sup>me</sup> Barine de témoigner dans sa critique, d'une verve indépendante. Si les parties sentimentales de *L'Histoire de la Grande Mademoiselle* sonnent faux, les parties sociologiques sonnent juste et ce sont les plus nombreuses. Les travaux de M<sup>me</sup> Barine constituent donc une anomalie dans la littérature des « Princesses de Lettres ». J'ai beau chercher, je ne découvre pas d'autre prosatrice

familière avec l'ironie. Il y aurait bien Gyp, mais sa gaîté est à base de passion politique, — antirépublicaine ou antisémite, — et cela lui enlève toute joie. Il y aurait peut-être Rachilde. C'est tout ; parmi les centaines d'auteurs gais, parmi les milliers de vaudevillistes, il n'y a pas une seule représentante du beau sexe et Dieu sait pourtant que les « femmes de plume », comme disait un plaisant, ne sont point rares dans l'Europe contemporaine <sup>1</sup>.

Je parie que M<sup>me</sup> Barine n'a jamais réfléchi à quel point la nature seule de son esprit la mettait à part de ses collègues. Son attitude intellectuelle ne décèle, évidemment, aucun snobisme. C'est la pente naturelle de son caractère. Ses articles mensuels dans le *Journal des Débats*, ses chroniques au *Figaro* de naguère, écrits plus au courant de la plume que les belles études de revue dont sont composés ses volumes, la montrent prime-sautière, non sans un grain de causticité. Loin de détruire cette impression, la connaissance de la personne en précise la justesse. Quand ses sympathies ou ses intérêts demeurent hors de cause, rien n'échappe à sa ma-

1. On me cite encore les deux ou trois comédies joyeuses de M<sup>me</sup> Fred Gresac. mais elles furent écrites en collaboration. Que sont d'ailleurs quatre ou cinq noms (mettons-en vingt) à côté des milliers de femmes de lettres?

lice. Peu d'intelligences sont aussi entraînées que la sienne à discerner le point faible. L'abbé Delfour ne s'y est pas mépris. « Cette âme offre au scepticisme une habitation infiniment plus confortable que l'âme d'un Renan ou d'un Lemaitre, première manière ! »

Il n'y aurait qu'à feuilleter ses dix volumes d'essais. Je préfère laisser à mes lecteurs le plaisir de trouver des exemples. Un fait nouveau paraîtra plus instructif. Critiquer les autres ; c'est bien, quoique ce bien ne soit pas dans les moyens de chaque femme ; mais se critiquer soi-même, voilà un mieux qui semblera à la portée de moins de dames encore, surtout dans cette république des lettres où sont assez mal pratiquées les vertus de modestie. Comme j'avais — on vient de le lire — reproché à M<sup>me</sup> Barine sa morale étroite, sa conception qui date du mariage et de l'amour, je pensais me l'être définitivement aliénée. Il ne faut pas toucher à la reine même des lettres. Pour moins que ça, la plus inextinguible de nos poétesses avait pris feu et flamme. « Vos critiques sont justes, me répondit au contraire M<sup>me</sup> Barine ; si j'étais plus jeune, je vous dirais que j'essaierais d'en faire mon profit. Mais à mon âge, que voulez-vous, c'est trop tard et l'on ne change

plus !... Il faut bien que j'en prenne mon parti ; bourgeoise je suis née, bourgeoise je resterai jusqu'à mon dernier soupir. Quand il m'arrive, d'aventure, de m'apercevoir dans une glace, je ne peux pas m'empêcher de rire de mon air correct, mais pour être franche, je ne sens aucune envie d'en changer. Gabrielle Reval<sup>1</sup> a écrit un jour, de moi : « Elle a le courage d'avoir des bandeaux !... Son article m'a divertie, mais j'ai continué à lisser chaque matin, mes bandeaux. Pour vous avouer toute ma pensée, je crains bien que mon esprit ne soit né, lui aussi, avec des bandeaux ; je dois m'y résigner, c'est incurable !... »

L'ironie de M<sup>me</sup> Barine est à base de bon sens. C'est la robuste franchise des servantes de Molière, la verve saine de l'auteur de l'*Art poétique*. Si bourgeoise qu'elle se prétende, sans parler des exigences de la docte revue qui s'honore de publier sa prose, il lui est arrivé plus

1. Ancienne élève de l'Ecole de Sèvres, M<sup>me</sup> Gabrielle Reval a débuté, voici une dizaine d'années, en publiant sous le titre, *Les Sévriennes*, une critique dont le succès n'alla point sans quelque scandale, de ses « bons professeurs » et de ses « chères camarades ». On lui doit encore plusieurs romans agréables et une enquête à consulter, sur les possibilités que la civilisation française offre à l'*avenir de nos filles*.

d'une fois, au scandale des lecteurs bien pensants, d'appeler *un chat un chat, et Rollet un fripon*. Son *Histoire de la Grande Mademoiselle* s'émaille de réticences d'une hardiesse à faire rougir un cuirassier ! Il faut me croire sur parole. Appuierai-je mortel où elle glissa d'un doigt amusé ? Ce n'est pas M<sup>me</sup> Barine qui s'entraînerait, avec M<sup>me</sup> Duclaux-Robinson, à raconter le règne d'un débauché, comme s'il s'agissait de la vie d'un saint. Sa littérature ignore de telles fantaisies.

« Je crois qu'il faut indiquer ce qui est, me déclarait-elle ; ce besoin de vérité n'est malheureusement pas du goût de tout le monde. Un directeur de périodique me disait un jour : « Quel « besoin quand vous parlez de Louis XIV, par « exemple, de rappeler qu'il fut polygame ?... » « Si mes lectrices l'ignorent, ce n'est pas la peine « de leur apprendre ; si elles le savent, cela de- « vient inutile ! » — Alors quoi ? » interrompt le mari de M<sup>me</sup> Barine, qui prend à notre conversation, une part que je qualifierai de spirituelle. D'ailleurs, quoique M. Charles Vincens se soit borné, après de modestes débuts à la *Revue Bleue*, à rédiger ses rapports au ministère de l'Intérieur, il ne cessa jamais de s'intéresser, de collaborer même aux travaux de sa femme.

C'était un esprit sûr, plutôt que brillant, juste sinon hardi, et dont il n'y a pas autre chose à rappeler qu'il mérita par l'intérêt qu'il témoigna aux colonies pénitentiaires son surnom de *Père du patronage*<sup>1</sup>. « Alors quoi, — reprend ce digne vieillard, dont une attaque retarde une parole qui ne dut jamais avoir rien de démos-thénien, — nous tombons en pleine opérette. Lorsque le professeur avait à traiter de l'influence de M<sup>lle</sup> de la Vallière ou de M<sup>me</sup> Montespan, il disait *le colonel Montespan, le capitaine la Vallière.* »

« Quand le penseur s'élève au sommet de l'histoire.  
— Et quoi, qu'arriva-t-il d'autre ? dites-le-moi ?...  
— Mais, je... je ne sais pas, Votre Altesse veut rire.  
— Vous ne le savez pas, moi, je vais vous le dire<sup>2</sup> ».

M<sup>me</sup> Barine l'a osé avec une audace qui, sans avoir l'air d'y toucher, dépasse Michelet et rejoint Krafft-Ebbling. C'est aussi peu femme que possible !...

1. On a souvent confondu ce M. Charles Vincens avec son homonyme Charles Vincent, président du club littéraire aujourd'hui disparu, le *Caveau*, et avec le romancier populaire qui publie sous la signature Pierre Maël. Je signale ce détail par déférence pour M<sup>me</sup> Barine ; cette dame m'écrivait en date du 24 juillet 1908 : « Chaque fois que je retrouve cette confusion, je saute en l'air d'indignation ! »

2. Edmond Rostand, *L'Aiglon*, acte 1<sup>er</sup> scène XII.

Naturellement, les questions de sentiment ne seront pas son affaire. Je l'aime peu quand, sous l'influence d'Emile Gebhart, qui fut, avec Ferdinand Brunetière, son directeur de conscience littéraire, elle s'entraîne à *franciscaniser*. A chacune des « Princesses de Lettres » son domaine et tout sera pour le mieux. Les études sur les trois vertus théologiques sont du ressort incontesté de M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau. Il est surprenant de constater, en outre, que le béatifié d'Assise a trouvé parmi les protestants, soit en France, soit en Allemagne, ses traducteurs et ses apologistes les plus distingués. La version que M<sup>me</sup> Barine donna, en latiniste expérimentée, de la *Légende des Trois Compagnons* est exquise ; la préface l'est moins ; trop de fleurs, il y a décidément trop de fleurs, pour la plupart artificielles, dans des pages qui n'eussent réclamé qu'un peu de piété. « Il est plus facile de constater que d'expliquer l'étrange pouvoir de séduction qui fut une des grandes forces de saint François, » avance naïvement cette peu naïve historienne <sup>1</sup>, comme si elle ignorait que les lois de la psychologie ordinaire ne sauraient suffire à expliquer les phénomènes de

1. *Saint François d'Assise et la Légende des trois compagnons*, p. 21.

la vie religieuse. Il est aussi malaisé de comprendre ces choses pour celui qui a perdu la foi, que de parler musique pour un sourd, peinture pour un daltonien !...

Au fond, M<sup>me</sup> Barine reste une classique ; aucune prosatrice n'est parmi nous aussi xviii<sup>e</sup> siècle. Retenez cette formule et vous aurez la clef qui vous livrera le secret de ses jugements parfois sévères contre les hommes et les œuvres de la Révolution, du romantisme<sup>1</sup> et du naturalisme. Evidemment, sa suprême ambition serait de penser et d'écrire comme l'on pensait et comme l'on écrivait au temps de Molière et de Racine. Je ne dis pas qu'elle ait tort, mais, tout de même, cela ne l'a pas aidée à comprendre les étrangers dont, par nécessité, obligation de carrière, elle avait constamment à s'occuper. La civilisation, la culture cosmopolites ont bien ajouté tout de même quelques clartés à l'intelligence moderne. Si bref qu'il

1. « J'avoue à regret que mon aimable margrave ne goûtait en aucune façon le côté pittoresque de sa nouvelle existence. *Les personnes sentimentales n'ont guère le sens du pittoresque de la vie,* » dira Arvède Barine (*Princesses et grandes dames*, p. 341). D'où l'on peut déduire, qu'ayant à un degré irrésistible le sens du pittoresque, elle se reconnaît elle-même peu sentimentale.

soit, l'art poétique de Verlaine paraît d'une autre portée, d'une autre tenue que le compendieux poème de Boileau !...

Ces réserves, qui marquent des limites plutôt qu'elles ne formulent des critiques, ne sauraient empêcher M<sup>me</sup> Barine d'être, dans la pleine acception du terme, géniale, c'est-à-dire très supérieure à la moyenne de ses contemporaines, et très différente d'elles sur ces points de sensibilité qui, pour chaque époque, marquent les variations de l'âme féminine. « Il suffirait — écrit Lombroso — de jeter les yeux sur les portraits d'une collection de femmes de génie, pour constater à quel point elles présentent fréquemment des caractères masculins. Le génie pourrait donc s'expliquer chez la femme, comme Darwin expliqua l'identité de la couleur de la femelle et du mâle chez certaines espèces d'oiseaux, par une confusion des caractères secondaires, produit du croisement de l'hérédité paternelle et maternelle. » Le savant torinois ajoute : « *Les femmes de génie ressemblent à des hommes déguisés !* »

Je n'ai jamais feuilleté l'album des vingt-trois immortelles de l'*Académie Heureuse* (quel titre pour un cénacle qui, avant de savoir s'il le faut qualifier d'*heureux* ou de *malheureux*, devrait

d'abord se proposer d'être *sérieux*), sans passer mes impressions au criterium de cette remarque. Pour peu que l'on écarte des vingt et un portraits publiés ceux de trois ou quatre personnes n'ayant, avec la littérature, que des rapports problématiques, on discernera chez les autres, malgré les élégances des parures, d'indéniables caractères masculins. En particulier, ce signe commun à toutes, la puissance de l'os maxillaire. Beaucoup y joignent la largeur du front, détails (hâtons-nous de l'ajouter) qui n'empêchent nullement plusieurs de ces académiciennes d'être de fort belles personnes, mais qui rapprochent le genre de beauté de la femme de génie du type romain de la Vénus de Milo, plutôt que de la sveltesse de la Vénus Capitoline.

## II

## B. — SUR LA TOMBE D'ARVÈDE BARINE

*(In Memoriam).*

## I

Son âme eut son secret, sa vie eût son mystère !...

Dans le cimetière de Louveciennes, ce vers devrait être gravé sur la pierre tombale de la femme supérieure dont je voudrais retracer encore les années de vieillesse. On risquerait, à lire ses ouvrages, de se former vraiment une fausse idée de l'historienne de la *Grande Mademoiselle* ou de *Madame Mère du Régent*. Sa conversation même égarait le lecteur qui n'était pas averti. M<sup>me</sup> Vincens avait reçu du ciel beaucoup d'esprit mais elle cherchait à en montrer encore davantage, préférant, hélas ! le mot piquant au mot juste. Je me souviens de l'avoir entendue traiter une amie de tireuse de cartes, l'une de ses bienfaitrices d'actrice sur le retour, à seule fin d'affir-

mer sa causticité et quoique, au fond, elle en pensât beaucoup moins qu'elle n'en disait.

Dans ses livres, c'était autre chose ; elle professait une intransigeance morale qui ne saurait convenir à l'étude de l'humanité moyenne. De là tant de jugements qui ont tort parce qu'ils manquent d'indulgence. Cette dame tenait à prouver — semblait-il — que le cœur, chez elle, demeurait quantité négligeable ; *tout pour l'esprit et par l'esprit* paraissait sa devise, tandis qu'en réalité, — et ses intimes le savaient, — Arvède Barine était sensible et pitoyable, une vraie femme, si invraisemblable que cela parut, et quoique sa vie affirmât le contraire, à commencer déjà par son pseudonyme.

A-t-il été assez discuté, chansonné ? Barine signifie en russe : monsieur. « Ainsi, c'est *Madame, Monsieur*, cela n'a pas sens commun ; on ne peut être à la fois blanc et noir. N'en croyez rien : « Arvède — m'écrivait la première intéressée — était le nom d'une amie que j'aimais beaucoup ; il avait l'avantage de n'être ni homme, ni femme, ou plutôt il était les deux, et *Barine* est le nom d'une colline des environs de Toul, sur laquelle nous nous promenions le jour où nous avons cherché un pseudonyme pour moi. Il nous a paru bon à prendre et nous l'avons

pris. » Comme l'explication est simple ? Qui parlait d'énigme Fichet ? un passe-partout suffisait !

Les amis de cette maison n'étaient pas sans s'étonner non plus du besoin qu'éprouvait M<sup>me</sup> Cécile Vincens à leur imposer la présence de son époux :

Hyménée et l'amour par des désirs constants...  
Avaient uni leur cœur dès leur plus doux printemps ;  
Ni le temps ni l'hymen n'éteignaient leur flamme.

Depuis des années, le sous-directeur honoraire du ministère de l'Intérieur n'était pourtant plus lui-même. Sa présence devenait une gêne. Frappé de diverses attaques d'hémiplégie, le geste maladroit, la parole embarrassée, les efforts qu'il faisait pour prendre part à la conversation, en diminuaient l'intérêt. Je m'étonnais qu'une femme aussi intelligente ne le comprît point et je conclusais, sans croire tout à fait à ma conclusion : *Philémon et Baucis* !... Ces entrevues avaient lieu l'été, à Louveciennes .

Demeure hospitalière, humble et chaste maison !...

Au retour, il fallait traverser des campagnes fleuries, des bois verdoyants. Pourquoi me serais-je retenu de fredonner l'air frétilant du bon

vieil opéra de ce cher Gounod, qui porte le titre idyllique de *Philémon et Baucis* ?

*O riante nature !*

D'autres visites d'hiver dans l'appartement parisien me procurèrent d'autres impressions. Les empressements pour ce Philémon fatigué de cette Baucis qui affirmait un tel mépris des droits du cœur, un tel dédain des puérités sentimentales finissaient par toucher. C'était si délicieux de découvrir qu'elle était plus femme qu'elle ne voulait le supposer ! *C'est le cœur qui fait tout !...* « Oui, me raconta-t-elle, Gebhardt, Brunetière, m'ont donné de sages conseils ; ce dernier surtout m'a fort judicieusement orientée vers l'histoire, mais sans mon mari aurais-je eu la constance de poursuivre ? Le peu que je suis devenue, je dois tout à Charles ! » Avant que M. Vincens n'eût trouvé le moyen de protester, elle ajoutait, avec le fin sourire de ses bons jours : « Je ne suis l'élève que d'un seul professeur !... Et ce professeur, le voilà !... »

Ces aveux sont d'une humilité charmante. Avec son bon sens imperturbable, M. Vincens accompagnait, soutenait d'accords fondamentaux et nécessaires la mélodie que transcrivait, à l'aventure, sa malicieuse épouse, mais il eût

été bien incapable de trouver, pour son compte, la plus petite romance. Quoique sa femme ait écrit : « Après des débuts brillants à la *Revue bleue*, mon mari avait soudainement et complètement renoncé à la littérature qu'il aimait avec passion, par conscience, parce qu'il estimait que ses articles feraient tort à son travail au ministère. Il est tout entier dans ces détails !... » Je dois avouer que rien ne subsiste du soi-disant éclat de ces premiers articles. M. Vincens savait beaucoup de choses, — c'est certain, — mais l'art d'en tirer parti ne lui avait pas été concédé. Quand la *Chronique Parisienne de la Bibliothèque Universelle* était aussi bourrée de renseignements qu'un *plumcake* de raisins, les initiés se disaient : « M. Vincens a dû tenir la plume. » Hélas ! le public préfère rire que s'instruire. L'une de ces chroniques documentées obtint pourtant le succès que toutes eussent mérité !... J'entends la fameuse analysant l'article sur les romans et les romanciers français que publiait en russe, au *Messenger de Saint-Petersbourg*, Emile Zola. A cette époque, l'Alliance n'existait pas encore ; nos rapports avec Saint-Petersbourg étaient assez intermittents. M. Vincens, découvrant l'étude et jugeant l'auteur de *Nana* injuste pour ses confrères, eut la justice

d'en traduire quelques extraits. Ce fut l'un des plus beaux scandales littéraires d'il y a vingt-cinq ans ! M<sup>me</sup> Barine ravie de s'écrier : « Je n'y fus pour rien ; vous voyez le Christophe Colomb ! »

Et, comme l'émotion nous gagnait, la maîtresse de céans coupait court : « Vous avez dû prendre chaud à gravir notre colline !... tasse de thé ou verre de bière ? »

Le linge orné de fleurs fut couvert pour tout mets  
D'un peu de lait, de fruits et des dons de Cérés.

— « Ce qu'il vous plaira !... Plus je viens au *Sentier*, et plus j'en apprécie la position !... » On est humoriste ou on ne l'est pas, et Arvède Barine l'était superlativement. — « Oui, elle présente l'avantage d'être fort éloignée des chemins de fer. Il faut un motif sérieux pour faire les quelques kilomètres qui nous séparent des moyens de communication !... »

Que l'on vint de la gare de Louveciennes ou de celle de la Machine-Marly, les chemins étaient montants, malaisés et de tous les côtés au soleil exposés. La dernière fois que je fis cette promenade littéraire, je n'ignorais pas que je ne retrouverais plus, dans son fauteuil de valétudinaire, le vieillard aphone : « Vous savez tout ce que j'ai perdu, m'avait écrit M<sup>me</sup> Barine, nous

pensions ensemble depuis toute notre vie. J'espère bien que le travail sera mon salut, — si salut il y a, — mais quelle différence dans les satisfactions qu'il va dorénavant m'apporter !... C'était Charles qui jouissait de mes succès, bien plus que moi-même... Enfin, j'ai eu par lui, une si belle part de bonheur, que je ne veux pas me plaindre <sup>1</sup>. » Et puis, comme la vie continuait à propos d'autres prétextes : « Si je n'étais pas si triste, si vaincue par le chagrin, j'aurais discuté certaines de vos théories, mais je ne suis capable de rien en ce moment. Je pense à autre chose, je ne peux plus ne pas penser à autre chose <sup>2</sup>. »

Pour ceux qui connaissaient M<sup>me</sup> Vincens, de telles expressions acquéraient une importance inquiétante. Comme de se brûler, cette femme redoutait de se trahir. Sa littérature n'avait pas été un besoin d'expansion, mais le calcul des années d'épreuves, et ni le temps, ni le succès ne l'avaient engagée à se départir de ses prudentes habitudes. Il fallait qu'elle fût profondément touchée pour qu'elle cédât au besoin d'être plainte. Il me tardait de lui affirmer ma sympathie... Par une suite de hasards fâcheux, j'ar-

1. Lettre du 15 juillet 1908.

2. Lettre non datée de ce même juillet 1908.

rivai en retard. A l'énervement des mains qui m'accueillirent, je regrettai la lenteur du train, le manque de parole du voiturier : « Je vous attendais plus vite !... Je me disais : m'a-t-il oubliée ?... » On l'a imprimé ; l'abord de M<sup>me</sup> Vincens était intimidant. La conversation dévia. Alors l'impression s'imposa que cette visite serait la dernière...

M<sup>me</sup> Barine me racontait : « Oui, je commence à me remettre au travail, mais je n'ai plus le cœur à l'ouvrage. Quand la catastrophe est survenue, j'avais un chapitre de mon livre sur *Madame* préparé, il n'y avait plus qu'à l'écrire. Les médecins me rendaient confiance... « Vous n'avez rien à craindre avant l'automne ! me disaient-ils, et encore pour ces sortes d'affections, le printemps seul est redoutable... Et puis, voilà, en huit jours !... (Les yeux que j'avais vus si souvent ironiques s'humectaient.) J'avais choisi, pour ma rentrée, un sujet facile, un livre anglais, des questions éducatives... Ce que j'ai eu de peine à terminer mon feuilleton... les lecteurs des *Débats* s'en apercevront... » (Les mains se joignirent : cette Baucis craignait de céder à l'émotion.) Nul cabotinage ne s'est jamais mêlé à sa littérature. De son éducation huguenote, elle conservait la maîtrise d'elle-même. On la tenait

pour insensible, alors qu'elle n'était que réservée. Ce n'est pas hier que Shakespeare a comparé l'âme humaine à une forêt profonde. Lorsque les êtres sont partis, des conclusions permettent de déduire, mais, tant qu'ils sont là, de mesquins amours-propres font souvent redouter d'être dupes... En psychologie comme en dessin, les fautes de perspective, les illusions d'optique sont faciles et redoutables.

Depuis la grave maladie que M<sup>me</sup> Barine fit à l'époque où elle cessa ses chroniques de la *Bibliothèque Universelle*, certes, son image n'était plus que le reflet de celle qu'elle avait été aux robustes années de la lutte pour la vie. Je ne l'avais cependant jamais trouvée aussi transparente que cette après-midi d'août, qui fut l'ultime où je la vis. Le salon estival n'avait pas changé. Les mêmes coussins de mousseline Liberty capitonnaient les mêmes sièges de bois clair, et sur le bureau, il y avait toujours beaucoup de livres du xvii<sup>e</sup> siècle, ouverts aux endroits intéressant les héroïnes qu'étudiait avec plus de curiosité que de bienveillance cette tardive historienne. Mais l'ombre du soir atteignait visiblement celle qui était l'âme de ces lieux dédiés au travail.

J'essayai de lui dire : « Vous avez un fils, des

petits-enfants ! » Elle essaya de sourire : « Oui, tous les miens sont très bons pour moi... » Je sentis qu'elle pensait : Ce qui sera ne me console pourtant pas de ce qui fut !... — Le voiturier qui m'avait amené me disait : « Ce pauvre M. Vincens, ça a été une délivrance !... Allez, avec de beaux mioches comme lui en a donnés son fils, cette grand'maman ne sera pas longue à se consoler !... » Il jugeait selon le bon sens villageois. Cette femme ne s'est pas consolée du tout !... Le mal, que le savoir des médecins et sa volonté, sa volonté surtout — avaient arrêté, reprit inexorable et, comme le dénouement qu'il préparait acquiesçait à ses désirs, ce fut en moins de trois mois la conclusion :

Hélas ! dit Philémon si votre main puissante  
 Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,  
 Ensemble nous mourrions en servant vos autels,  
 Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux  
 Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux !

Quand on a le bonheur de pouvoir citer de l'Ovide traduit par La Fontaine, il est permis d'abuser.

Et comment mieux conclure qu'en déposant quelques fleurs sur la tombe de cette femme de bien ?

Elle fut creusée dans le petit cimetière de Louveciennes. Deux moyens d'accéder à ce champ de repos s'offrent aux touristes dépourvus d'automobile. Ou bien de la gare Saint-Lazare, un train vous conduira sans hâte, par Saint-Cloud, Garches et Vaucresson, jusqu'aux lieux qu'illustrèrent Louis XIV, Louis XV, et cette du Barry dont les historiens voudraient restaurer la virginité ; ou bien vous y arriverez du rond-point de l'Etoile, par un tramway ferrailleur et sonnailleur, dont rougiraient nos provinces les plus reculées. Mais, de la gare de Louveciennes ou de la halte de la Machine-Marly, pour parler franc, peu d'excursions sont aussi désobligeantes.

M<sup>me</sup> Barine avait coutume d'avertir ses amis : « Surtout ne demandez pas votre route, nos paysans prennent plaisir à égarer les citadins. » Pour cette dernière visite, nécessité me fut de négliger le conseil. Je le déclare, à la gloire des Louveçois, le plus court chemin pour accéder à la porte du minuscule *Campo Santo*, récemment installé au pied de l'aqueduc de Marly, me fut tout de suite et très bien indiqué. Mais que ces lieux sont dépourvus de caractère et d'intimité ! Nul ombrage ne les poétise et le voisinage d'un corps de garde les prosaïse. Cependant, la pré-

sence de l'aqueduc ne doit point être indifférente à celle qui tant de mois vécut, pensa, écrivit à cette même ombre historique. C'était seulement de l'autre côté, voilà toute la différence ; le chalet du *Sentier* se trouve de l'autre côté des maçonneries. Cette remarque apparaît pleine de symbole : Arvède Barine n'est-elle pas aussi de l'autre côté de la prairie, de l'autre côté de la vie, retournée aux limbes du passé au lieu de marcher vers les lumières de l'avenir ? Sa carrière terrestre durant, Arvède Barine fut toujours, d'ailleurs, une femme de hier plutôt que d'aujourd'hui ; demain lui faisait peur ! elle n'en concevait point la magnificence ; son esprit était de crépuscule plutôt que d'aurore.

Quand j'eus *sonné, sonneras-tu !* une Margoton se décida à ouvrir. A main gauche, à l'angle extrême, elle me désigna la tombe de la famille Vincens. Je lus sur la pierre nue, cette inscription en lettres noires, Louise-Cécile Vincens, née Bouffé, 17 novembre 1840-14 novembre 1908. Des vers de ce Musset, qu'elle ne sut pas raconter avec l'enthousiasme que requérait un tel homme, me remontent à la mémoire :

Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,  
Ne trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous  
Ne sauront, pour prier, où poser les genoux.

Quelques fleurs exhalant leur âme printanière jettent un accord de poésie sur ce désolant coin de terre. Contrairement à l'usage huguenot, aucun passage des *Saintes Ecritures* n'est gravé. Quoi ! pas même ce vers du *Cent dix-neuvième Psaume*, que je propose à l'affection du fils unique : « Heureux ceux qui sont intègres dans leur vie ! » pas même ces sentences du *Livre des Proverbes*, que je recommande à la vénération des petits-enfants : « Acquiers l'intelligence, exalte-la et elle t'élèvera, elle mettra sur ta tête une couronne de grâce, elle t'ornera d'un diadème impérissable !... »

Après cette montée parmi ces pierres et les rires du corps de garde, je cherche en vain l'oiseau, le nuage, l'émotion... Comme son existence, la tombe de cette femme est sévère. Pourtant sa vie eut l'esprit ; sa parole, sa voix, le charme. Je n'ai retrouvé ni le saule pleureur de Musset, ni le rosier funèbre de Schubert. On voudrait s'exalter, on ne peut que respecter. Au fond, j'avais si bien deviné qu'il en serait ainsi que, hasard ou précaution, j'avais négligé d'emporter les violettes saphiques, que tant de fois je fus, à Florence, semer sur la tombe de l'ardente Elisabeth Browning, les roses chères à Eros que tant de fois je fus effeuiller à Montreux,

sur le monument de l'énigmatique Elisabeth d'Autriche. Je n'avais pas même les pervenches bleues chères à M<sup>me</sup> de Warens, pas même les colchiques désirées par George Sand ; j'étais venu les mains vides, je suis reparti le cœur serré. Devant cette tombe trop bien close, j'ai senti que c'était la fin, le terme, qu'il fallait dire : *Adieu !*

---

## II

EMILIE DE MORSIER<sup>1</sup>

« Elle est morte de dévouement, morte d'enthousiasme pour la justice et pour la vérité. »

(Lettre de M<sup>lle</sup> Wild aux fils de M<sup>me</sup> de Morsier.)

Pour peu que, dans dix ou douze lustres, un furcteur de bibliothèques ait la chance de tomber sur l'un des opuscules que réserva au cercle

1. OEUVRES : *La mission de la Femme*, 1 vol., librairie Fischbacher, Paris, 1897. — *A mon frère, Nec ardua sistunt*, octobre 1882 (hors commerce). — *Souvenirs de la Conférence de Liège*, 1879. — *Amilcare Cipriani, Les Romagnes et le peuple italien*, 1 broch., Dentu, Paris, 1889. — *Parsifal, l'idée de Rédemption*, 1 vol., Fischbacher, Paris, 1893. — *Nouveaux Souvenirs*, par E. de M., 1843-1896 (hors commerce). — *Pensées pour chaque jour* (en collaboration), Fischbacher, Paris, 1884. — *Pax*, 1 broch., à l'occasion des noces d'or de M. et M<sup>me</sup> N... (Hors commerce.)

de sa famille M<sup>me</sup> de Morsier, il sera, dès les premières lignes, frappé par la forme et la pensée personnelles, au point d'en paraître insolites, de ces pages inconnues. Ravi, alors qu'il croyait n'avoir entre les mains qu'une liasse de documents jaunis, de trouver une âme vivante, il se mettra à rassembler ce qui, de près ou de loin, lui paraîtra se rattacher à la vie et à l'œuvre de cette femme originale, et nos petits-neveux finiront par posséder, sur l'une des *plus vigilantes annonciatrices du XIX<sup>e</sup> siècle*, un de ces livres aussi attachants qu'un roman, et comme M<sup>mes</sup> Luce Herpin (Lucien Perey) ou Cécile Vincens (Arvède Barine), en ont écrit de perspicaces sur les princesses de cour ou de lettres des siècles révolus.

Après avoir évoqué — je conjecture — le milieu de vertus civiques et de traditions huguenotes, où grandit, au confluent du Rhône et de l'Arve, à l'ombre des clochers de la Genève pro-

TRADUCTIONS de l'anglais : *Les Portes entr'ouvertes*, par Miss Elisabeth Phelps, 1 vol., Lausanne, Mignot, 1874. — *Sans issue*, par miss Elisabeth Phelps, 1 vol., Grassart, Paris, 1876. — *La Voix parfaite ou le Christ esotérique*, par M<sup>me</sup> Anna Kingsford et Ed. Maitland, 1 vol., Alcan, Paris, 1891. — De l'italien *Mazzini*, par M<sup>me</sup> Ashurst Venturi, Charpentier, Paris, 1881, etc., etc...

testante, M<sup>lle</sup> Emilie Naville, il nous la montrerait — selon les paroles d'une vieille amie — « dans la grâce de sa jeunesse ; elle venait saluer sa mère avant d'aller en soirée ; une robe de soie mauve moulait son corps de Diane chasseresse, une écharpe de blonde voilait ses épaules et les boucles de ses cheveux dorés encadraient son visage aux traits délicats et sérieux... » Cet historiographe futur ne manquera point de remarquer que si M<sup>lle</sup> Naville était pâle de teint, bleue de prunelles et *auburn* de chevelure, c'est qu'elle tenait de sa mère, née Todd, du sang écossais, tandis que, dans la franchise de ses gestes, de ses paroles, elle se montrait bien, avec tout ce que ce cliché historique sous-entend de courage moral, la libre fille de la libre Helvétie, qu'elle était de par son père, le distingué Louis Naville. Et les pages resteraient pleines d'enseignement où seraient reconstituées cette enfance normale, cette famille puritaine, toute cette austère, cette calviniste Genève de 1860, bien différente de la cosmopolite Genève de 1909, laquelle, d'un geste péremptoire, vient de briser le joug religieux, sous lequel, trois siècles, l'avait asservie le sinistre homme de Noyon. En vérité, entre la cité aux lois somptuaires d'autrefois, et la ville aux ha-

bitudes somptueuses d'aujourd'hui, l'écart reste tel qu'il semble paradoxal d'affirmer qu'il s'agisse d'une seule et même capitale.

Puis, au second chapitre, après avoir raconté que M<sup>lle</sup> Naville mit, à « l'aurore de ses vingt ans, sa petite main dans la forte main de M. Gustave de Morsier », après nous avoir fait assister à la fête des noces champêtres, la jeune femme ayant tenu à se marier dans le village dont son père fut, trente ans, le maire et le bienfaiteur, — cet historien nous décrirait l'installation du nouveau ménage aux portes de Paris, dans ce lugubre faubourg de Saint-Mandé. L'horizon profond, mais assez étroit de Genève, s'élargissait. De nouvelles perspectives s'ouvraient aux investigations de cet esprit, de nouveaux buts s'offraient aux besoins d'activité de cette croyante !... Après l'éducation de la famille, c'était l'éducation de la vie... et la tourmente de l'année terrible devait achever de donner à cette héroïne conscience de cet héroïsme qui allait lui devenir un état d'esprit propice à la manifestation de sa personnalité. « Ce n'était plus la dame en robe de soie, — écrit l'amie de naguère, — mais une ménagère, en tablier blanc, dont les mains essuient les tasses du déjeuner, tout en philosophant avec esprit sur la métamorphose ;

c'était la même blancheur et la même fraîcheur. Elle avait accepté la destinée, non pas en baissant la tête, mais debout, avec la lance et le bouclier, avec déjà de l'indignation contre l'injustice. »

Ainsi, de chapitre en chapitre, se déroulerait la chronique des vingt-sept années de vie parisienne de M<sup>me</sup> de Morsier. On la verrait mère de famille, heureuse dans le cercle de ses trois enfants, qui ont été les dignes fils d'une telle mère ; on la verrait femme de pensée, industrielle à découvrir et à traduire les livres étrangers qui lui parurent apporter quelque chose de nouveau dans l'ordre spirituel. On la verrait apôtre de l'action sociale, penchée sur la souffrance, avec une pitié de plus en plus attentive ; on la verrait errante à travers les labyrinthes des dogmes, au hasard des hasards de son existence, sans que jamais s'obscurcît la lumière de la foi. Enfin, selon les angoissantes paroles du pasteur genevois, on la verrait, « au midi comme au soir de sa carrière, également consumée dans sa chair et dans son cœur, atteinte jusqu'aux moelles et jusqu'aux jointures de l'âme ».

Détail à noter : ses fils se sont voués chacun à l'une des spécialités auxquelles s'intéressa

cette prodigieuse femme ; tandis que l'aîné, M. Auguste de Morsier, préférait les questions sociales, le cadet, M. Louis de Morsier, devenait l'un de nos bons musicographes, cependant que le puîné, M. Edouard de Morsier, se faisait, dans la critique cosmopolite, une place distinguée. Ne voit-on pas à quel point ils furent tous trois, non seulement chair de sa chair, mais pensée d'une pensée qui revit ainsi, transposée, poursuivie, pendant plus d'un siècle, à travers déjà deux générations ? Une telle constatation eût séduit l'esprit bouddhiste d'Emilie de Morsier. N'a-t-elle pas écrit : « Croyez-moi, rien ne se perd en ce monde : parole, action, pensées, tout est force et suit la loi de la force, se transformer ou s'anéantir. Il y a une grande consolation à se dire qu'une pensée projetée par notre cerveau ne peut pas plus se perdre qu'un rayon de lumière parti de Jupiter ou de Saturne <sup>1</sup>. »

Par malheur un tel livre ne saurait être composé par aucun de ceux de notre génération. M<sup>me</sup> de Morsier a laissé une descendance directe et les familles protestantes n'admettent pas le public dans leur intimité. Elles connaissent sur ce point des hésitations qu'ignorent les milieux

1. Extrait d'une *Esquisse de roman inédit* (communiqué par la famille).

catholiques. Je doute que, s'il se trouvait dans ce cercle intellectuel une Augusta Craven (et il s'en trouve une, si mes renseignements sont exacts), pour nous donner de nouveaux *récits*, — dans ce cas, il ne faudrait pas dire d'une *sœur*, mais d'une *belle-sœur*, — les fils et les petits-fils de la défunte n'y missent opposition. Assurément, on ne saurait que les approuver de témoigner d'une si respectueuse délicatesse morale. A un point de vue plus général, on peut regretter cependant qu'ils privent leurs contemporains d'une telle leçon de tolstoïsme, et qu'ils laissent, non pour eux, certes, mais pour ceux qui n'ont fait qu'entrevoir Emilie de Morsier, s'effacer la mémoire d'une femme qui fut une *admirable semeuse d'espérance*, comme l'a dit, en poète, Edouard Schuré.

Ces pages, où les indications biographiques se trouveront réduites au strict indispensable, n'ont pas d'autre but, que de préparer l'ouvrage futur. Avant le portrait en pied, c'est une miniature de ce visage, tout à la fois énergique et charmant. Mon but serait de montrer en quoi et pourquoi elle fut une femme d'action, d'indiquer quel cœur douloureux battait sous sa forte poitrine de conférencière, et surtout quelle âme mystérieuse éclairait la beauté de

ses yeux célestes. Peu de femmes méritent davantage de retenir l'attention des lettrés de toutes confessions. Après avoir été d'instinct, vers la philosophie indoue, cette chercheuse d'idéal crut, en effet, avoir trouvé le trait d'union qui unit le Christianisme au Bouddhisme et identifie le Sauveur de Béthléem au Sauveur Kapilavathou.

## I

Dès sa jeunesse, M<sup>me</sup> de Morsier, qui avait toujours vu les siens exercer la charité, s'était accoutumée à considérer, d'une manière pratique, la plus méritoire des trois vertus théologiques. Cependant, le bien qu'elle répandait autour d'elle, au profit des œuvres protestantes : à Genève d'abord, puis à Saint-Mandé, puis enfin à Paris, ne suffisait nullement à ses besoins de dévouement. Il lui semblait que ses efforts donneraient des résultats plus décisifs si, au lieu de se disséminer au gré des prétextes, ils se groupaient en faisceau de bonne volonté autour d'un but, d'une idée. Ce qu'elle cherchait, c'était une cause qui la passionnât au point d'y dédier sa vie.

Or, un soir d'hiver, en janvier 75, l'insistance que, sur l'heure, elle trouva excessive, d'une amie, l'entraîna à une séance où une Anglaise, M<sup>me</sup> Joséphine Butler, parla, comme elle savait en parler, de la cause ou trop, ou trop peu attrayante — selon le point de vue psycholo-

gique ou mondain auquel se placera le lecteur — du relèvement des filles perdues. « Je me souviens, comme si c'était hier, écrira plus tard, la présidente de la *Fédération*, de l'attitude d'Emilie de Morsier, de son regard, quand je proclamais les injustices, et de l'ardeur avec laquelle elle répondit à mon appel !... » La femme d'action, la femme au cœur aussi infini que la misère, venait de naître de la prudente Gènevoise. Emilie de Morsier avait trouvé un champ où son inlassable activité allait pouvoir s'exercer. Hélas ! quel champ rocailleux ! Il fallait plus que du courage ; il fallait la foi pour s'y aventurer. Membre bientôt du comité exécutif (elle le fut vingt et une années, jusqu'au jour de sa mort), cette courageuse comprit vite la nécessité de se spécialiser. Parmi tant de questions actuelles, la cause des libérées de Saint-Lazare lui sembla la plus urgente, celle, en tout cas, dont les résultats restaient immédiats. Dès lors, de toutes ses forces, avec une patience et un courage héroïques, elle se consacra à cette tâche difficile, sans regarder à payer de son temps, de sa bourse ou de sa personne. Anecdote qui montrera la solution de continuité entre une bourgeoise comme Arvède Barine et une apôtre comme Emilie de

Morsier. (Je tiens ce détail de Cécile Vincens elle-même.) A la suite précisément, de ces campagnes sur la traite des blanches, le directeur d'un journal du matin crut le moment venu d'y intéresser le public. Prenant son chapeau, il s'en fut sonner au 29 de l'*avenue de Wagram*, à la porte de la collaboratrice de la *Revue des Deux Mondes*. « J'ai demandé à réfléchir, me racontait sainte Scolastique, la cause me paraissait bonne, mais le courage de la soutenir me manquait ; consacrer des articles à des sujets aussi scabreux ; après avoir essayé, j'ai renoncé, *c'est trop compromettant...* c'était l'affaire de Séverine, non la mienne !... » Eh bien ! voilà une réponse à laquelle Emilie de Morsier n'eût pas songé ! Son tort, car chacun en ce bas monde a ses torts, fut plutôt de ne pas toujours réfléchir assez avant d'oser. Mais, du moins, *elle n'avait pas peur de se compromettre*. — comme disait, avec admiration, l'un de ses panégyristes — et cela doit lui être compté.

Brièvement, voici en quoi consiste cette œuvre humanitaire, la moins discutable de celles qu'a suscitées la croisade de la *Fédération*. Et pour quelque mandarin qui s'avisera de sourire, je citerai ces paroles de Renan, écrivant à M<sup>me</sup> Bogelot que « nul plus que dans

*l'OEuvre des libérées* n'est sur le chemin de la vérité, en faisant le bien sans esprit de parti, et en respectant la liberté individuelle... » Si j'avais cité Mgr Dupanloup ou le pasteur Wagner ?... mais Ernest Renan !... Le proverbe me venge de l'intelligence des mandarins. On sait qu'à Paris, il n'existe, pour les femmes, qu'une prison, celle de Saint-Lazare. Le moindre inconvénient de cet état de choses, c'est que les prévenues, les condamnées et les prostituées se trouvent confondues dans la plus pernicieuse promiscuité. L'excusable « midinette », qui aura dérobé un bout de ruban sera ainsi la compagne de dortoir de la « pierreuse », qui « surine » les passants sous les arches des ponts. Bien loin d'être un sanatorium social, une telle prison devient une école de vices. Des femmes y entrent innocentes parfois — elles en sortent toutes sinon criminelles, du moins prêtes à le devenir. Une fois rendues à la liberté, ces malheureuses, la tare de Saint-Lazare les stigmatisant d'infamie, n'ont, en effet, que la ressource, à moins de se laisser mourir de faim, de demander à la police des mœurs de leur délivrer la carte qui leur permettra d'exercer la prostitution.

L'idée de M<sup>me</sup> de Morsier fut de recueillir à

leur libération ces prisonnières, de les aider à traverser les premières semaines, afin de leur rendre possible un avenir meilleur. Au lieu des règles sévères que les œuvres religieuses imposent à celles que les prêtres appellent des *repenties*, elle tendit, sans métaphore, ses mains à celles qu'elle appelait des *sœurs*, allant jusqu'à proclamer dans un discours « qu'à son point de vue l'âme de la pauvre prostituée comptait autant dans l'infinie évolution que celle de la femme des hautes classes <sup>1</sup> ». Parole humaine, doive la bourgeoisie en frémir sur ses quartiers de médiocrité !... L'une des collaboratrices d'Emilie de Morsier me disait dans le même sens : « Trente années de rapports quotidiens avec les filles publiques m'ont amené à cette conclusion, que les sentiments qui agitent ces malheureuses, alors qu'elles *font le ruban*, ne sont pas sensiblement inférieurs à ceux qui animent les belles madames en couronne dans les salons à la mode. J'ai plus souffert et j'ai plus vu souffrir dans le monde que dans les prisons ! »

Si l'on demandait à Emilie de Morsier le but social que poursuivait son activité, elle répon-

1. Discours de M<sup>me</sup> de Morsier, au *Congrès des Sociétés féministes*, en mai 1902.

dait par cette anecdote qui présente des prolongements de symbole :

« Un matin que, pour les nécessités de mon service, j'entrais à cette lugubre prison, dont le nom seul a pris une signification tellement répugnante, que l'on hésite à le prononcer en société, l'une des bonnes sœurs de Marie-Joseph, m'arrêtant dès le grand escalier, me recommanda une toute jeune fille, qui allait être rendue à la liberté après une première et insignifiante condamnation. Craignant, pour cette conscience légère, le contact des ateliers, les nonnes en avaient fait leur servante. Sous le bonnet brun des prisonnières, d'où s'échappaient des boucles d'or, la petite *Manon* était un poème de printemps. Tandis que nous discussions, la porte brusquement s'ouvrit, et nous vîmes surgir une grande bringue de femme, drapée dans une sale cape noire. A travers les fleurs d'une dentelle espagnole, le visage exhibait les indélébiles plaques de la syphilis, et des yeux noirs, qui avaient dû être admirables, s'ouvraient avec une telle fixité, que d'un regard j'interrogeai la religieuse. A cet instant, cette ignoble mégère se mit à pousser des cris rauques, entrecoupés d'obscénités. Parmi ces jurons obscurs, une phrase revenait invariable, lamentable *leit-motiv* de boue

et de folie : « *Mon père est mort de chagrin !..* »

Voilà pourquoi M<sup>me</sup> de Morsier avait renoncé aux ambitions littéraires ou mondaines que son intelligence et sa naissance lui eussent permis de réaliser ; pourquoi, avec une abnégation dont très peu de femmes auraient le courage, elle avait sacrifié les aises de sa quiétude fortunée, pourquoi elle alla même, sa pitié s'exaspérant à mesure qu'elle discernait mieux l'horreur de la plaie sociale, que ses mains s'épuisaient à soigner, jusqu'à dépasser ses forces, jusqu'à compromettre sa santé. Non, l'idée que sur cette planète, la fille perdue n'avait aucune rédemption à espérer lui était intolérable ! L'impossible devait être tenté pour que la pauvre *Mannon* ne devînt pas une *Fille Elisa*, mais pour que, régénérée par le travail, elle finît en *Manette*, c'est-à-dire en brave ménagère d'un brave ouvrier, en mère heureuse d'une famille nombreuse.

A cet effet, deux ou trois fois par semaine, M<sup>me</sup> de Morsier se rendait à Saint-Lazare et, après avoir pris conseil des gardiennes, elle entrait en rapports avec celles des détenues pour lesquelles il y avait de l'espoir. Il ne s'agissait pas d'enseigner à ces infortunées les « articles de la foi », mais, à force de tact, à

force d'indulgence et de sympathie, de capter leur confiance. Ainsi, peu à peu, cette femme découvrait — ce sont ses propres paroles — « chez les criminelles, chez les meurtrières, chez les prostituées, des possibilités morales dont la police, les débauchés et les médecins ne se sont jamais doutés <sup>1</sup>. » A mesure qu'elle usait sa santé à cette tâche effrayante, à mesure « elle sentait diminuer — elle a osé l'écrire — la distance qui la séparait de ces êtres misérables, incomplètes, ignorantes et malades, que la société traîne derrière elle, comme l'arrière-garde d'une armée en déroute <sup>2</sup>. » Voilà la phrase admirable et qui n'est telle que parce que demeure admirable le sentiment qui l'inspire : *sentir diminuer la distance*. En vérité, c'est du Tolstoï avant la lettre. Jouer à la charité comme tant de femmes

1. Marquons déjà l'accord de la pensée de M<sup>me</sup> de Morsier avec le dogme bouddhique. « Aucun être vivant — est-il dit, en effet, au paragraphe 118 du *Catéchisme bouddhique* — n'est exclu de la perfection. Chacun est capable — peut-être après une longue suite de renaissances — d'atteindre la compréhension et l'achèvement pourvu qu'il le veuille. »

(*Introduction à la doctrine du Bouddha Gotamo*, par Soubhadra Blikshon, traduit par Werner Mecklenburg, 1 vol., Eggimann et C<sup>ie</sup>, Genève, 1902).

2. Lettre de M<sup>me</sup> de Morsier au journal *The Shield*, décembre 1879.

du monde et du demi, c'est si élégant ! Mais faire la charité jusqu'au mépris du qu'en dira-t-on, c'est plus périlleux. La bourgeoisie se montre sévère pour tous ceux qui sont trop, soit en haut, dans l'azur, soit en bas, dans la boue. Dans des pages inédites, M<sup>me</sup> de Morsier raconte, qu'en présence des étourneaux et des bécasses qui pensent ainsi, il lui arriva plus d'une fois de s'être entendue demander : « Vous aimez donc l'humanité. Qu'est-ce qui peut vous séduire en elle ? » Avec un de ces relevers de tête qui lui étaient familiers, Emilie de Morsier répondait : — LA SOUFFRANCE !

J'approuve tellement cette femme d'être arrivée, par les chemins ardu de la vérité, à cette conclusion à laquelle d'autres étaient parvenus avant elle, par des chemins moins accidentés, à laquelle parviendront toujours ceux qui unissent le sens de la justice au mépris des conventions ; à savoir qu'il n'y a dans notre triste civilisation, d'intéressants, que ceux qui sont en haut ou ceux qui sont en bas, les palais ou les rues, les couvents ou les bouges, — tout savoir ou ne rien savoir, — et que le milieu, le banal milieu, c'est l'ennui, la nuit et la mort !...

Au jour de la libération, M<sup>me</sup> de Morsier se mettait donc au service de ses protégées. Or, les

délinquantes étant relâchées de grand matin, il fallait être là. Observez cette femme du monde, qui aurait pu être célèbre par son esprit et sa beauté : elle se lève avant le jour, s'habille à la hâte, traverse Paris dans les omnibus encombrés d'ouvriers des premières heures, et sans souci du brouillard, du froid, la voilà montant le guet devant la sinistre muraille, prête à recevoir en parente, la victime d'une rafle ou l'héroïne de quelque sinistre procès ! *Littérature ! Littérature !* murmurerà en me lisant plus d'un de ceux que choqueront de tels efforts. Mais non, pas *littérature*, plutôt *réalité*, surtout *pitié* ! Il ne s'agit pas d'*inventions*, mais de *faits* ; il me faut bien les colorer de quelques adjectifs si j'en veux traduire l'impression, mais je ne brode pas ; au contraire, je dis gros comme le doigt, quand il y en a long comme le bras !

Hélas ! il n'était pas toujours facile de caser ces épaves. Les asiles sont insuffisants ; les accusées hésitent d'ailleurs à en franchir le seuil. Dans les cas désespérés, il est arrivé à cette téméraire d'amener à son foyer une libérée !... L'une de ces prostituées ayant un enfant, un chétif enfant, grandi à l'ombre des cachots, M<sup>me</sup> de Morsier ne craignit pas de conduire le fils de la condamnée à la chambre aux jouets de

ses propres garçons. « Je pris la petite fleur blanche de la prison et la laissai avec mon chéri de cinq ans, en leur disant : Jouez ensemble <sup>1</sup>... »

Si l'on s'avisait de s'interposer : « C'est trop, vous dépassez la mesure ! » cette apôtre vous répliquait : « Non, ce n'est pas trop ; d'ailleurs, est-ce jamais trop ? Le jour où nous avons compris qu'il y a un devoir humanitaire, aussi impératif que le devoir familial ou individuel, il faut être prêt à tous les sacrifices. La voix intérieure m'a commandé : Tu renonceras à ton repos, à tes plaisirs, à tes goûts, à tes préférences et jusqu'à tes amitiés les plus chères, pour accomplir le devoir que tu as accepté !... »

Et quand, de lassitude, Emilie de Morsier en venait à concevoir des doutes sur l'efficacité de son intervention, un terrible souvenir de ses premières expériences et qui, maintes fois, repassa en vision d'horreur, dans ses veilles et ses sommeils, ranimait son zèle fléchissant, la poursuivant comme un remords. La maîtresse d'un brillant officier — son amant étant mort accidentellement — était tombée dans la misère. La

1. Discours de M<sup>me</sup> de Morsier à l'Assemblée générale de l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare, le 19 février 1893.

police ayant dû intervenir à propos de factures en souffrance, et trouvant la malheureuse sans ressources, sans métier, la fit, selon l'usage infâmant, inscrire d'office sur les registres de la prostitution autorisée. M<sup>me</sup> de Morsier s'interposa, mais pour que son intervention devînt utile, il fallait que la délaissée entrât dans un asile.

Or, la règle des maisons religieuses répugnait autant à cette infortunée que la carte de la police des mœurs ; elle redoutait le titre de *fille repentie* à l'égal de celui de *fille publique*. Avant que sa bienfaitrice eût trouvé un moyen, la malheureuse se tua. Ce cadavre de misère et de beauté, Emilie de Morsier le vit constamment — cela, on peut le dire, parce qu'elle l'a dit elle-même — passer et repasser devant elle. « Dors, pauvre esclave blanche, au fond de la mer immense ; que les algues vertes fassent à ton corps flétri un linceul d'espérance. Nous qui pleurons sur toi, nous croyons que tu t'éveilleras un jour, en un lieu où règne la vérité et où l'âme de la femme ne sera pas pesée dans la balance de la justice des hommes (1). »

1. Discours de M<sup>me</sup> de Morsier, au *Congrès Pénitentiaire de Paris*, en juillet 1885.

Lorsque Guy de Maupassant, Jean Lorrain, Victor Margueritte et d'autres recommencèrent la *Fille Elisa*, comment advint-il qu'aucun de ces artistes ne discerna que c'était cela, le nouveau roman à écrire sur la prostitution ? Au lieu de refaire avec moins d'art l'ouvrage du vieux Goncourt, que n'essayèrent-ils l'aventure véridique d'une Emilie de Morsier, c'est-à-dire d'une femme du monde, laquelle prise de pitié pour ses sœurs en la douleur ira dans l'impérieux devoir que lui impose, je ne dis pas sa foi religieuse, mais l'impératif de sa pensée, jusqu'à tendre ses mains, ses bras, sa bourse, à celles de ces misérables encore susceptibles d'être sauvées de la déchéance totale ! Quelle pathétique aventure il y aurait à décrire ! Songez que, pour se rendre compte, M<sup>me</sup> de Morsier (c'est elle-même qui le raconte) n'hésita point à visiter des maisons closes, non pas en dame patronesse, ce qui eût été inutile, mais *incognito*, sous le masque d'une Anglaise explorant les bas-fonds parisiens. Il y a des détails poignants... La feinte Londonienne crut distinguer dans les yeux de l'une des pensionnaires (Irma, Elisa ou Rosa) qu'elle n'était pas comme les autres. Emilie de Morsier ne sut résister au besoin de furtivement lui serrer les doigts. Aux romanciers

de reconstituer la scène ignoble : le décor de luxure, ces âmes légères. Que les sourires d'ironie semblent médiocres devant de telles splendeurs morales !..

Mais le roman qu'il faudrait écrire et que nul n'écrira jamais, car il n'y a point de Tolstoï parmi nous, — et ceux qui sauraient le composer ne sauraient pas le penser, et ceux qui sauraient le penser ne sauraient pas le composer, — ce roman ne s'arrêterait pas à ce premier chapitre. Ces filles en carte, ces entôleuses, ces *gonzesses de rade*, dont Saint-Lazare essayait d'expurger la société, il convient de les traiter en sacrifiées. Pour nombre de celles qui me liront, cela paraîtra difficile. Ouvrir leur bourse, beaucoup de généreuses y consentent ; ne pas ménager leurs peines, les croyantes ne s'y refuseront point ; mais accorder leur sympathie, voilà ce à quoi les mieux intentionnées se refuseront, car elles sentent bien que ce don moral implique entre ces déchets d'humanité et leurs vertus une *égalité devant la douleur* à laquelle se refuse leur orgueil bourgeois.

Supposez donc que M<sup>me</sup> de Morsier ait retrouvé parmi les recluses de Saint-Lazare l'intéressante pensionnaire de la maison close ! Quel dialogue possible entre la femme des sommets

CHEMINS DE FER  
PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE  
*LITTORAL DE LA MÉDITERRANÉE*



L'ESTEREL

# SERVICES RAPIDES

## PARIS-COTE-D'AZUR

# Côte d'Azur rapide

## Train extra-rapide de nuit

ALLER		STATIONS	RETOUR	
COTE D'AZUR Rapide (1)	Train extra-rapide de nuit (2)		COTE D'AZUR Rapide (1)	Train extra-rapide de nuit (2)
9 » mat	7 20 soir	dép. PARIS .....	arr. 10 15 soir	10 40 mat
7 27 soir		arr. Marseille .....	dép. 11 42 mat.	
8 30 —	7 46 mat.	Toulon .....	10 28 —	10 4 soir
9 17 —	9 43 —	Hyères .....	9 5 —	8 8 —
9 52 —	9 20 —	Saint-Raphaël-V... ..	9 6 —	8 38 —
10 25 —	9 53 —	Cannes .....	8 35 —	8 7 —
12 9 mat.	11 55 —	Grasse .....	6 50 —	7 11 —
10 58 soir	10 34 —	Nice .....	8 5 —	7 35 —
11 22 —	10 53 —	Beaulieu .....	7 46 —	7 16 —
11 32 —	11 4 —	Cap-d'Ail-la-Turbie ..	7 35 —	7 5 —
11 38 —	11 10 —	Monaco .....	7 29 —	6 59 —
11 43 —	11 16 —	Monte-Carlo .....	7 24 —	6 52 —
11 53 —	11 28 —	Cabbe-Roquebrune ..	7 13 —	6 38 —
12 1 mat.	11 36 —	Menton .....	7 5 —	6 30 —
12 48 —	11 50 —	Menton-Garavan .....	6 53 —	6 18 —
12 32 —	12 4 soir	arr. Vintimille .....	dép. 6 32 mat.	5 56 soir

Train de luxe CALAIS-MÉDITERRANÉE (Wagons-Lits et Restaurant).

### (1) Côte d'Azur rapide. — Voitures de 1<sup>re</sup> classe à bogies et à couloir (sans supplément), Lits-Salon, Wagon-Restaurant.

#### Au départ de Paris

Du 3 au 30 Novembre, les Lundis, Mercredis, Jedis et Samedis ;

Du 1<sup>er</sup> au 31 Décembre, tous les jours, sauf le Dimanche ;

Du 1<sup>er</sup> Janvier au 30 Avril, tous les jours ;

Du 1<sup>er</sup> au 19 Mai, les Lundis, Mercredis, Jedis et Samedis ;

#### Au départ de Vintimille

Du 6 au 30 Novembre, les Lundis, Mardis, Jedis et Samedis ;

Du 1<sup>er</sup> au 31 Décembre, tous les jours, sauf le Dimanche ;

Du 1<sup>er</sup> Janvier au 30 Avril, tous les jours ;

Du 1<sup>er</sup> au 21 Mai, les Lundis, Mardis, Jedis et Samedis ;

### (2) Train extra-rapide de nuit.

Voitures de 1<sup>re</sup> classe à bogies et à couloir (sans supplément), Lits-Salon, Salon à 2 Lits complets, Sleeping-Car, Restaurant au départ de Paris.

#### Au départ de Paris

Du 3 Novembre au 7 Décembre, les Mercredis et Samedis ;

Du 8 Décembre au 30 Avril, tous les jours, sauf le Jeudi ;

Du 1<sup>er</sup> au 14 Mai, les Lundis, Mercredis et Samedis ;

#### Au départ de Vintimille

Du 5 Novembre au 9 Décembre, les Lundis et Vendredis ;

Le nombre des places est limité. — Les retenir à l'avance.

A l'aller, ce train ne prend de Voyageurs à Paris, que pour Marseille et au-delà. Par exception, y sont admis, à tous ses points d'arrêt, dans la limite des places disponibles au moment de son passage, les Voyageurs pour Marseille et au delà.

Au retour, ce train ne prend de Voyageurs que dans les gares du littoral jusqu'à Marseille inclus et à destination de Paris seulement. Par exception, y sont admis, à tous ses autres points d'arrêt, dans la limite des places disponibles au moment de son passage, les Voyageurs pour Paris.

No.a. — Les Voyageurs ne sont pas autorisés à s'arrêter en cours de route. — Par exception, dans le sens de Paris sur Vintimille, les Voyageurs peuvent s'arrêter en cours de route, à partir de Marseille.

Du 10 Décembre au 30 Avril tous les jours, sauf le Jeudi ;

Du 1<sup>er</sup> au 16 Mai, les Lundis, Vendredis et Dimanches ;

A l'aller, ce train ne prend de Voyageurs qu'à Paris et seulement pour Toulon et au delà.

Par exception, y sont admis, à partir de Toulon, dans la limite des places disponibles, les Voyageurs pour tous ses points d'arrêt.

Au retour, ce train ne prend de Voyageurs que dans les gares de Vintimille à Toulon inclus et pour Paris seulement.

NOTA. — Consulter le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M. en vente dans toutes les gares du réseau. 0 fr. 50, les indicateurs ou les affiches-horaires pour renseignements plus complets et modifications éventuelles en cours de service.

# Fêtes de Nice

*Billets d'aller et retour. — 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes*

pour : **CANNES, NICE et MENTON**

**Au départ de :** Paris, Dijon, Lyon (Perrache et Brotteaux), Belfort, Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne, Grenoble, Valence, Avignon, Cette, Nîmes.

Ces billets sont délivrés à l'occasion des :

**Fêtes de Noël et du Jour de l'An,  
Courses de Nice,  
Carnaval de Nice,  
 Régates internationales de Nice et de Cannes,  
Vacances de Pâques.**

**Validité :** 20 jours (dimanches et fêtes compris). — **Faculté de prolongation** de une ou deux périodes de 10 jours, moyennant un supplément égal à 10 o/o du prix du billet pour chaque période.

**Arrêts.** — 2 Arrêts autorisés tant à l'aller qu'au retour.

**Prix.** — Réduction de 25 o/o en 1<sup>re</sup> classe; 20 o/o en 2<sup>e</sup> classe.

Les dates d'émission sont portées à la connaissance du public par voie d'affiches et d'insertions dans les journaux.

*Mêmes billets émis sur les réseaux du MIDI, DU NORD et de l'ÉTAT.*

## **SÉJOUR à Nice, Cannes, Menton, Hyères, Grasse, etc.**

*Billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles  
d'au moins trois personnes voyageant ensemble.*

1<sup>o</sup> du 15 Octobre au 15 Mai. — Valables 33 jours.

**1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> CLASSES**

Pour **Cassis, La Ciotat, Saint-Cyr-la-Cadière, Bandol, Ollioules-Sanary, La Seyne-Tamaris-sur-Mer, Toulon, Hyères**, et toutes les gares situées entre **Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton**. Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

2<sup>o</sup> du 1<sup>er</sup> Octobre au 15 Novembre. — Valables jusqu'au 15 Mai.

**2<sup>e</sup> & 3<sup>e</sup> CLASSES**

Pour **Cassis** et toutes gares P.-L.-M. au delà, sous condition d'un parcours simple minimum de 400 kilomètres (Le coupon d'aller n'est valable que du 1<sup>er</sup> Octobre au 15 Novembre).

**Prix.** — Les 2 premières personnes paient le plein tarif, la 3<sup>e</sup> personne bénéficie d'une réduction de 50 o/o, la 4<sup>e</sup> personne et chacune des suivantes d'une réduction de 75 o/o.

**Faculté de prolongation** de 1 ou plusieurs périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 o/o du prix du billet pour chaque période.

**Arrêts facultatifs** aux gares situées sur l'itinéraire.

**NOTA.** — Demander ces billets 4 jours à l'avance à la gare du départ.

Des **BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE** analogues à ceux ci-dessus sont également délivrés par les gares P.-L.-M. pour les stations hivernales ci-après des **CHEMINS DE FER DU SUD DE LA FRANCE** (via Hyères ou St-Raphaël) : **San-Salvador-Mont-des-Oiseaux, La Londe, Bormes, Le Lavandou, Cavalière, Cavalaire, La Croix, La Foux, Saint-Tropez, Sainte-Maxime-Plan-de-la-Tour.**

*Pour renseignements plus complets, voir le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.*

# VOYAGES CIRCULAIRES

## A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

### Carnets individuels et Carnets de famille (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> classes)

Toute l'année. — Minimum de parcours : 300 kilomètres

**Validité** : 30 jours jusqu'à 1.500 kilomètres. — 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres. — 60 jours pour plus de 3.000 kilomètres.

**Faculté de prolongation**, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant un supplément égal à 10 o/o du prix total du carnet pour chaque prolongation.

**Prix**. — Réductions très importantes pouvant atteindre, pour les carnets de famille, 50 o/o du Tarif général.

**Arrêts facultatifs** à toutes gares sur l'itinéraire.

**NOTA**. — Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, tracer sur une carte, délivrée gratuitement dans les gares P.-L.-M., bureaux de ville et agences de voyages, le voyage à effectuer et envoyer cette carte, 5 jours avant le départ, à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. — Le délai de demande est réduit à 2 jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

*Exemple d'un de ces Voyages :*

**Validité : 45 jours**

Prix pour un voyageur isolé :

1 <sup>re</sup> classe	2 <sup>e</sup> classe	3 <sup>e</sup> classe
158 fr. 10	112 fr. 10	78 fr. 10

Prix pour une famille de 6 personnes adultes :

1 <sup>re</sup> classe	2 <sup>e</sup> classe	3 <sup>e</sup> classe
814 fr. 65	577 fr. 75	402 fr. 65

**NOTA**. — Ce voyage, donné ici à titre d'exemple seulement, peut être modifié au gré du voyageur.

Il existe des combinaisons analogues (Voyages circulaires à itinéraires facultatifs. — Carnets individuels ou collectifs) au départ des sept grands réseaux français.



## EXCURSIONS SUR LE LITTORAL



Exemple de  
Voyage Circulaire  
à itinéraire fixe  
(N<sup>o</sup> 21)

**Validité : 15 jours**

1 <sup>re</sup> cl. :	29 fr.
2 <sup>e</sup> :	21 —
3 <sup>e</sup> :	14 —

Emission, à première demande, dans toutes les gares P.-L.-M. situées sur l'itinéraire : dans les autres gares sur demande faite 48 heures à l'avance.

**AVIS IMPORTANT**. — Les renseignements les plus complets sur les Voyages circulaires, billets d'aller et retour, relations internationales, horaires, etc., sont renfermés dans le **Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.**, mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les gares du réseau.

et la femme des marécages !... Voilà qui irait au delà des apparences, des préjugés sociaux, jusqu'au cœur de la vie, au vif de l'âme, jusqu'à la vérité !... La suite serait ce qu'il plairait au romancier qu'elle fût, avec des élans vers la liberté, c'est-à-dire l'amour, avec des rechutes dans la volupté, c'est-à-dire l'esclavage... Mais sans pruderie, ni moralité, car qui dit *pruderie dit ennui*, et pour plus de lecteurs que ne le supposent les vierges sages d'un monde qui ne l'est guère, *les moralités deviennent des causes d'immoralité*. Des prostituées auxquelles M<sup>me</sup> de Morsier s'intéressa, quelques-unes, beaucoup certes, retombèrent, disparurent, mais d'autres !... je ne brode pas, je crois peu à la régénération des courtisanes, je raconte ce que d'irrécusables témoins m'ont raconté...

Lorsque Maxime du Camp préparait la partie de son ouvrage sur la *Charité à Paris* qui avait trait aux œuvres indépendantes, il usa de la complaisance de M<sup>me</sup> de Morsier. « Eh bien ! lui disait-il, puisque vous affirmez obtenir des résultats, donnez-moi la possibilité de les contrôler... » Et l'amie des détenues de Saint-Lazare consultait ses fiches, ses carnets. Une telle était mariée ; telle autre était mère de famille, depuis une année, deux années... « Allons nous

en assurer ? » Plus courageuse que ses espérances, Emilie de Morsier répondait : « En route ! » Et les voilà partis. Il s'agissait de gagner des quartiers excentriques. Ce n'était pas encore l'âge des autos. Enfin voici la maison, la porte. Emilie de Morsier, tout en heurtant à l'huis, se disait : « Que vais-je trouver ? » Eh bien ! huit fois sur dix, — vous me lisez, — savez-vous ce qu'elle voyait ? Une mère de famille allaitant un nouveau-né, l'épouse d'un ouvrier en train d'apprêter le repas quotidien, une créature, non pas ange, de démon qu'elle était auparavant, selon la fâcheuse phraséologie des romantiques, mais femme, épouse d'un seul époux, mais chair d'amour, au lieu de chair à plaisir, — une *mère* et non plus une *esclave* !

Que M<sup>me</sup> de Morsier ait eu sur la traite des blanches et la prostitution patentée, l'union libre, et le droit à l'amour des idées justes, mais qui, pour quelques lustres encore, ne conviendront point à l'état de notre développement, cela est indiscutable. L'angoisse divine, — la vieille angoisse lointaine et permanente (*the old, unchanged remote distress*), — selon les philosophiques paroles de miss Mary Robinson, — qui engagea la race des hommes sur la voie du pro-

grès, la poussait à concevoir un état de mœurs plus équitable, basé sur des conventions qui ne sacrifieront plus, comme celles d'aujourd'hui, les nécessités physiologiques du sexe faible aux passions du sexe fort ! Quand, après tant de siècles, la femme aura pris enfin conscience d'elle-même, ne peut-on distinguer, dans l'aube de l'avenir, une époque où la maternité ne sera plus imposée, mais acceptée, et du moment qu'elle aura été acceptée, elle sera admirée !... La loi moderne, toutes les lois n'affirment-elles point que l'homme est maître de son corps ? Alors l'égalité, pour nos égales, ne serait qu'un mot. Stupidité des convenances !... Ceux qui pensent autrement se font inconsciemment le jeu de ce génie de l'espèce dont se moquait Shopenhauer. Ils ne spéculent ni ne vivent pour leur compte, ce sont des âmes en retard. M<sup>me</sup> de Morsier, elle, au contraire, était magnifiquement parmi les âmes d'avant-garde, déjà dans la lumière meilleure des temps futurs !

Sur ces questions, elle eut, avec Maxime du Camp, des discussions épiques. Quoique du bon vieil âge, l'auteur de livres généreux, dont les titres seuls subsistent, avait la générosité de ceux qui vécurent dans l'indépendance du célibat. M<sup>me</sup> de Morsier l'intéressa très vite, à un tel



point qu'il devint l'ami de cette amie des malheureux. Les lettres qu'ils échangèrent eussent mérité d'être publiées ; par malheur, Emilie de Morsier préféra que tout fût brûlé... Les amateurs de belles âmes ont perdu à cet autodafé ! Non que cette bouddhiste d'Europe ait jamais essayé de convertir Maxime du Camp. Ce n'eût été conforme ni aux intentions, ni aux croyances de cette indépendante, ni aux dispositions de ce « mousquetaire, » pour reprendre l'image de Paul Bourget. Néanmoins, l'influence de cette femme de bonté et de beauté sur cet homme de pensée fut affective et active. Maxime du Camp disait, m'assure-t-on : « Depuis que je connais Emilie de Morsier, il y a des sujets dont je ne peux plus parler comme j'en parlais alors que je ne la connaissais pas. »

Quand on entrait dans l'atelier de la *rue de Rome*, qui servait à la fois de librairie et de salon à l'auteur des *Mémoires d'un suicidé*, la première surprise restait de constater que ce temple du travail se plaçait sous la protection des dieux indous. Dans *Crépuscule*, — le volume que Maxime du Camp publia un mois avant sa mort, — plus d'un passage indique que sur ce point, comme sur d'autres, la ferveur du messie de Kapilavathou était parve-

nue à lui faire partager sa foi. M. Bourget, dans l'éloge de son prédécesseur qu'il prononça à l'Académie Française, s'en déclarait touché « à une profondeur qu'il disait mal », sans distinguer, au delà de l'idée du *Sermon de la Montagne*, celle du *Sermon de Bénarès*. Savait-il que l'un des derniers billets que tracèrent à Baden-Baden les doigts émaciés de Maxime du Camp, fut pour l'Égérie de ses dernières années ? Cette lettre a été conservée ; elle est au crayon, avec autant d'angoisse dans l'écriture que dans la pensée...

Quoi qu'il en soit de ces souvenirs plus historiques que littéraires, — et que d'autres raconteront mieux que moi, — ceux-là même qui ne partagent point les théories humanitaires de M<sup>me</sup> de Morsier reconnaîtront que cette noble femme restait bien dans les attributs de son sexe en travaillant à la délivrance des prostituées, et qu'elle en avait acquis le droit, puisqu'elle eut le courage de faire, par sa vie, la preuve de son œuvre. Une autre femme de grand cœur l'a trop nettement établi, pour que je n'apporte point ici, à Emilie de Morsier, le patronage moral de la comtesse Valérie de Gasparin :

« Longtemps, écrivait l'authoress des *Hori-*

*zons prochains*, j'ai pensé que la place des *Unions chrétiennes* était aux avant-postes de la croisade contre le vice légal. Mais l'expérience — on peut en acquérir à tout âge — m'a fait voir que je me trompais. On se salit autre chose que les mains à manier la boue. L'œuvre de lutte et l'œuvre de relèvement appartiennent essentiellement aux femmes ; à elles de se pencher vers leurs sœurs enlisées dans la fange ; à elles de protester vigoureusement. Que les hommes *archi-mûrs*, non pas seulement d'années, mais d'âme ; que les vétérans bronzés au feu et à la fumée des batailles, s'emparent de la question théorique, la traitent devant le public, — c'est leur affaire. Mais je crois que les relations *directes* avec les femmes à relever doivent rester l'œuvre exclusive du sexe auquel appartiennent ces infortunées. Nous ne risquons rien là que des froissements douloureux. L'homme y risque de terribles chutes ; ne tentons pas *Satan* ! Il n'en a certes pas besoin pour nous prendre au piège<sup>1</sup> !... »

On a pu dire splendidement, — car c'est un poète qui l'a dit, — que les romanciers russes avaient pleuré sur la face pleurante de l'humana-

1. Lettre inédite, non datée, au professeur David Tissot.

nité. Eh bien ! dans sa détresse, Emilie de Morsier a fait davantage : vers la face pleurante, elle a tendu ses mains, ses lèvres, et ses mains ont tenté d'essuyer quelques larmes, ses lèvres de donner le baiser de paix à la face sur laquelle depuis des siècles ruissellent les pleurs que les détresses du mal de vivre causent à l'humanité. Elle aura dit à la fille-mère : *Je t'aime !* à la prostituée : *Soyons amies !...* Ce qui est presque inconcevable ; elle n'a pas accompli ces actes d'humilité, parce qu'elle prétendait prouver ses œuvres avec sa foi ou se gagner le ciel au moyen de ses vertus ; non, elle les a faits simplement, modestement, par solidarité.

Il paraît qu'une dame patronnesse appartenant à la religion de Calvin, un matin, cauteleuse, reprocha aux directrices de l'*OEuvre des libérées* leur tiédeur dogmatique : « Vous seriez parfaites, mesdames, si votre piété était plus évidente... » La scène se passait à la prison de Saint-Lazare (décor de boue) et une sœur de Marie-Joseph y assistait (rayon de lumière !). M<sup>me</sup> de Morsier, à moins que ce ne soit M<sup>me</sup> Bogelot, répondit (ces collaboratrices de vingt années étaient trop d'accord sur tous les points pour que la réponse de l'une ne traduisît pas la pensée de l'autre) : « Mais qu'est-ce que vous

entendez par piété, ma bonne dame ? Si nous l'étions comme vous le désirez, nous scandaliserions sœur Françoise, et si nous parvenions à lui plaire, c'est vous qui nous en voudriez !... Vous connaissez la culture des champs ? Avant que les semeurs puissent sortir et semer leurs grains d'avenir, il faut que d'autres mains se soient chargées du gros ouvrage. Eh bien ! voilà notre tâche — le labour. Quand nous sommes parties, vous et sœur Françoise n'avez qu'à semer vos graines protestantes ou catholiques. L'on verra ce qui lèvera, si quelque chose peut lever dans les terres retournées par nos forces !... » Est-ce assez humain ? dites-moi. Est-ce assez beau ?

## II

Si l'on s'avise d'étudier sans parti pris le recueil des discours que M<sup>me</sup> de Morsier a prononcés pour diriger et défendre la *Mission humanitaire de la femme moderne*<sup>2</sup>, on sera étonné de la faiblesse des preuves, de l'insuffisance de la documentation, des fautes à peu près constantes de raisonnement que commet cette révoltée de la bonne révolte !... D'ordinaire, cette conférencière, dont l'influence fut admirable, indiscutable, — nous verrons tout à l'heure pourquoi, — néglige de prouver les thèses qu'elle avance. Son inébranlable conviction lui faisait sans doute estimer qu'il suffisait d'énoncer ses propositions pour en démontrer la justesse. C'était aller un peu vite en raisonnement ; les règles de la saine logique ont, depuis Aristote, réclamé toujours plus de préparations.

Ainsi M<sup>me</sup> de Morsier crut découvrir que « c'est par l'*imagination* que les femmes devi-

1. 1 vol., Fischbacher, Paris, 1897.

nent le beau et le vrai, quelque forme qu'ils revêtent<sup>1</sup> ». L'opinion paraît tout au moins discutable, puisque, jusqu'à ce jour, l'imagination n'a pas eu trop bonne presse parmi les moralistes de diverses confessions, qui ne se sont pas gênés pour la surnommer *la folle du logis*, et lui mettre sur le dos les pires égarements de la légèreté féminine. Ce paradoxe exigeait donc une démonstration en règle. Dix phrases plus haut, l'oratrice a bien glissé que cette qualité de l'imagination ne devenait un défaut que par l'abus ou le mauvais usage. Mais cela n'était pas suffisant, il aurait fallu distinguer, analyser, exposer. Rien, il n'y a rien qu'un point à la ligne et nous passons à un autre sujet.

Lorsque, par hasard, le raisonnement est esquissé, il n'en vaut guère mieux. Le syllogisme qu'elle affectionnait, n'a jamais porté bonheur à Emilie de Morsier. Elle disait couramment : « La prostitution, étant tenue pour nécessaire, est autorisée, donc elle est encouragée par les gouvernements<sup>2</sup>. » Ce qui reste, en bonne logique, un exemple de mauvais raisonnement. Le premier manuel venu répétera, en effet, que les

1. *Revue de morale progressive*, décembre 1887.

2. *Discours au Congrès pénitentiaire* de Paris en juillet 1895.

termes de la conclusion ne peuvent pas être pris plus généralement que dans les prémisses et cela parce que *le plus* ne saurait être contenu dans *le moins*. Indépendamment de ces règles ardues, tout lecteur attentif discernera qu'en affirmant que l'idée d'autorisation contient celle d'encouragement, la conférencière émettait une théorie sans évidence. Quand un gouvernement *autorise* la liberté de la presse, est-ce dire qu'il *encourage* les articles qui tenteront de le renverser? J'ai d'autant moins envie d'insister, que M<sup>me</sup> de Morsier dut d'être une si mauvaise logicienne, non point à son intelligence, qui fut très bien outillée par la nature, mais à une éducation par trop dépourvue de méthode et d'exercices philosophiques.

Pour peu que cette femme fût née cinquante ans plus tard et qu'elle eût été en mesure de s'asseoir sur les bancs de nos Universités, il est certain qu'en se familiarisant avec la gymnastique de la pensée, elle fût parvenue à mieux déduire ses thèses et à les démontrer avec une méthode plus rigoureuse, mais serait-elle arrivée à leur donner alors une éloquence aussi persuasive?... En un mot, dans ces conférences, ce qui vient de l'esprit semble souvent hasardé,

hasardeux : ce qui vient du cœur reste toujours défini, définitif. Rarement, la théorie a paru plus morte, rarement plus vert l'arbre doré de l'amour ! Si la pensée d'Emilie de Morsier a tort parfois, son cœur, son admirable cœur a toujours raison :

Car une larme tombe et ne se trompe pas !...

« C'est exact, me précise un de ceux qui l'ont le mieux connue, et de plus près, Emilie de Morsier n'avait point, il faut en convenir, le jugement sûr, mais elle possédait des intuitions merveilleuses, et comme sa franchise était complète, elle reconnaissait immédiatement son erreur avec une loyauté qui, du coup, nous faisait son ami, son disciple. »

Ses conférences, ses études sociales, ses lettres, les pages intimes de son journal, sont illuminées de phrases qui trahissent l'inépuisable ardeur des grandes amoureuses. Elle écrira, par exemple, en songeant à la paix sans cesse menacée du cercle familial : « Quand on aime passionnément, la vie, ici-bas, est affreuse !... » Et ailleurs, en femme que l'expérience directe avertira de tous les dangers, et possibles et probables : « Etre mère, c'est l'enfer ! » Les neuf<sup>e</sup> jours que dura l'agonie d'un

père tendrement aimé, sa main ne put qu'esquisser, sur les neuf pages de son journal, une croix avec ce mot, le seul : *Pitié !* Puis, le 12, elle nota : « Enfin la délivrance !... » Le 13 : « Il est parti dans la blanche neige, couvert de fleurs. » Et, en date du 14 février 1895 : « Tout est fini pour moi ! » Ce n'était pas une phrase, ce devait être la réalité ; Emilie de Morsier ne survécut que onze mois à son père. M<sup>me</sup> Bogelot, sa fidèle amie, me l'a répété : « Ce chagrin, à ce tournant de sa carrière, causa ou, tout au moins, hâta l'évolution du mal sinistre. » Ces détails, pour montrer qu'à l'inverse des femmes de lettres, cette femme de devoirs n'usait des mots qu'après avoir abusé des sentiments.

Dans un ordre de choses plus altruistes, n'aimait-elle point à donner cette raison sentimentale de son activité humanitaire : « Que voulez-vous, il n'y a que les malheureux qui m'intéressent, les autres m'ennuient !... » Ne proclamait-elle pas aussi, avec une violence significative « que l'égoïsme est le vice des honnêtes gens » ? Quoique Suisse par sa naissance et son mariage, elle parlait toujours de son *cœur de Française*. Si l'on s'étonnait, elle avait cette réponse : « Pardonnez-moi d'oublier ma patrie d'origine, mais un poète l'a dit : *On est du*

*pays que l'on aime !... »* Ou bien, ce cri encore, d'une poignante charité : « Notre patrie, à nous autres femmes, c'est partout où l'on souffre !... » Et d'autres, tant d'autres phrases qui, par leur résonnance passionnée, s'imposent à la réflexion et que l'on trouve à toutes les pages des livres, à toutes les heures de l'existence de cette forte et tendre femme.

Il suffisait de rencontrer M<sup>me</sup> de Morsier, de subir la séduction de ses yeux, de ses cheveux, l'ascendant de sa voix, pour soupçonner la puissance de sa sensibilité. Dès que la conversation s'élevait, cette femme que je n'ai pu entrevoir qu'à l'automne de sa vie, — mais cet automne-là avait plus de charme que bien des printemps ! — dès que la discussion s'engageait, M<sup>me</sup> de Morsier avait des regards, des sourires, plus décisifs que des arguments !... A la distance de vingt années, je me souviens de l'avoir entendue défendre certains livres obscurs — car la cause des obscurs fut toujours chère à cette avocate désintéressée — avec une chaleur rayonnante qui me fit craindre qu'il ne s'agît de chefs-d'œuvre méconnus. Mais, quand l'occasion se présenta plus tard, de parcourir ces volumes, je n'y trouvai, hélas ! aucune des qualités que lui prêtait l'inépuisable générosité de

cette grande généreuse. En sorte — et mon cas ne doit point être unique — que, si tels ou tels auteurs sont restés dans les mémoires de quelques-uns, ce fut uniquement parce qu'ils eurent la chance d'avoir été défendus par Emilie de Morsier. D'ailleurs, c'était moins le sens de ses paroles que le timbre de sa voix qui persuadait, une voix inoubliable, une voix de métal et de chair, de *mezzo*, presque *d'alto*, pénétrante et comme pathétique. Il paraît que, dans la fleur de ses années, M<sup>me</sup> de Morsier chantait volontiers. « Il fallait, raconte l'un de ses admirateurs, — pour qu'elle se décidât à interpréter une page de ses musiciens favoris, de Glück ou de Schumann — un entourage sympathique et une certaine exaltation. Alors, tout son être vibrait, elle devenait la lyre humaine qui frémit de toutes ses cordes. Cette puissance d'émouvoir était un beau don et une tentation. » Un instant, cette musicienne de race songea à dédier sa vie à la musique. Il y avait peut-être en elle l'avenir d'une cantatrice. Mais, comme l'a expliqué le même ami, « celles que réclame la pitié humaine, ou qu'appelle le problème de la vérité éternelle sont forcées de dire à la beauté un douloureux adieu. »

Parmi les manuscrits qu'a laissés Emilie de

Morsier, trop à l'état d'ébauches, malheureusement, pour qu'il soit possible de les publier, il en est un qui marque bien l'importance qu'accordait à la musique cette femme, restée femme dans le sens ardent et charmant du mot. C'est l'histoire d'un organiste de Saint-Sulpice dont, sans le vouloir ni le savoir, des compositions empêchent une malheureuse de se suicider. Énumérer les détails de cette aventure, qui dut être vraie, serait trop long ; il suffira de citer ces lignes touchantes : « Dimanche, pendant le service des vêpres, il y avait, dans l'église de Saint-Sulpice, une femme décidée à mourir. Pourquoi ? Peu importe ! On aurait trop à faire en ce bas monde s'il fallait s'attarder à écouter le cri de tous les désespoirs. La grande roue de la vie (remarquez l'image indoue) tourne impitoyable, broyant les uns, laissant échapper les autres. (Lesquels faut-il plaindre ?) Mon seul but, en vous confessant le sauvetage que votre musique devait accomplir, serait de vous procurer un instant de joie. Je l'aurai payé de l'amertume que je ressens en ayant accepté de poursuivre le cours de mon existence !... » La page où Emilie de Morsier évoque, dans l'ombre historique de l'église imaginé par Gamart et achevée par Servandoni, la malheureuse exhibant un revolver et, après

l'avoir réglé, hésitant à s'en servir, retenue qu'elle se trouve par les conseils sentimentaux du *Magnificat*, cette page montre ce qu'Emilie de Morsier a dit, écrit, répété, vingt fois, cent fois :

Que l'artiste ici-bas est l'envoyé de Dieu <sup>1</sup>.

Jusqu'à la fin, les sensations musicales restèrent — on le lui reprocha même — celles qu'elle goûtait le plus vivement. Il faut lire ses impressions à la découverte de *Parsifal*, lors d'un premier voyage à Bayreuth. « Une certaine angoisse physique, causée par l'émotion et la peur de prendre mal, a troublé le début mais s'est vite dissipée. Je ne saurais définir pourquoi, ce fut au moment de la scène de l'entrée au Graal, que s'est passé en moi l'ébranlement foudroyant. J'ai éclaté en pleurs, et *il m'a fallu mordre mon mouchoir pour pouvoir résister...* » Elle se plaît à noter la sollicitude des ouvriers en la voyant les joues baignées de larmes. Dans un excellent opuscule sur *Parsifal ou l'idée de la Rédemption*, M<sup>me</sup> de Morsier généralise ainsi sa première émotion : « L'effet est tellement inouï que l'on est près de perdre conscience. Le

1. Nouvelle et poème inédits communiqués par la famille.

*moi*, anéanti, foudroyé par la révélation de *cette musique* qui lui fait vivre en une seconde le mystère de la vie éternelle, s'abîme devant l'Infini, l'Ineffable, la Splendeur-Dieu<sup>1</sup> !... »

Je me souviens, dans cet ordre d'idées, d'avoir entendu Emilie de Morsier se féliciter, à l'égal de sa croisade sociale, d'avoir décidé M. Edouard Schuré à refaire le dernier chapitre de son *drame musical*. « En bon poète, il a reconnu qu'il n'avait pas jugé *Parsifal* avec équité. D'autres, à sa place, se fussent obstinés !... L'auteur des *Grands Initiés* ignore de telles mesquineries ; il a réfléchi et récrit ces pages ; depuis, je l'ai, si possible, admiré davantage... » Ce détail reste, en effet, du nombre des indications qui engageraient à supposer qu'Edouard Schuré sera encore parmi les vivants, alors que tant de ceux qui paraissent l'éclipser aujourd'hui, seront à jamais oubliés dans la fosse commune du passé !...

Il faut le dire aussi ; les aptitudes et les tentatives artistiques d'Emilie de Morsier furent en réalité plus nombreuses que ne le ferait supposer la liste des œuvres publiées. Je dois à l'obligance de sa famille d'avoir pu feuilleter une

1. 1 vol., chez Fischbacher, à Paris.

liasse de manuscrits. Il y a des vers d'une persistante vibration, des nouvelles aux décors secondaires, mais aux analyses, aux dialogues de premier ordre. Sans doute, avec le besoin d'idéalisation naturel à son sexe, M<sup>me</sup> de Morsier plaide un peu trop la cause de l'amour platonique. Elle connaissait cependant assez la vie pour n'avoir pas discerné que, quoiqu'il existât des affections respectables, « les rapports entre hommes et femmes ressemblent aux chemins qui bordent les falaises... le sentier s'éboulera sous les pas des téméraires au moment où ils s'y attendront le moins. » Plus loin, elle a osé dire de ceux et de celles qui tentent des aventures incompatibles avec la médiocrité humaine : « L'idéal les éblouissait, et ni l'un ni l'autre ne semblaient se douter qu'en rasant les sommets il arrive aux ailes de l'aigle de se déchirer aux couronnes des rochers !... » Que de tels aveux lui soient comptés ! Dans le roman dépourvu de titres, dont j'ai lu cinq cahiers, elle s'est arrêtée à la page où les nécessités de l'action l'obligeaient à laisser son héroïne s'abandonner aux bras de l'élu. Soit lassitude, soit hésitation, elle n'a pas continué. On dirait qu'elle a pensé, franche jusqu'à l'invraisemblance : la chute doit arriver, point ne me convient de la décrire. *Demain,*

*pas aujourd'hui*, dit le proverbe allemand, et demain n'est jamais venu !...

On commence à apercevoir les raisons sentimentales qui engagèrent cette femme de cœur — au regret de sa famille génevoise — à dénoncer la plupart des mensonges conventionnels de notre société. Si elle avait écouté les sévères conseils du bon sens, eût-elle mis en discussion la justice de la loi sur l'adultère ? se fût-elle refusée à déclarer qu'en dehors du mariage, toutes les relations amoureuses soient condamnables ? Elle estimait que son instinct de pitié la guidait plus sûrement ; c'est ainsi qu'elle n'hésita pas à déclarer — je cite, au hasard, cette vérité sur l'amour — : « Il y a des gens qui vivent en union libre et fort honnêtement parce qu'en leur âme et conscience ils trouvent la loi sur le mariage trop immorale et injuste pour s'y soumettre <sup>1</sup>. » Ne conjecturez point à un paradoxe de conférencière avide de manifestations. C'était une de ses idées fixes. Emilie de Morsier n'a cessé de la répéter. J'ai feuilleté des lettres

1. Contre la convention de la loi sur l'adultère, voir le discours au Comité français de la *Fédération*, en février 1882. — Contre la convention des idées de mariage et d'amour libre : lettre ouverte au directeur du *Droit des femmes*, du 25 mai 1882.

où elle parle d' « unions libres (entre deux êtres libres), que les chrétiens *ont le tort de confondre avec la débauche.* » Dans le fameux projet de roman, elle dira d'un de ses héros : « Il n'aurait jamais consenti à se marier légalement, car les lois qui régissent le mariage restent d'une immoralité flagrante, en ce sens qu'elles constituent, au préjudice de la femme, une violation perpétuelle des imprescriptibles droits de la créature vivante. » Évidemment, pour qui réfléchit, le devoir conjugal, si la tendresse n'en tempère les obligations, paraît indigne de sociétés se disant civilisées. Le code devrait le rayer, car il comporte, hélas ! des effets assimilables aux pires injustices moyenâgeuses du droit du seigneur.

Mais, ce n'est pas le lieu de poursuivre ; indiquer l'attitude intransigeante d'Emilie de Morsier suffisait. On n'aurait d'ailleurs qu'à feuilleter ses discours pour dresser tout un *Credo* d'opinions autrement courageuses que les mesquines *rebellations* de diverses romancières, dont les verbeuses *rebelles* ne réclament que le droit de jouer avec qui bon leur semble à l'amour, sans réfléchir qu'il comporte autre chose de plus grave, le rôle magnifique qu'elles ambitionnent de *rebellionnaires*. « Non, disait avec

l'une de ses héroïnes cette romancière inédite, non, je ne suis pas femme à m'incliner devant les préjugés et les jugements du monde ! Tant que j'aurai ma conscience pour moi, je braverai tout et je parlerai haut<sup>1</sup> !... » Or, le courage moral d'Emilie de Morsier ne le cédait en rien à sa pitié ; si la faiblesse des femmes la trouva toujours sans défense, elle fut toujours sans indulgence pour ceux qui cherchent à profiter de cette faiblesse. Autant les fautes commises *au nom de l'amour* l'émouvaient, autant les fautes commises *contre l'amour* l'indignaient. Avec quel mépris ne demanda-t-elle point, par exemple : « Où est l'homme qui avouera que, lorsque dans le monde — n'importe lequel — il tend ses filets pour séduire une femme, il ne fait pas autre chose que du racolage ? » Sa verve deviendra cinglante pour constater que le Don-Juanisme est encore de bon ton dans une société qui a l'outrecuidance de se prétendre démocratique. Mais elle devait être plus inexorable (je ne cherche pas, je cite au tourné des pages) : « Jusqu'à présent, l'opinion n'a flétri que la femme, dans la prostitution. Il est temps qu'elle flagelle enfin l'homme, aussi cou-

1. *Amour* (esquisse de roman), sans date, communiqué par la famille.

pable, plus coupable même, parce qu'il joint trop souvent l'hypocrisie au vice. Après s'être fait le complice de la femme, comment peut-il prétendre en devenir le juge ? » Sans doute, ces opinions qui restent, un quart de siècle après qu'elles furent énoncées, en avance sur notre état de civilisation, sembleront-elles à beaucoup des paradoxes aussi généreux que dangereux. Ceux-là seuls, pourtant, qui connaissent l'austérité puritaine parmi laquelle se développa Emilie de Morsier, comprendront l'effort que dut soutenir cette indépendante pour oser de telles indépendances !...

D'expérience en expérience, ce que l'on pourrait appeler le socialisme moral d'Emilie de Morsier se développait donc, à l'insu peut-être de sa volonté. Mais, si bas qu'elle soit descendue dans la connaissance de nos péchés, si loin qu'elle se soit hasardée dans l'inconnu des hypothèses, jamais — tellement le cœur l'emportait chez elle sur l'esprit, — jamais elle ne cessa de tenir l'humanité pour perfectible ni de croire en l'immortalité du bien. « Ainsi, de génération en génération, — proclamera-t-elle en poétesse, — à travers les âges, germera, grandira et se reproduira la petite graine que vous avez semée, le jour où vous avez tendu la

main à la pauvre prisonnière de Saint-Lazare. Et, je vous le dis, alors même que nous n'en aurions pas d'autres, ceci est une preuve de l'immortalité du bien ! » Le 15 janvier 1896, dans le temple protestant de Passy, devant le cercueil de cette héroïne, le prêtre protestant affirmait : « Il y avait en cette femme quelque chose d'héroïque et de chevaleresque ; elle aimait les choses difficiles, les causes en péril, les œuvres contestées, les âmes prisonnières, comme elle aimait aussi les pensées hautes, les recherches aventurées, les explorations et les conquêtes dans l'inconnu ! »

« Ne perdez jamais de vue, me raconte une de ses familières<sup>1</sup>, qu'il y avait, dans notre amie, trois personnalités divergentes jusqu'à l'antithèse. D'abord, la femme d'action, à la parole aussi prompte que la pensée, conférencière, directrice d'œuvres, présidente de comités, sans cesse sur la brèche, ne reculant devant aucune démarche, aucun travail : c'est l'Emilie de Morsier classique et classée. Il faudrait avoir l'es-

1. Je dois ces confidences à M<sup>me</sup> J. Thénard de la Comédie-Française, qui, après avoir été une excellente interprète de Molière, sut, à l'inverse de tant d'actrices, conserver, dans ses écrits, la verve des grandes diseuses de vérités du répertoire.

prit mal fait pour lui reprocher quelques gestes ou mots un peu vifs... Et puis, il y avait la mère de famille. Ce n'est ni à moi, ni à vous qu'il appartient de la décrire. Regardez, sur cette photographie, cette jeune bourgeoise enveloppant d'une si maternelle expansion son garçonnet et vous comprendrez ce qu'elle fut dans l'intimité du foyer. Enfin, il y avait la Tolstoïenne, la Bouddhiste, celle qui savait se donner toute à tous et trouvait, pour séduire les prostituées de Saint-Lazare, des paroles d'une mansuétude irrésistible.

« Ce fut toujours, pour moi, une surprise nouvelle — continue M<sup>me</sup> Thénard — de voir M<sup>me</sup> de Morsier passer de l'un à l'autre de ses rôles en moins de temps qu'il n'en faut pour franchir une porte... Que de fois, après avoir écouté, encouragé de son expérience quelque fille en carte, ne dut-elle pas diriger une séance, accorder une entrevue?... D'un geste, Emilie de Morsier rectifiait sa coiffure, enfilait une paire de gants. Une autre créature surgissait, si dissemblable de la première, que l'on conçoit la croyance des anciens aux métamorphoses... Après nos courses dans les quartiers excentriques, que de fois n'assistai-je pas aussi aux joies maternelles de la rentrée ! Selon que l'on a connu l'une ou deux

seulement de ces dames de Morsier, ma chère Emilie sera jugée très différemment. Si la mère de famille fut parfois autoritaire, la conférencière paradoxale, la présidente agressive, la Tolstoïenne m'a toujours paru admirable et, n'est-ce pas ? nous voulons proclamer notre admiration afin que son souvenir, le plus longtemps possible, persiste dans la mémoire des hommes !... C'est sur la montagne de nos ambitions qu'il faut placer la lumière de cette Intelligence afin que l'avenir en soit illuminé !... »

## III

*Les Explorations et les Conquêtes dans l'inconnu.* Cette esquisse psychologique serait insuffisante si nous n'indiquions les investigations que poursuit et les solutions auxquelles aboutit M<sup>me</sup> de Morsier dans les domaines de la Foi et de l'Espérance religieuses. Les quatre ecclésiastiques chargés, soit à Paris, soit à Genève, de prononcer ce que l'on pourrait appeler — si l'usage calviniste ne s'y opposait — son oraison funèbre, passèrent comme chats sur braise à côté de ce sujet difficile. Deux d'entre eux appartenaient pourtant à ces sectes extrêmes du protestantisme qui croient possible une religion sans mystères, sans miracles et sans dogmes. L'indépendance théologique de celle dont ils prétendaient louer le caractère moral ne présentait donc rien qui dût les effrayer. Aucun n'a jugé cependant le moment propice pour déclarer que, si M<sup>me</sup> de Morsier, née, baptisée, confirmée et mariée selon la confession calviniste, était restée protestante dans ses habi-

tudes cultuelles, sa pensée avait depuis longtemps cessé d'admettre et son cœur de pratiquer la foi puritaine de sa jeunesse. Seul, M. Ferrière, ce pasteur qui en est arrivé par excès d'esprit d'analyse, à ne plus être, aujourd'hui, qu'un psychologue d'esprit religieux, osait remarquer : « M<sup>me</sup> de Morsier avait rompu assez complètement avec les doctrines traditionnelles, mais elle en avait gardé à la fois, et la substance morale, qui est la charité, et ce que je pourrais appeler la substance religieuse, c'est-à-dire l'espérance ferme de l'au-delà. »

Nulle hésitation ne reste pourtant admissible, — et le vrai confident de cette âme, M. Edouard Schuré, précisera : « M<sup>me</sup> de Morsier se détourna des idées chrétiennes, et ce fut dans la doctrine hindoue sur l'évolution de l'âme à travers les existences progressives, qu'elle trouva un apaisement à sa soif de vie spirituelle et de compréhension... Cette doctrine lui semblait la seule forme de l'immortalité selon les lois analogiques de la vie universelle, et toujours elle garda une tendresse émue pour le Bouddha, qui lui paraissait la plus touchante incarnation de l'universelle mansuétude, embrassant tout l'univers, jusqu'aux animaux et aux plantes, d'une pitié pensive et d'une étreinte fraternelle. » Dans

le roman inédit auquel j'ai fait plus d'un emprunt, M<sup>me</sup> de Morsier prête ces paroles à un jeune missionnaire : « Je me sens poussé par ma conscience à porter la lumière de l'Évangile dans les pays où elle est inconnue et à révéler le Christ à ces âmes. — Mais, reprend son héroïne, lorsqu'on vous demandera là-bas ce qu'a produit cet Évangile chez vous, quels résultats aurez-vous à citer ? Il y a tant à faire ici-bas ! J'ignore, mais je doute que ce soit par l'Évangile que l'on y parviendra ! Notre époque scientifique réclame autre chose !... » Quelques pages auparavant, Emilie de Morsier venait d'écrire que « le bouddhisme lui paraissait bien supérieur au christianisme » !

Le sujet devient tellement délicat qu'il sera préférable de laisser M<sup>me</sup> de Morsier exposer elle-même son *Credo*.

Le passé et l'avenir de notre conscience individuelle et de la conscience humaine furent toujours parmi les problèmes que scruta sa pensée. Elle n'avait pas trente ans, qu'elle traduisit de l'anglais une livre d'une théologie imaginaire, dont le titre, *Les Portes entr'ouvertes*, suffira à faire comprendre de quelles portes redoutables il s'agit et sur quel monde extra-terrestre la main audacieuse de miss Elisabeth

Phelps s'efforçait de les ouvrir. Ce souci des conditions de l'immortalité, que l'on dise : de notre *âme* avec les chrétiens, ou : de notre *ego* avec les bouddhistes, continuant à la préoccuper, elle en venait bientôt, son activité sociale éclairant sa connaissance du monde, à supposer qu'un rapport pouvait s'établir, non seulement entre cette existence et l'au-delà, mais aussi entre cette existence et l'en-deçà. En d'autres termes, elle se refusait à admettre qu'il y eût dans notre destinée planétaire rien de fortuit, d'accidentel : « Il y a des hasards de la vie — écrivait-elle <sup>1</sup> — qui ne sont peut-être que l'accomplissement de lois encore inconnues, et les bonnes volontés sincères sont aussi certaines de rencontrer les éléments dont elles ont besoin, que nos prairies et nos champs de recevoir les ondées et les rayons du soleil... » Quand elle prononçait ces paroles, en 84, M<sup>me</sup> de Morsier n'ignorait point que le *Catéchisme bouddhique* affirme (paragraphe 125) : « Il n'y a pas de hasard... Si notre vue s'étendait assez, nous reconnâtrions que tous les faits d'apparence accidentelle sont, en réalité, liés à nous par une longue suite d'ef-

1. Discours de M<sup>me</sup> de Morsier à l'Assemblée de L'OEuvre de Saint-Lazare, le 27 janvier 1884.

fets qui en déterminent, et la manière, et l'instant, et le lieu. »

Quoi qu'il en soit, cette idée la poursuivant, cette chercheuse d'idéal espéra en déduire, cinq ans plus tard, cette conséquence d'immortalité : « Il y a beaucoup de choses étranges et mystérieuses ici-bas qui s'expliqueront ailleurs, car la vie terrestre est trop courte pour que l'histoire des âmes s'y inscrive en entier <sup>1</sup>. » M<sup>me</sup> de Morsier était donc devenue de celles qui pensent que « le drame de l'existence individuelle ne se joue pas en entier sur cette terre ». « Etrange mystère que les destinées ! » posera-t-elle plus explicitement dans une lettre familiale <sup>2</sup>. Comment ne pas vivre avec la pensée constante de la mort lorsqu'on est frappé de tant de coups ? Et pourtant, nous devons vivre pour la vie, sans tenir compte de cet accident qui, en fait, n'arrête rien. De sorte que ce n'est pas parce que l'on meurt, qu'il faut bien vivre, mais parce que l'on vit toujours, sans interruption, et que le chemin qui ne sera pas fait ici-bas sera à faire ailleurs !... » Il n'est pas dit autre chose au *Dhammapadam* : « *Ni dans les*

1. Discours de M<sup>me</sup> de Morsier, à l'Assemblée générale de l'*OEuvre de Saint-Lazare*, le 10 février 1889.

2. Lettre non datée à sa cousine, M<sup>me</sup> A... N...

*lointains de l'immense espace, ni dans les profondeurs des vastes océans, ni dans les entrailles des montagnes rocheuses, tu ne trouveras le refuge pour échapper aux conséquences de tes méfaits. »*

M<sup>me</sup> de Morsier n'a jamais exposé sa théologie ou plutôt sa philosophie religieuse; puisque, pour parler précisément, le bouddhisme ne possède pas de théologie. (Soit dit en passant, c'est ce qui lui a valu d'avoir persuadé le tiers de l'humanité terrestre et d'être, pour le christianisme, l'unique adversaire, en vérité, redoutable.) Il est donc impossible de définir jusqu'à quel point ses théories de la réincarnation, de l'*ego*, du *karma* et du *salut*, ou (pour employer la terminologie bouddhique) du *Nirvana*, sont conformes à la pure doctrine du fils royal de la tribu des Sakyos. De deux notes de l'étude sur *Parsifal* on peut déduire, avec de grandes vraisemblances, que M<sup>me</sup> de Morsier « considérerait l'âme comme le centre vivant de la personnalité humaine en formation et en évolution à travers de nombreuses destinées ». « Cette conception orientale semble s'appliquer d'une façon générale, dit-elle plus loin, à une succession de vies dans les limites de la forme et de l'espace, tels que nous pouvons nous les figurer mainte-

nant, mais elle ne spécifie pas si ce retour doit se produire forcément sur notre planète. *Comme l'on quitte des vêtements usés pour en prendre de nouveaux, ainsi l'âme quitte les corps fatigués pour revêtir de nouveaux corps*, dit le *Bahavad Gita*. Toutefois, ce mot *corps* ne s'applique pas nécessairement ou uniquement aux corps de notre terre ! »

Ainsi Emilie de Morsier s'habitua-t-elle à donner à sa pensée un tour cosmique, inusité dans nos milieux et pour nos esprits, dont les préoccupations métaphysiques sont d'ordinaire, sciemment ou non, régies par le christianisme. Dans sa conversation comme dans sa correspondance, il lui arrivait d'étonner jusqu'à la stupefaction ses amis. Je citerai cette page inédite, d'une beauté surprenante, surtout lorsqu'on réfléchit qu'elle fut écrite des lustres avant les similaires rêveries des frères Rosny ou de Paul Adam :

« La jeune femme contemplait la voûte étincelante du ciel. Le frisson de cette grande vie universelle qui tressaille même au sein de la nuit s'emparait de tout son être... son regard profond semblait chercher l'être intime, celui qui se cache dans la vie banale du monde et que la sympathie d'un être semblable, quoique

moindre, peut seule faire épanouir... Les théories évolutionnistes remplissaient d'admiration l'intelligence de cette femme, mais l'incertitude que ces théories laissent planer sur la vie individuelle après la mort, lui causait une tristesse affreuse. Si elle n'était qu'une partie indifférente de ce tout, forme transitoire qui passe dans l'infini des temps comme une de ces lueurs phosphorescentes qui brillent un instant et disparaissent bientôt sur l'océan de l'infini, — pourquoi sentait-elle en son être intérieur tant de forces, tant de capacités d'action et d'amour ? Si chaque atôme trouve sa place dans l'harmonie universelle et suit sa loi sans secousse et sans douleur, pourquoi l'homme, parvenu qu'il est au degré supérieur de l'échelle des êtres, résultat le plus parfait que la nature ait, jusqu'à présent, réussi à produire dans son immense effort d'évolution, — pourquoi l'homme n'aurait-il pas d'autre perspective que quelques années de luttes et de tortures morales pour aboutir au néant ? Nous sommes donc plus malheureux que les règnes qui nous précédèrent. Souffre-t-elle comme nous, cette nature dont les harmonies et les beautés nous ravissent ? Lorsque, au printemps, les arbres font leur poussée, que la fleur s'épanouit et que le

fruit tombe, les arbres et les plantes ressentent-ils les aspirations douloureuses, les enfantements cruels et les désespoirs fous qui marquent le chemin que parcourt l'être humain du berceau à la tombe, de celui du moins qui a dépassé la limite de l'évolution purement animale ?<sup>1</sup> »

Parvenue à ce point discutable mais raisonnable de la foi bouddhique, il était à craindre que la pensée d'Emilie de Morsier, guidée par son excessive sensibilité, cherchât et franchît le premier pont d'espérance qui lui paraîtrait relier le monde visible des êtres qui sont, au monde invisible des êtres qui ont été ou qui seront. Ainsi devait-elle arriver à tenir pour vérités démontrées les hypothèses de l'occultisme, en bouddhiste qui a le tort de prêter l'oreille aux spéculations aventureuses des Brahmanes de la Chine et du Thibet<sup>2</sup>. « Vous me savez sceptique pour les phénomènes spirites, écri-

1. *Projet de roman*, V<sup>e</sup> cahier (inédit communiqué par la famille).

2. *Le catéchisme bouddhique* dit expressément (paragraphe 156) : Le Bouddha n'a pas annoncé de doctrine secrète, mais « le chemin de la délivrance pour tous, la clandestinité brahmatique, le mysticisme, l'occultisme, l'ésotérisme, ces refuges de la superstition et de la tromperie étaient absolument réprouvés par

vait-elle à une amie, mais je suis croyante en cette mystérieuse vie spirituelle qui rapproche les âmes, malgré la séparation de la mort ! » De là, son amitié pour cette duchesse de Pomar, née lady Caithness, dont les entretiens avec l'ombre de Marie Stuart ont défrayé la chronique et la part importante — mal comprise parfois — qu'elle prit aux travaux de la *Société Théosophique*.

Emilie de Morsier ne consentit, en effet, à suivre cette romanesque duchesse dans le monde de rêves, que cette rêveuse se plaisait à dénommer le *Cercle de l'Etoile du Christ*, qu'afin — comme l'a remarqué une raisonnable confidente de ces peu raisonnables fantaisies — « de trouver l'occasion de dissiper quelques erreurs, de combattre nombre de préjugés, de réveiller, en un mot, les consciences... » ! Si des appels utiles au progrès moral et à la vie intérieure ont été entendus du public frondeur qui se pressait, comme au spectacle, dans les salons dorés de la rue Brémontier, — cette bouddhiste d'Europe en fut l'instigatrice. C'était sa manière de

lui. » Et au Southam 129 de l'*Angovthara mikayo*, on peut lire : « Trois choses, ô disciples, possèdent la dissimulation et non la franchise : les femmes, les prêtres, les faux guidés. »

marquer sa reconnaissance à ceux qui lui avaient révélé — la blâme qui voudra ! — le moyen de s'élever, par l'esprit, jusqu'à la nouvelle patrie des esprits qui ont quitté notre planète. De tout temps, disons-le, ce besoin de rester en communion spirituelle avec les morts l'avait hantée... En 1882, elle écrivait dans une plaquette intime : « Pour retrouver nos morts, il faut les croire vivants. Ce n'est pas eux qui descendent des sphères radieuses du monde éthéré sur notre triste terre ; c'est nous qui montons, attirés par leur amour, dans le rayonnement de leur vie spirituelle. Ils ne sont pas perdus pour ceux qui savent aller à eux <sup>1</sup> !... »

Mais l'influence de cette fallacieuse Anglaise sur Emilie de Morsier fut plus considérable encore. — C'est pourquoi il semblait impossible d'achever cette esquisse sans nommer cette Armide moderne, dont le premier tort restera d'avoir prétendu exercer les enchantements que son immense fortune rendait irrésistibles, dans un siècle peu favorable, en somme, aux magiciennes ! Ce fut, en effet, par cette entremise, — faut-il dire occasionnelle ou providentielle ? — que M<sup>me</sup> de Morsier put connaître

1. A mon frère, *Nec ardua sistunt*, octobre 1882.

et interroger les Brahmanes qui visitèrent, à plusieurs reprises, les théosophes de Paris. Ainsi le monde de la philosophie bouddhique, que son éducation avait ignoré, lui fut-il révélé ; des lectures préférables instruisirent ensuite sa curiosité. Enfin, M. Edouard Schuré — cet artiste admirable — allait être le Virgile de cette âme, laquelle, après être descendue par charité dans l'enfer du péché terrestre, gravissait avec un inlassable courage, la colline du perfectionnement moral. Mais laissons Emilie de Morsier exprimer la foi qui la soutint dans cette ascension vers la Lumière et vers la Vérité :

« Non, le Sauveur n'est pas un être extérieur, personnel, ayant apparu une seule fois sur la terre. Il est vivant depuis le commencement du monde ; il est la vie même du monde ; toute spiritualité vient de lui. Il est le Dieu s'incarnant progressivement dans l'humanité... De même, la rédemption ne s'est pas produite une fois pour toutes, elle s'accomplit incessamment par l'action de l'âme sur l'âme. Chaque homme peut devenir virtuellement un sauveur, s'il accomplit complètement la loi d'amour. Ainsi, sera renversée la notion égoïste du salut individuel, obtenu par une croyance de l'intelligence seule.

L'homme ne peut se sauver, c'est-à-dire vivre comme esprit, qu'en se donnant constamment pour tous<sup>1</sup> !... »

Pas davantage que je n'ai discuté les théories sociales de M<sup>me</sup> de Morsier, il ne me semble urgent de juger ses croyances religieuses. Un portrait, pour qu'il soit exact, doit rappeler un miroir. Devant l'image particulièrement belle que réfléchit celui-ci, sachons éviter l'indiscrétion. Si l'un de mes lecteurs souhaitait une autre conclusion, qu'il la déduise d'après son *Credo*. Les catholiques diront, et ils n'auront pas tort : « Mieux vaut se soumettre au dogme ! » Les protestants répliquent : « Mais elle était des nôtres ! » Cela n'est pas vrai ; *elle n'était plus des leurs*. Son ardent besoin d'amour, de liberté, tendait vers d'autres sommets !... Quelques jugements qu'il convienne donc de formuler sur les affirmations de ces croyances, je

1. Établissons une dernière fois que ces déclarations si graves extraites du volume sur *Parsifal* ne sont, en réalité, que d'exactes paraphrases du *Catéchisme bouddhique* (voir paragraphe 104). « Aucun homme ne peut être débarrassé par un autre. Chacun doit se sauver lui-même. Le Bouddha ne nous a montré que le chemin dans lequel chacun peut se faire son propre rédempteur. » Et dans *Soutta-Pitakam*, tout le sermon de Bénarès.

dois préciser qu'Emilie de Morsier fit, par sa mort, la preuve de leur excellence sociale et morale... Lorsque la maladie fut là, terrible, celle qui enlève plus de vivants à l'humanité que la tuberculose et la vieillesse, Emilie se coucha, prête au départ. Bientôt, comme le racontaient ses proches, un lit de camp, selon ses désirs, était dressé dans la bibliothèque encombrée de souvenirs. Elle s'y étendit, les mains lasses, les lèvres pâlies, tenaillée dans sa chair par l'inexorable brûlure, et, d'un lundi à un vendredi, quatre fois vingt-quatre heures laissèrent tomber leurs minutes dans le sablier du temps, sans qu'elle adressât la parole à ceux qui veillaient sur son agonie. « C'était le viatique nécessaire pour éviter le désespoir de la dernière heure !... » écrira M<sup>me</sup> Bogelot. Enfin, quand on eut compris que tout espoir devait être abandonné, la consigne fut levée ; on avertit l'amie qui, vingt années, avait travaillé à ses côtés, à l'œuvre admirable. La première parole d'Isabelle Bogelot fut : « Au moins, je la reverrai vivante !... » Et, du fond de Billancourt, cette noble compagne accourut... « Ah ! me raconte cette femme de plus de cœur que d'imagination, je reverrai toujours la scène emblématique : la librairie, le soleil, ma bonne et tendre

amie. Je fus atterrée de l'expression d'un visage si loin déjà de notre terre. A peine osai-je poser les yeux sur cette martyre. Mes genoux fléchirent ; je laissai tomber dans mon cœur les larmes qui montaient à mes paupières. Pieusement mes lèvres s'approchèrent des doigts émaciés. A ce contact, les yeux d'Emilie se rouvrirent ; sa voix murmura ces paroles qui furent les dernières qu'elle prononça en ce monde : *Il faut du courage, c'est vous qu'on est allé chercher pour en avoir... Mais le courage ne suffit pas, il faut encore la foi !... oui, nous avons le courage et la foi !... et c'est ce qui a fait la force et le bonheur de ma vie !... »*

M<sup>me</sup> Bogelot ajoute : « Cette simple phrase est le résumé de toute une vie. Elle croyait à mon courage et n'ignorait pas la douleur des siens... Je quittai cette maison où j'avais connu la joie et les grandes envolées, en emportant sur mon cœur ces paroles écrites qui sont considérées comme le testament moral d'Emilie de Morsier ! »

Le calendrier marquait le 10 janvier 1896.

523

Après ce tableau, où il y a autant d'ombres que de rayons, nous serons moins surpris d'entendre cette femme d'élite s'écrier, avant l'heure tra-

gique de la mort, dans l'heure radieuse de la vie :

« Oui, ceux qui veulent parvenir au pays de la Vérité doivent d'abord traverser le désert.

« — Quel désert ?

« Il faut rester seul, sans amour, sans tendresse, dans le silence du cœur, où pas une voix ne se fait entendre, toujours seul, même dans le désespoir, avec le calme de la mort.

« — Mais, après ?

« Après, viendra le repos, la quiétude parfaite qui suit la complète renonciation, — mais il faut entrer aussi dans le chemin !...

« Quel chemin ?

« Il n'y a pas de chemin plus grand que la haine, pas de douleurs pires que les passions, pas de duperie égale à celle des sens. Entre d'abord dans le chemin ! Il commence à y marcher, celui qui sait fouler aux pieds l'offense reçue !... Entre dans le chemin !... Là, jaillissent des eaux qui guérissent de tout mal, qui étanchent toute soif !... Là s'épanouissent des fleurs immatérielles qui tapissent de joie le présent; là les heures les plus douces se succèdent sans fin, dans l'immuable stabilité de l'absolue félicité !...

« — Est-ce tout ?

« Non, ce n'est pas tout... mais un autre vous dira la suite !...

« — Quel autre ?

« Celui que je dois rencontrer, — celui que je cherche à travers les mondes !...

« — Et pour me conduire où ?

Vers le seuil lumineux des sphères éternelles  
Où l'esprit aperçoit des vérités nouvelles,  
Vérités que parfois entrevoient en rêvant  
Le poète inspiré, le Sage, le Savant,  
Fleurs divines que Dieu sème à travers les mondes !  
Et c'est pour les cueillir, près des sources fécondes,  
Qu'à l'homme voyageur, il a donné la Mort <sup>1</sup>.

Maintenant que, par la mort, Emilie de Morsier a franchi le seuil, puisse-t-elle avoir trouvé les vérités attendues par sa foi et, près des sources paisibles, dans l'azur inaltérable, puisse-t-elle les cueillir en chantant !... Sa vie de sacrifice et de courage, son âme dédiée à la pitié et à l'idéal ont mérité cette récompense.

1. *Projet de roman*, V<sup>e</sup> Cahier (inédit, communiqué par la famille).

---



## III

MADAME JEAN DORNIS <sup>1</sup>

*O lumineuse fleur de la chaude Italie !...*

C'est ainsi que la beauté de celle dont nous allons décrire l'intelligence fut heureusement évoquée dans des vers inédits, par le plus parfait poète que le xix<sup>e</sup> siècle ait connu depuis Victor Hugo, — ce Leconte de Lisle, dont le souvenir, séduction glorieuse à joindre aux séductions délicieuses de la femme, aux séductions sérieuses de l'esprit, met comme une au-

1. OEUVRES : *La Voie douloureuse*, Calmann-Lévy, 1894. — *Leconte de Lisle intime*, Lemerre, 1895. — *Les Frères d'élection*, Ollendorf, 1896. — *La Poésie italienne*, 1898 (couronné par l'Académie française). — *La Force de vivre*, 1901. — *Le Voile du Temple*, 1906. — *Le Théâtre italien contemporain*, 1907. — *La Pensée de Leconte de Lisle*, 1909. — ARTICLES, non réunis, dans *Le Figaro*, où M<sup>me</sup> Dornis a parlé, avec sagacité, d'Edouard Rod, d'Edouard Schuré, etc., etc.

réole littéraire à l'entour de celle que les *Derniers Poèmes* baptisèrent : « la rose de Louve-ciennes... » !

M<sup>me</sup> Dornis appartient au groupe, que le cosmopolitisme croissant de notre civilisation rend d'année en année plus nombreux, des femmes qui ne se contentent pas d'écrire dans la langue qu'elles parlèrent à leur berceau. A côté de M<sup>me</sup> Mary Robinson, dont les ouvrages sont tantôt en anglais, tantôt en français ; de M<sup>lle</sup> Isabelle Kaiser, notant ses proses et ses vers tour à tour dans la langue de Goethe et dans celle de Voltaire ; de M<sup>lle</sup> Vacaresco, qui peut mettre trois idiomes au service de sa sensibilité ; à côté de la Suisse de Rome qu'est M<sup>lle</sup> Dora Mélégarî ; de la Londonienne de Paris qu'est M<sup>lle</sup> Delphine Menant, et d'autres !... M<sup>me</sup> Jean Dornis, cette Florentine, dont le mariage fit une Parisienne, répète le cas toujours curieux d'une cosmopolite traduisant les pensées d'une civilisation dans la langue d'un autre peuple.

« Oui... c'est exact, j'ai aligné des vers en italien, mais pour la prose, le français me sert uniquement !... Je me suis mariée si jeune, que l'Italie n'est plus pour moi qu'un beau souvenir !... »

(L'autre année, je me suis, en effet, laissé ra-

conter, à Florence, que M<sup>me</sup> Dornis ne garde pas assez mémoire d'être née sur les bords de l'Arno. On m'a dit : « C'est très mal de sa part de nous oublier de la sorte ! »)

J'en conviendrai tout de suite, il est extrêmement difficile de parler de cette dame. Elle est si mondaine, que beaucoup lui dénie le droit d'avoir du talent. Sa position parmi les comblés de la fortune est, pour d'autres, un obstacle non moins infranchissable. Est-ce justice ? Dans la voie difficile de l'art sérieux, Marie Baschkirtseff, avant elle, avait éprouvé les inconvénients, plus graves qu'on ne serait tenté de les supposer, de l'énorme richesse. Je voudrais, en évitant toute hyperbole, comme tout dénigrement, parler de cette femme comme si elle n'était qu'une ouvrière en lettres.

## I

« Je suis venue au monde, à Florence... » La voix, l'attitude sont altières... Nous suivons, à longues enjambées, les chemins de verdure de ce parc de Louveciennes, dont les familiers de Saint-Germain aperçoivent, à l'horizon, les ombrages historiques. Avec condescendance, l'Italienne parisianisée, qu'a rendue célèbre ce pseudonyme inexplicable de Jean Dornis, me raconte donc qu'elle a vu le jour dans la ville du lys rouge. Par sa mère, elle appartient aux barons Franchetti, c'est-à-dire qu'elle est cousine du compositeur auquel échet l'honneur de transformer en opéra, la *Fille de Jorio* de d'Annunzio<sup>1</sup>. Son frère, M. Fabio Goldschmidt<sup>2</sup>, est

1. Son plus célèbre opéra s'intitule *Azraël* ; il a aussi composé un *Christophe Colomb* qui, lors des fêtes du cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique, fut chanté en grande pompe, à Gênes d'abord, puis dans les principaux théâtres de la Péninsule. Allégé d'un acte (le III<sup>e</sup>, évidente réminiscence de l'*Africaine*) ce *Christophe Colomb* a obtenu, en 1909, assez de succès à Monte-Carlo, pour qu'il soit possible d'espérer qu'il fasse sous cette nouvelle forme, comme le héros de l'histoire, le tour du monde.

2. Citons ses travaux sur *Ludovic Arioste* diplo-

un économiste de bonne volonté ; sa sœur, M<sup>me</sup> Errera <sup>1</sup>, a publié des études d'art non dépourvues de mérites. Ces détails, afin de marquer que le milieu dans lequel grandit, en sagesse et en stature, la blondeur de M<sup>me</sup> Hélène Goldschmidt, sans être dédié aux choses de l'esprit, n'y demeurerait point hostile.

« Dès que je fus en état d'écrire proprement, c'est-à-dire sans fautes d'orthographe, puisque Sainte-Beuve a raison d'affirmer que l'orthographe est la propreté du style, je fus en état de rimer... Ma facilité me valut même, dans notre cercle familial, une célébrité qui aurait pu me jouer des tours pendables, si j'avais eu l'ingénuité de la prendre au sérieux... Pas de fêtes, d'anniversaires, sans que je n'y allasse d'une odelette. Aux moindres solennités, un sonnet suffisait, et je me contentais d'une strophe pour les joies de chaque jour. La première poésie tant soit peu originale dont ma mémoire ait conservé le titre s'appelait *Fleurs sèches*. En italien, c'était délicieux, parce que l'harmonie des syllabes italiennes est, à elle seule, si musicale et la *Mise à l'index des œuvres de Machiavel* (2 broch., Bruxelles, 1904, et Liège, 1905).

1. On peut voir à Bruxelles au *Musée du Cinquantième*, une curieuse collection d'étoffes anciennes recueillies par cette dame.

sicale, que, n'eût-on rien de joli à dire, la mélodie des paroles suffirait à charmer ! Notez en outre, afin d'expliquer le double état intellectuel de ma pensée, que je fus, dès mon enfance, habituée à me servir indifféremment de la langue de Dante et de celle de Leconte de Lisle. A la maison, j'entendais l'une et l'autre. Si les serviteurs étaient toscans, mon institutrice, M<sup>lle</sup> Bonnard, était de la Suisse romande... En réalité, mon éducation fut bilingue. Cela suffit à me donner des clartés de plus de choses que n'en reçoivent, d'habitude, les jeunes filles... Grâce à la complicité d'un professeur, je fus admise à suivre bientôt les cours d'un collège de jeunes gens ! » A ces mots, M<sup>me</sup> Guillaume Beer se met à rire, de son rire clair de blonde : « Vous voyez que je suis un produit de la coéducation, et cela, à une époque où le mot n'existait pas encore. J'ajouterai que, vu le lieu et ma famille, et le reste, cela devenait exceptionnel et paraît aujourd'hui invraisemblable. Mes amies et moi, nous formions un intraitable clan de cérébrales, résolues à pousser leur éducation au delà des limites permises ; — *Horresco referens* — nous prîmes même des leçons de latin ! Et, comme la fièvre d'apprendre nous gagnait en travaillant, nous nous engageâmes, les unes vis-

à-vis des autres, à ne point nous marier avant vingt et un ans révolus ! Mais les demoiselles décident et l'amour les mène ! Etant venue, vers ma dix-septième année, visiter, à Paris, un vieil oncle, je me laissai persuader de prolonger jusqu'au mariage un séjour qui ne devait, en projet, durer que deux semaines. Il s'en fallait d'une quarantaine de mois que je fusse en droit de fausser compagnie au latin ! »

Par bonheur, les formalités conjugales n'interrompirent pas l'éducation de cette intelligence. C'est même l'une des meilleures preuves de l'activité sincère d'un esprit auquel les idées paraissent plus naturelles que les images. Cette personne qui, dans des domaines divers, avait reçu du ciel le lot que plusieurs en sont d'ordinaire à se partager, loin de s'éblouir sur ses mérites, ne fut pas longue à comprendre que, si elle voulait avoir un jour du talent, il fallait qu'elle commençât par acquérir de la culture. Or, la culture ne vient à personne en rêvant. Avec cette allégresse qui est une des attitudes caractéristiques de cette *Professional Beauty*, elle se mit au travail. « C'est la vérité, — me déclare, je n'écrirai pas la meilleure de ses amies, — cette carrière témoigne d'une énergie peu commune. La première fois que je vis cette

opulente confrère, il y a longtemps, elle me fit l'effet d'une très jolie personne dont le développement laissait beaucoup à désirer. Mais, depuis, d'année en année, mon jugement s'est modifié, et je reconnais qu'elle est aujourd'hui, l'une des *authoress* les mieux informées de sa génération. »

Si l'on réfléchit aux multiples tentations que l'élégance de Paris offrait à cette élégante, on appréciera davantage sa sagesse. Elle était assez belle pour que ses moindres essais fussent assurés de ne jamais manquer de flagorneurs. Il lui eût suffi, dans le cadre historique de ses salons bleu et or, rose et or, blanc et or, car nous sommes au pays de l'or, — il lui eût suffi de jouer la moindre saynète pour s'entendre comparer à la Duse. Toutes les académies, plus ou moins heureuses, de femmes, qui se croient promues à l'immortalité parce qu'elles ont quelques milliers de francs de prix à décerner, ne demandaient qu'à l'accueillir. M<sup>me</sup> Dornis eut longtemps la philosophie de savoir répondre non. « Ne manquez pas de le dire, me déclara-t-elle sincère; j'ai horreur de ce battage à vide, de ces vains grelots de la publicité!... A mon avis, pour une femme qui écrit, payer de sa personne, c'est se déprécier! »

## II

Elle s'était contentée d'ouvrir sa maison aux gens de lettres. Saurait-on lui reprocher d'avoir voulu connaître ceux dont elle appréciait les œuvres ? D'autant que M<sup>me</sup> Dornis s'est gardée à carreau des distributeurs d'eau bénite. Son salon, plutôt académique, et très *Revue des Deux* et même de tous les *Mondes littéraires* qui comptent sur le marché parisien, — continue la tradition, — cette vieille, cette précieuse tradition du xviii<sup>e</sup> siècle, qu'ont soutenue, durant le xix<sup>me</sup>, M<sup>me</sup> Ancelot, M<sup>me</sup> Valdor, la princesse Mathilde, et plus tard M<sup>me</sup> Aubernon de Nerville, M<sup>me</sup> de Bonnière, la comtesse de Loynes, et d'autres, trop vivantes, heureusement, pour être citées dans ces notes.

Ainsi, le sort prépara-t-il la rencontre de l'olympique poète, dont l'œuvre n'est qu'un hymne à la beauté, et de celle qui en paraissait la radieuse incarnation. Leconte de Lisle avait

soixante-treize ans lorsqu'il fut présenté à la jeune femme qui, par un culte d'affectueuse admiration, allait embellir les trois dernières années de sa dure carrière, au point de pouvoir être appelée la Bettina de ce nouveau Goethe. Dans une page célèbre des *Poèmes Barbares*, l'artiste de l'île de la Réunion évoque la bouche de pourpre, les yeux d'améthyste, les boucles blondes de l'amoureuse de sa jeunesse (certaine demoiselle de Lanux). Des vers dorés décrivent cette première bien-aimée « sous un nuage de fraîche mousseline, s'en venant à la ville, en *manchy* de rotin, au pas rythmé de ses Hindous... » On a pu écrire que le souvenir de cette morte traîna sur toute l'existence de ce créole, comme une de ces écharpes odorantes empreintes de « parfums impérissables », dont les Asiatiques gardent le secret. Or, le fantôme apparu à ses prunelles d'adolescent, il devait être accordé au tragique rimeur des *Erynnies* de le voir revivre d'une nouvelle jeunesse, devant ses yeux de vieillard. M<sup>me</sup> Dornis, discrète au point de décourager la curiosité, n'a raconté cette illusion sentimentale que parce que l'écrivain la lui avait maintes fois avouée. Elle ajoute, avec tact : « Leconte de Lisle sut reconnaître le cher fantôme, et lui sourire, dans des vers qu'il au-

rait — disait-il — voulu faire lire à tous, pour qu'à la fin on connût son cœur<sup>1</sup>. »

*Toi par qui j'ai senti, pour des heures trop brèves,  
Ma jeunesse renaître et mon cœur refleurir  
Sois bénie à jamais !*

Ce roman peu connu, mais qui gagnerait à l'être, car il honore également ces deux âmes d'élite, je souhaite que M<sup>me</sup> Dornis le raconte. On se rappellera, alors, qu'en décrivant, dans son *Parnasse contemporain*, le salon de Leconte de Lisle, peu luxueux, mais toujours en ordre, comme une strophe bien composée, Catulle Mendès n'eut garde d'oublier « la jeune femme, dont la présence, au milieu du respect ami, ajoutait sa beauté à la poésie éparsée ».

*Elle est rose, elle est blonde avec des yeux songeurs,  
Le charme est dans sa voix, ses lèvres sont deux  
[fleurs,  
Elle marche, et son pas a la grâce d'une aile<sup>2</sup>.*

1. *Leconte de Lisle intime*, p. 33 (voir *Poèmes Barbares* (édition Lemerre), p. 190. *Derniers Poèmes* (édition Lemerre), p. 84 et 85, et *Leconte de Lisle*, par MM. Marius et Ary Leblond (édition du *Mercure de France*), p. 43.

2. Vers inédits, communiqués par M<sup>me</sup> Jean Dornis.

Qu'y a-t-il de plus exquis que d'entendre chanter l'avril passager de la vie par un artiste dont l'art est comme un avril perpétuel ?

*O vous, qui me rendiez le matin de mes jours,  
Qui d'un charme si doux m'enveloppez encore,  
... Jusqu'au tombeau, je vous verrai toujours...*

Dans son désir d'alléger le déclin laborieux du vieux maître, M<sup>me</sup> Dornis se plaisait à lui offrir l'hospitalité de son château de Louveciennes<sup>1</sup>. Tant de souvenirs restent attachés à ces lieux, — depuis deux siècles historiques, — qu'indépendamment de la société choisie qu'il y rencontrait, l'évocateur de la vraie légende des siècles trouvait un charme inéluctable et multiplié à se promener sous ces ombrages, chers aux muses et aux arts. A côté de frondaisons et d'horizons dont M<sup>me</sup> Dornis devrait faire le décor de son prochain roman, une salle de verdure rappelle le siècle où Louis XIV, quand il eut acheté cette propriété, d'un nommé Cavoie, se plaisait à regarder les belles marquises de sa cour esquisser, au son des violes, les figures

1. Au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, on disait Lucienne, au lieu de Louveciennes.

cadencées du menuet<sup>1</sup>... En recul, se trouve un banc, où André Chénier s'en venait, par des soirs pareils à celui où je recueille ces impressions, attendre Fanny<sup>2</sup>. Et, désormais, quelques pas plus avant, dans l'ombre accrue, on peut voir le mur de pierre où Leconte de Lisle

1. Cette propriété, après avoir appartenu à la princesse de Conti, fut successivement donnée en viager à Marie-Victoire, comtesse douairière de Toulouse, puis à Louis-Jean-Marie, duc de Penthièvre. Ce dernier, y ayant vu mourir son fils, la rendit au roi, qui s'empressa de l'offrir à M<sup>me</sup> Du Barry (1770). Devenue propriété nationale à la Révolution, elle fut achetée, en 1795, par un sieur Corbeau, qui la revendit bientôt au célèbre Ouvrard, fournisseur des armées, lequel devait la céder, à son tour, à M. Laffitte. En 1860, elle appartenait à la famille Dierichs.

2. *Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus  
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,  
Presser l'herbe et les fleurs, dont les nymphes de  
[Seine  
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.*

écrivait, en 1793, André Chénier, dans un des poèmes qu'il adressait à M<sup>me</sup> Lecoulteux, née Pourrat. (*Pour Fanny, Sur la mort d'un enfant.*) « Epouse irréprochable, mère très tendre, a écrit M. Dorchain. Ici, — pour parler comme Platon, — plus rien de la Vénus vulgaire : Chénier est tout à la Vénus Uranie. » (*André Chénier*, par Auguste Dorchain, 1 vol. Gowan's international Library.)

aimait, les soirs d'été, à rêver loin de *sa* vie, loin de *la* vie. Une source voisine, si légère qu'on dirait la respiration de la nymphe confiante, semble l'âme musicale de ces lieux. La plupart des *Hymnes Orphiques* furent composés à Louveciennes. En souvenir du grand mort, M<sup>me</sup> Dornis a fait élever une sorte d'autel, d'après l'antique, aux flancs duquel la danse des heures déroule ses gestes harmonieux, cependant que le regard découvre, gravées sur la blancheur du marbre, des paroles musicales.

Et l'on devine que, lorsque l'élégante hôtesse descendait le sentier rapide, avec des allures de Diane victorieuse, le vénérable poète devait subir le charme délicieux de retrouver, dans la réalité, le prolongement de ses visions.

*Ces beaux arbres, témoins de tant d'amours anciennes,  
Qui fléchissaient, chargés du poids des jours sans fin,  
Respirent, rajeunis, ton arôme divin,  
O fleur, vivante fleur, Rose de Louveciennes !...*

La dernière fois qu'il vint chez M<sup>me</sup> Guillaume Beer, — Leconte de Lisle était déjà fort souffrant. La veille, en remontant un escalier, dans l'appartement qu'il occupait au Luxembourg, dont il était le très savant bibliothécaire, il avait eu un étourdissement. Force lui fut de s'asseoir

sur les marches, mais il n'eut garde d'en souffler mot à son entourage, de crainte que cela dérangeât le projet d'excursion... Hélas ! il n'était pas plutôt arrivé chez ses amis, que des troubles l'obligèrent à s'aliter. L'heure du grand départ approchait. Tout ce que la science et l'affection purent inventer fût inutilement mis en œuvre. Par ses soins, que dirigeait le docteur Pozzi, par sa présence surtout, M<sup>me</sup> Dornis adoucit, autant qu'il est au pouvoir d'une créature humaine, l'horreur du funèbre voyage. Ces choses n'ont guère été racontées. « Les roses de Louve-ciennes embaumaient le cercueil du poète, » se bornent à dire les frères Leblond. Or, voici quatorze ans que ces événements sont révolus, et pourtant la voix qui me les raconte, et c'est une voix d'or et de velours, s'altère, comme s'il s'agissait d'émotions d'hier !...

Aussi, l'ouvrage que préparait M<sup>me</sup> Dornis, depuis plus de huit années, et qui parut après la publication en revue de ces lignes, tout en me frappant par son érudition, me déçut-il par ses trop faibles contributions à la biographie du grand aède. J'espérais que cette Bettina florentine s'occuperait moins des poèmes que du poète, sorte de Goethe des tropiques. Au contraire, avec une conscience et une science digne d'approba-

tion, elle analysa, rapprocha, décomposa, précisa, interpréta ce millier de poèmes, et se borna ensuite, à parler de l'homme en des pages excellentes, mais par trop brèves. Ce sont celles que la postérité relira néanmoins, tant que Leconte de Lisle sera admiré. Avec quelle piété, quelle compréhension n'a-t-elle point esquissé les romans intellectuels de cette pure intelligence ?

Je m'étais pourtant laissé dire : Comment voulez-vous que M<sup>me</sup> Dornis connaisse la vie ? Née dans une situation privilégiée, mariée si jeune et dans des conditions exceptionnelles, à l'abri des dommages et des orages, c'est à peine si les vagues de la réalité sont venues battre les premières marches des perrons de pierre ou de marbre de ses demeures princières.

Je pensai : « Mirage ! illusion !... Qui pourrait, à moins de s'abriter à l'ombre des cloîtres, obtenir une telle destinée !... » Pareille à ses sœurs moins favorisées, M<sup>me</sup> Dornis, à côté des raisins d'or, dût cueillir bien des déceptions aux treilles de cette vie. Aurait-elle sans cela écrit de si compatissantes pages sur la vie intime de son vieil ami ? Elles achèvent de nous rendre sympathique une femme mal jugée souvent par ceux qui la connaissent peu, parce qu'elle est d'entre les dix mille les plus comblées de la France et

parce que sa beauté demeure sans conteste. Hélas !... « la jalousie, — comme a dit un moraliste passé d'actualité, mais non de vérité, — la jalousie est un fiel qui corrompt le miel de la vie ».

## III

On ne sera point surpris que, lorsqu'il plût à M<sup>me</sup> Dornis de débiter en librairie, Leconte de Lisle lui offrit son bras. A ce premier roman de la *Voie Douloureuse*, échut, en effet, le privilège d'une préface du maître, dans laquelle il est parlé « de style élégant et naturel, d'éloquence attendrie et chastement passionnée, de sentiments toujours nobles et purs... Vous vous êtes contentée, madame, d'être émue et d'émouvoir ! »

J'aurais mauvaise grâce, après le *satisfecit* d'un tel censeur, à critiquer cette brève fiction où l'on voit une jeune femme, abusivement romanesque, résister aux sollicitations de son beau-frère, avec une vertu qui lui coûtera la vie. Cela se passe en Bretagne, et le décor ne manque point de couleur. Ce thème, n'est-ce pas ? en vaut un autre. Tout dépend de la manière de le traiter. Quand M<sup>me</sup> Dornis le mit en roman, — elle était si jeune ! « une gosse », d'après son expression, — il faut avouer qu'elle abusa du

bleu, — c'est un défaut naturel aux femmes-écrivains, nous aurons maintes occasions de le constater. Manque de sincérité ou innocence de l'esprit, qui pourrait en décider ? M<sup>me</sup> Beer osa écrire de son héros : « Si loin qu'il jetât sur sa vie un regard en arrière, il n'y découvrirait point une seule faiblesse qui pût le faire rougir dans le secret de son cœur<sup>1</sup>. » Evidemment, la romancière n'avait point réfléchi qu'il n'y a pas un des saints du calendrier grégorien en état de répondre à sa définition. Ni saint François d'Assise, ni saint Augustin, ni aucun des apôtres, n'en pourraient dire autant. Au cas où ils s'aviseraient, ces malheureux bienheureux, de jeter des regards en arrière, chacun d'eux découvrirait plus d'une faiblesse, dont il devrait rougir dans le secret de son cœur, et heureusement ! car ils n'auraient pas été sinon des hommes pétris de la même chair que nous, — mais des statues, qui eussent échappé, par leur perfection originelle, aux conditions de l'humanité. L'individu ne saurait parvenir à réfréner les penchants de ses instincts que par un long travail de perfectionnement, — qu'il doit accomplir sur lui-même, — patiemment, dans le mystère de

1. *La Voie Dououreuse*, p. 35.

sa vie intérieure, étape après étape, souvent avec douleur, toujours avec effort. Or, enlevez l'effort, et vous supprimerez, du coup, sinon le mérite, du moins l'intérêt que présente ce mérite.

En relisant la *Force de Vivre*, après la *Voie Dououreuse*, j'ai pensé à ce vieux cliché des cours de littérature : « M<sup>me</sup> de Staël s'est peinte dans *Corinne* telle qu'elle voudrait être, et telle qu'elle était dans *Delphine*... » Il est certain que nous sommes, cette fois, sur notre planète ; mais le style ne surveille décidément pas assez le beau désordre de l'éloquence. C'est Sainte-Beuve qui observait que les étrangers qui écrivent notre langue imitent, d'ordinaire, les maîtres d'avant-hier. Ce roman par lettres d'une très grande dame éprise d'un simple musicographe, et qui, après quelques chutes pardonnables, aura la cruauté de se reprendre et la sagesse d'oublier n'est point sans rappeler la *Nouvelle Héloïse*. Les derniers chapitres me paraissent les meilleurs : l'expérience en tempère le lyrisme. L'*authoress* consent à reconnaître que ses semblables ne sont point des anges ou des démons, mais, dans des proportions variées et variables, à tour de rôle et chacun à leur manière, des anges et des démons. On s'explique mal pourquoi M<sup>me</sup> Dornis qui a, dans la conversation, de l'esprit, du pitto-

resque, une spontanéité délicieuse, et dont toute la personne témoigne d'une ardeur vibrante, écrit des histoires d'une abstraction aussi compassée. L'étude de mœurs l'ennuie ; les descriptions l'indisposent ; elle évite avec un souci romantique les médiocrités de l'existence. L'impression gagne le lecteur de se trouver en compagnie d'esprits dépourvus de corps, dans les limbes de l'absolu. Auprès d'un tel idéalisme, George Sand, elle-même, paraît attachée aux réalités de la terre. Parlons franc, ces mariages d'âme ne répondent plus aux goûts démocratiques de notre public. Il réclame plus d'humanité ; les sensations lui plaisent d'ailleurs davantage que les sentiments, — et il a raison, — car son instinct lui fait pressentir que les sensations sont plus sincères, — et ce qu'il recherche avant tout, même dans une fiction, c'est la vérité.

Cependant le *Voile du Temple*, où les mêmes défauts se retrouvent, a obtenu un succès refusé aux précédents volumes ; c'est que M<sup>me</sup> Dornis s'était, pour la première fois, occupée de questions qu'elle se trouvait apte à traiter de façon originale. « Une conversion sincère n'est-elle pas le plus passionnant des problèmes moraux ? » se demandait un jour Paul Bourget ; et cette femme qui n'écoute pas volontiers les avis de l'auteur

de *Cosmopolis*, partagea cependant cette opinion, l'année qu'elle consacra à raconter l'inutile tentative de conversion au catholicisme d'une séduisante israélite. Mais cet ouvrage mérite une étude à part ; j'en dirai tout à l'heure les raisons. C'est de ceux qu'a jusqu'à présent signés cette Française, de Florence, le seul qui présente un portée générale. Qu'il nous suffise de marquer qu'il dénote aussi, chez M<sup>me</sup> Beer, d'une remarquable aptitude à percevoir les idées, à les exposer, à les juger. Evidemment, cette écrivain pense beaucoup plus qu'elle n'observe, réfléchit beaucoup plus qu'elle ne sent ; ce n'est ni une impulsive, ni une spontanée, mais dans toute la force du terme, une cérébrale. Ainsi se rapproche-t-elle davantage de M<sup>me</sup> de Staël que de George Sand et cela ne laisse pas d'être exceptionnel <sup>1</sup>.

1. Signalons, en note, l'intérêt particulier que présente le recueil de légendes monténégrines, publiées sous le titre de la première d'entre elles : *Frères d'élection*. M<sup>me</sup> Dornis a su raconter et compléter, avec beaucoup d'art et de sens, les récits populaires qu'elle avait rapportés d'un beau voyage au pays arrosé par le Zetta et le Moratscha. Il ne manque que des rimes à ces légendes, pour valoir les meilleurs contes en vers de ce François Coppée, auquel le volume est dédié. Les musiciens trouveraient dans ces pages d'excel-

Nous serons donc peu surpris de la voir achever, pour l'Italie, ce que son illustre devancière fit pour l'Allemagne. Dès aujourd'hui, ses bilans des richesses littéraires de son ancienne patrie restent indispensables à ceux qui prétendent suivre l'évolution de la pensée italienne. Ses trois ouvrages, sur la poésie, le théâtre et le roman de la Péninsule, complètent, avec plus de méthode, les trois livres d'Amédée Roux (1). Lorsque M<sup>me</sup> Dornis aura publié son dernier travail sur les philosophes et les esthéticiens, nous aurons, en sept volumes, le résumé d'un siècle de la vie intellectuelle de ce pays. Si la mode était encore aux sous-titres, on pourrait donner à cette collection celui de *Promenades Littéraires à travers la pensée et l'imagination italiennes*. Il ne s'agit pas, — il faut le préciser, — de tableaux historiques à la Taine ou à la Brunetière, mais de causeries au hasard et le long des sentiers. Et, si les sites fameux, les perspectives célèbres sont exactement décrits, les vi-

lents sujets d'opéra, concis et brutaux, selon la formule de la nouvelle école italienne.

*Histoire de la Littérature contemporaine en Italie*, par Amédée Roux, 3 vol. — I. 1800-1859, Durand et Pédone-Lauriel, édit., 1870. — II. 1859-1873. Charpentier, éditeur, 1875. — III. 1873-1883, Plon et C<sup>ie</sup>, 83.

sions de sous-bois laissent parfois un peu à désirer. Cessons ces métaphores agricoles. Je rentre d'Italie, et mon enquête me permet de certifier l'excellente tenue des grands chapitres, mais elle me donne aussi le devoir de regretter que, pour ses résumés et ses introductions, M<sup>me</sup> Dornis ait négligé la précision des détails... « Je l'avais prévenue, — me raconte la plus imposante des princesses de lettres de là-bas, — ayez soin de demander à nos poètes, leur avis sur nos romanciers, — obtenez des dramaturges. qu'ils vous confient ce qu'ils pensent des poètes, ainsi de suite... Etant informée, sans bienveillance, — vous le serez avec exactitude... Mon conseil était à retenir. Que n'est-il tombé dans une oreille attentive !... D'ailleurs, il n'est pas trop tard pour enlever ces taches vénielles des éditions subséquentes ! »

On n'attend point que je continue ce petit jeu de faire la critique de ces critiques (*frotter l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse*). Quand j'aurai révélé que, pour ses grandes études sur Fogazzaro, d'Annunzio et autres maîtres cisalpins, M<sup>me</sup> Dornis procéda par fiches soigneusement établies, on sera moins étonné de l'aisance avec laquelle ses analyses exposent des problèmes souvent fort subtils.

C'est de l'ouvrage loyal, loyalement exécuté. De tome en tome, le progrès s'accroît, la personnalité s'affirme. On discerne mieux la générosité d'une personne à laquelle il en coûte sans doute moins qu'à une autre d'être généreuse. J'entends d'ici votre objection. Tant d'impartialité, — surtout de la part d'une femme, — car l'impartialité n'est pas le propre de ces dames, — ne dénoterait-elle pas une certaine indifférence ? J'avoue l'avoir demandé à qui de droit, ce qui m'attira cette vive réponse : « Moi, indifférente ? Oh non ! jamais ! Ne le supposez pas !... Je ne saurais être indifférente : à observer de près mes écrits, vous y découvrirez même des traces de jalousie ! Vous pensiez être en face d'une savante ; *crac* ! la mondaine a surgi !... Je dirai volontiers : l'Italienne, avec ses vivacités et ses coups de tête !... »

Il faut le savoir, toutefois, pour deviner que ces ouvrages ont été écrits par une main féminine. Le secret du pseudonyme ayant été longtemps respecté, les méprises furent nombreuses. La plus amusante fut celle de ce ministre de l'Instruction publique, à Rome, homme de lettres, pourtant, à ses heures, — qui, satisfait de voir le Français Jean Dornis s'employer avec tant de sollicitude à introduire les auteurs

italiens à Paris, proposa de lui décerner la croix de Saint-Maurice et Lazare !

Sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, les derniers volumes sont en progrès. Le masque se détache. La femme apparaît. Il deviendra assez amusant de constater, par exemple, que ce critique réserve ses sévérités pour ses seules rivales. J'avoue avoir été enchanté de l'entendre déclarer que M<sup>me</sup> Deledda, — cette dernière erreur du snobisme ! — n'avait du génie que dans le *sens étymologique*. « Génie vient, en effet, du vocable latin *ingenium*, qui signifie *don naturel*. Il est entendu que M<sup>me</sup> Deledda a du génie de cette façon-là <sup>1</sup>. » — Je ne crois nullement recevables, par contre, les raisons qu'avance M<sup>me</sup> Dornis, de la misanthropie de M<sup>me</sup> Neera, ou du féminisme de M<sup>me</sup> Roselli, mais je songe d'autant moins à les lui reprocher, qu'il me plaît, au contraire, de l'entendre supposer que les romans de celle-là seraient plus indulgents si le ciel lui avait accordé le don de la beauté, et que les pièces de celle-ci seraient moins subversives, pour peu que certain attentat au coin d'un champ lui eût été épargné. Car je discerne dans ces paradoxes,

1. *Le Roman Italien Contemporain*, p. 143.

les premières affirmations imprimées de la personnalité plus répandue que connue de cette Italienne parisianisée. D'ailleurs, si nous abandonnerons à sa triste fortune au coin du champ fatal, cette pauvre Roselli, nous nous ferons tout à l'heure l'avocat de la misanthropique Neera.

Dans un de ses meilleurs romans, — c'est-à-dire de ses premiers, — Paul Bourget a évoqué une intellectuelle de la société des dix mille qui allait chez son couturier avec une *Ethique* dans sa voiture. « Il lui arrivait d'ouvrir au retour du bal l'*Autobiographie de Stuart Mill*, sans se douter qu'elle faisait là une action prodigieusement excentrique. Elle avait souligné, de la pointe du crayon d'or qu'elle portait à l'extrémité d'une chaîne qui faisait bracelet autour de son poignet, un certain nombre de phrases de Schopenhauer et de Darwin, d'Herbert Spencer et de Hartmann... » Quoiqu'il n'existe aucune analogie entre le roman de Noémie Heurtel et la biographie de M<sup>me</sup> Guillaume Beer, je n'ai jamais pu observer cette « Princesse de Lettres » sans songer à ces pages. En vérité, cette dame, elle non plus, ne paraît pas se douter qu'il y a quelque chose de « prodigieusement excentrique », à voir une personne aussi adulée.

favorisée dans tous les domaines, entreprendre et poursuivre — depuis seize ans déjà ! — des travaux d'un ordre aussi sévère !...

## APPENDICE

## LES IDÉES RELIGIEUSES DE MADAME JEAN DORNIS.

L'Eternel parla à Moïse et dit : « Tu feras un voile bleu, pourpre et cramoisi, de lin le plus fin ; il sera tissé avec art et quatre chérubins y seront représentés. Ayant ensuite posé quatre colonnes d'acacia recouvertes de plaques d'or, sur quatre piédestaux recouverts de plaques d'argent, tu fixeras aux quatre colonnes quatre crochets d'or, afin d'y suspendre le voile où quatre chérubins seront représentés, et ce voile bleu, pourpre et cramoisi, séparera le Lieu Saint où seront placés le chandelier et la table du Lieu Très-Saint, réservé à l'arche du Témoignage et au Propitiatoire. » (*Exode*, Chapitre xxvi. Versets 31 à 35.)

Loin de moi l'idée de prétendre que le *Voile du Temple* soit un chef-d'œuvre (c'est peut-être

celui de cette romancière, au vieux sens français du mot, qui signifiait tout bonnement l'œuvre la plus achevée), mais j'estime, sans hyperbole, que l'on doit tenir ce volume pour un signe de notre époque travaillée et chargée de soucis religieux. Qu'une *Professional Beauty* ait eu la constance de consacrer 327 pages, à décrire et à discuter les problèmes proposés à la conscience par le mystère de l'au-delà, n'est-ce pas typique ? Quand on saura, d'autre part, que cette dame israélite de naissance, d'éducation, l'est demeurée, quelques sympathies qu'elle éprouvât pour le christianisme, on concevra ce qu'il y a dans ce livre de tout à fait neuf. Or, cela n'a jamais été clairement exposé, et c'est pourquoi il faut insister.

Les amateurs de belles aventures n'en auront pas pour leur argent, je le crains : rien n'est moins romanesque que ce roman, — les chercheurs d'idées y trouveront mieux leur affaire. Le point de vue auquel se place l'*authoress*, et qui ne restait possible qu'à Paris, — car à Berlin, à Londres ou à Rome, les israélites de la société dorée témoignent moins volontiers de leurs origines, — ce point de vue devait conduire cette dame à envisager la question sous un angle spécial, propice à la découverte d'as-

pects inconnus. Le moyen de ne pas marquer qu'en donnant l'avantage à l'élément théologique, M<sup>me</sup> Dornis restait fidèle à l'impératif de sa race, qui, de tous temps, fût encline et experte aux discussions religieuses ? La psychologie sémitique d'Ernest Renan dérive tout entière de cette observation, qu'aucun historien n'a pu réfuter.

L'anecdote tient en dix lignes. La fille d'un savant hébraïque, éprise d'un marquis de tradition française, comprend que le mariage souhaité par son cœur ne deviendra possible qu'au prix d'une conversion. Les affinités de son esprit l'inclinant vers le catholicisme, la double condition de son bonheur lui paraît réalisable, — mais, devant les intransigeances d'une belle-mère, « plus catholique que le pape, » — devant la volonté annihilée par la foi, exclusivement dogmatique, de son fiancé, la jeune israélite se révolte. Le judaïsme conforme aux prescriptions de *Talmud*, ne pouvant, d'autre part, satisfaire ses aspirations, elle trouvera la paix dans un tolstoïsme aussi vague que généreux. Il se présente à son inexpérience sous les espèces d'un gentilhomme *farner*. C'est la faiblesse de ce livre de mêler les élans du cœur aux élans de l'âme. M<sup>me</sup> Dornis, en femme, a cru donner

plus de force à ceux-ci, en les montrant complices de ceux-là. Elle n'a pas réfléchi que, de cette manière, son héroïne paraissait docile aux lois de l'amour plutôt qu'aux impératifs de la foi. Mieux eût valu affirmer, comme dans le *Saint* de Fogazzaro<sup>1</sup>, la permanence de la pensée victorieuse de l'inconstance des sentiments. Mais c'eût été demander à cette femme de lettres de sortir du cercle de ses expériences, et une romancière, moins qu'un romancier, semble apte à de telles prouesses. Les lecteurs attentifs ne sauraient s'y méprendre. Sous le masque de Gabrielle Bernhardt, M<sup>me</sup> Guillaume Beer a raconté l'évolution de ses croyances ; le roman n'est à clef qu'au sens psychologique. Si les événements en sont fictifs, les âmes y demeurent copiées sur la réalité. Je pense que le moindre connaisseur de la vie parisienne déchiffrera, à première vue, les pseudonymes de l'abbé Livois, de la duchesse de Rouarnan, de Robert de Sylvaire, etc...

Essayons de préciser quelques intentions. Ele-

1. *Le Voile du Temple* ayant paru quelques mois avant le *Saint*, on ne saurait accuser M<sup>me</sup> Dornis d'avoir subi l'influence de Fogazzaro ; il serait plus juste de supposer que tous deux obéissent aux préoccupations de l'âme contemporaine.

vée dans un milieu où se neutralisent les deux meilleurs éléments du judaïsme contemporain : le vieil esprit traditionaliste conforme à la loi sinaïque, — et le nouvel esprit dégagé des formules, plus voisin de la libre-pensée que d'aucun autre enseignement, la jeune fille (or ces deux influences se retrouvent dans la biographie de notre *authoress*) en arrivera vite à se demander symboliquement, si « lorsque les mains de ceux qui prétendent savoir, auront arraché le voile du temple, ils ne trouveront dans le Lieu Très Saint que le vide ». Non, cela lui paraît impossible. « Je serai prise d'un frisson mortel devant ce néant <sup>1</sup> ». Son instinct atavique se refuse à supposer une telle conclusion : elle se rappelle sa joie dévote, le jour de Pâques. alors que, dans la synagogue vibrante des *Psaumes* du roi David, ses mains, pour la première fois, ont été admises à toucher les rouleaux des tables sacrées processionnant à travers le temple. De telles impressions ne pouvaient mentir ; l'élan qui la portait vers les choses éternelles était plus sûr que les faillibles raisonnements des hommes. Mais, ni le dogmatisme des Anciens, ni l'intellectualisme des Nouveaux, ne pouvaient suffire aux aspirations

d'une âme, où le besoin de croire se confondait avec le besoin d'aimer : « Non, je ne veux pas de ce Dieu abstrait qui est un *nombre* ! Je cherche quelque chose qui aime, qui pardonne, qui protège... *Je cherche l'au-delà, en face de la religion* <sup>1</sup> ! »

Le christianisme sous sa forme catholique, au lieu du Jéhovah farouche apparu au milieu des éclairs du Sinaï, lui offrait un Dieu de charité et qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils pour le sauver ! La Juive l'avoua : « Comment résister à la séduction de Jésus <sup>2</sup> ? » Ce mouvement d'âme étant sincère, elle désira s'instruire et lut les *Evangelies*, *l'Imitation*, *la Vie de saint François* <sup>3</sup>, fréquenta les offices, les

1. P. 27.

2. P. 48.

3. Quelques erreurs de fait affaiblissent les raisonnements de M<sup>me</sup> Dornis. Où voit-elle, par exemple, que les plus grands mystiques, les croyants les plus fervents aient toujours été des hérétiques ? (P. 55.) Pour les mystiques, en tout cas, il faudrait dire plutôt qu'ils ont été, après quelques persécutions qui leur permirent de faire *la preuve nécessaire* de leur sainteté, généralement canonisés par l'Eglise : sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne, saint François d'Assise, tout le calendrier y passerait. Et quant à la solution de continuité qui sépare le Marc-Aurèle des *Pensées* de n'importe quel Evangile, je renverrai

cercles catholiques, mais en individualiste irréductible, sans user du seul moyen utile qui eût été de confier ses doutes, ses désirs à un prêtre<sup>1</sup>.

Tout de suite, les désillusions commencèrent ; cette religion d'amour, elle la voyait journellement transgressée par ceux qui la prêchaient : une armature de dogmes difficiles à admettre, la défendait, en outre, contre les bonnes volontés. L'acte du baptême, qui présente sur la circoncision l'avantage de n'être que spirituel, l'indisposa : « Non ! non, le baptême ni aucune marque extérieure ne sont nécessaires aux yeux de Dieu<sup>2</sup> !... » La pensée qu'elle aussi, le jour

le lecteur aux belles pages de M<sup>me</sup> Félix Faure-Goyau, où, d'après Walter Pater Mathew Arnold, ce problème se trouve exposé avec trop de clarté pour qu'il me soit nécessaire d'insister. (*Ames païennes, Ames chrétiennes*, p. 55 et suiv.)

1. « Ne proteste pas, dit avec raison la vieille marquise à son fils, si c'est Dieu que M<sup>lle</sup> Bernhardt cherche, Dieu seul, ce n'est pas à un lieutenant, mais à quelque prêtre âgé qu'elle doit porter, dans l'ombre et dans le recueillement, ses vellétés de conversion » (p. 96).

2. P. 119. Remarquons d'ailleurs que la circoncision ne fut, à l'origine, qu'une préparation hygiénique — cela est admis par tous les écrivains religieux quoique la religion n'ait — semble-t-il — pas grand-chose à voir dans ce cas !...

où elle se déclarerait catholique, aurait à se confesser la glaçait<sup>1</sup>. Evidemment, l'esprit d'indépendance d'une race que Moïse ne cessa d'appeler « au cou raide<sup>2</sup> » se refusait à cette abdication de sa volonté devant la volonté d'un autre, cet autre ne fût-il qu'un prêtre anonyme. Cette théologienne demeurait plus juive qu'elle ne le supposait. Appliquer ses lèvres sur une croix l'épouvantait de s'y être résolue, elle se déclara *intrépide*. On croit rêver de trouver cet adjectif à la page 142, car il semble que, si cette néophyte eût éprouvé de sérieuses velléités de conversion, elle eût commencé par adopter ces menues pratiques extérieures. Quant aux difficultés que soulèveraient les dogmes relatifs à la Sainte Vierge et à l'Immaculée Conception de la très sainte mère du Christ, elles ne sont pas abordées. Le mystère de la Rédemption, clef de voûte d'à peu près toutes les églises chrétiennes, la désorienta déjà complètement. Spinoziste sans le savoir (elle dit Nietzscheenne, mais je préfère remonter à la source, parce que la source est juive), elle se rebelle à devoir au sacrifice d'un autre, cet autre

1. P. 121.

2. Voir en particulier : *Exode*, ch. xxxiii, v. 3, chap. xxxiv, v. 9. — *Deutéronome*, chap. ix, v. 6, etc.

fût-il le fils de Dieu lui-même, le salut de son âme. Il ne serait pas nécessaire de la presser beaucoup pour qu'elle déclarât que chacun d'entre nous doit devenir son propre Rédempteur. L'idée du péché, base de la dogmatique chrétienne, ne se présente jamais à sa pensée avec une réalité suffisante pour qu'elle en soit préoccupée. Peu d'états d'esprit sont moins familiers à cette Florentine francisée que la contrition. L'humilité ne lui paraît nullement une vertu recommandable.

Vous discernez que le choc d'âme (puisque *choc* il y eut) reste plus sentimental que moral. S'il n'a point suffi à persuader une jeune fille amoureuse, il ne pouvait qu'inquiéter, sans résultat, la cérébrale qu'est M<sup>me</sup> Dornis. Comment acquérir la foi ? Après tant de discussions, elle se le demande « avec la force d'âme du croyant qui craint de voir fondre sa croyance sous le feu de la pensée <sup>1</sup> ». Décidément, elle ne sera jamais catholique ; la fierté, la logique de son intelligence sémite se refusaient aux capitulations exigées par le Christianisme. Mais il ne lui serait pas moins impossible de recommencer à pratiquer la religion de ses pères. Ce n'est point

1. P. 312.

qu'elle ne discerne, dans le Judaïsme, plusieurs doctrines conformes à ses aspirations. Le livre devient ici tout à fait neuf. En regard de notre théologie chrétienne emmaillotée dans les bandelettes des dogmes, la foi juive, en attente d'un Messie qui n'est pas encore venu, paraît à cette fille d'Israël singulièrement plus vivante : « Reprends ta raison, réfléchis ! Ne sens-tu pas que la révélation hébraïque, à l'encontre de la révélation chrétienne, réalisée une fois pour toutes, se réalise, au contraire, continuellement, parce que notre Messie est encore dans l'avenir ? Eux, ils ont figé les paroles du Christ dans les dogmes qui sont des chaînes pour l'esprit !... <sup>1</sup> »

Son besoin d'action s'accommoderait mieux de cette marche ascendante vers un progrès à venir, que de notre respect agenouillé pour des traditions périmées. Par malheur, l'intransigeance des vrais juifs ne lui répugne pas moins que l'absolutisme des catholiques pratiquants. M<sup>me</sup> Dornis a des épithètes, des métaphores dépourvues de cordialité. Que parlez-vous d'élus et de maudits ? Comment osez-vous mettre ces préjugés archaïques à la charge de l'Eternel ? Ces catégories, dont vécut tant de généra-

1. P. 102.

tions, sont aujourd'hui *dispersées, cassées, brisées, mortes* ! Il ne doit plus y avoir sur la terre renouvelée que des hommes, frères les uns des autres, au moins sur le terrain de ces hautes espérances qui, dans la foi, la science et l'accord, cherchent à se rapprocher toujours davantage de l'absolu, du Dieu intangible <sup>1</sup>. »

Après avoir fait ainsi table rase, la romancière théologienne aboutit à une sorte de modernisme protestant, auquel on reconnaîtra une sympathie générosité, mais dont le vague et l'arbitraire comportent, en dernière analyse, plus de périls que d'avantages. Si une M<sup>me</sup> Dornis parviendra, par les sentiers qu'elle s'est frayés, à monter d'une allure assez vive vers cette vérité dont a excellemment dit Le Play, *qu'elle était un sommet*, — combien d'autres, en revanche, à prétendre se tracer leur route au milieu de la forêt vierge des idées, risquent de ne jamais dépasser les premières assises de la montagne ! Elle doit être gravie, pourtant, par chacun d'entre nous. Et toujours, le guide préférable semblera celui qui a dit : *Je suis le chemin de la Vérité, la Vie*. Il ajoutait (c'est exact) : *Il y a plusieurs demeures dans la demeure de mon*

1. P. 283.

*Père*, — ce qui autoriserait peut-être de pareilles tentatives, — mais il concluait : *Vous savez où je vais et vous en connaissez la Route !* comme s'il eût craint de voir nos meilleures volontés s'égarer dans d'aussi aléatoires équipées.

M<sup>me</sup> Dornis paraît, d'ailleurs, peu familière avec le protestantisme. Aucune page du *Voile du Temple* n'y fait allusion. C'est de ce côté-là pourtant, qu'elle eût trouvé le havre vainement cherché autre part. Quand elle souhaite de voir les églises dépouillées de figurations plastiques ; quand elle voudrait les parer uniquement de formules empruntées aux *Livres Sacrés* et traduites en français « afin que ceux qui les prononcent en comprennent la signification... » ; lorsqu'elle déplore que Rome ne permette pas à la communauté des fidèles la lecture des *Evangelies*, comme s'ils ne constituaient point la source divine à laquelle chacun devrait pouvoir apaiser sa soif de vérités éternelles, — M<sup>me</sup> Dornis ne semble guère se douter que ces *désiderata* se trouvent tous réalisés dans le protestantisme. Depuis Luther, Calvin, les réformateurs de n'importe quelle confession n'ont-ils pas recommandé, précisément, de ne décorer les lieux de culte que de sentences en langue vul-

gaire ? Et aujourd'hui, comme naguère, la première préoccupation des Réformés n'est-elle pas de donner aussi la plus large diffusion à des versions littérales des textes grecs et hébreux ?

Il est un point, néanmoins, où la religiosité de M<sup>me</sup> Dornis s'éloigne autant du protestantisme que du judaïsme ou du catholicisme, — c'est sa complète absence de vie morale. Aucune contrition ne précède ces mouvements d'âme, et cela suffit à expliquer l'extrême incertitude des conclusions. Une seule chose lui paraît indiscutable : la conscience moderne ne dira plus jamais : *Credo quia absurdum !* « Il se déchire du haut en bas, ce voile du temple, ce voile écarlate que les religions ont trempé dans la pourpre du sang des martyrs. Au recul du sanctuaire, le Saint des Saints, l'Idée Pure apparaît enfin à la foule ! L'avenir appartient à ceux qui veulent écarter les derniers lambeaux du voile, persuadés que le resplendissement de la lumière nous jettera tous à genoux, unis dans un élan d'adoration sans athée, pour cette *Idée Première*, unique, définitive, que les hommes, entre tout ce qui est créé, sont seuls à désirer au-dessus d'eux !... <sup>1</sup> »

1. P. 30. — Bien entendu, je n'ai, dans les pages qui

Si frappante que soit la métaphore, la théorie n'est point nouvelle ; les théologiens l'ont depuis longtemps appelée l'*Universalisme*. Toutes les religions sont périssables, mais la religion est éternelle. L'une après l'autre, elles se sont écroulées, tragiques échelles que l'humanité tenta de dresser contre l'infini. Mais l'instinct qui poussait ces hommes, en dépit de chutes répétées, à prendre et à reprendre, encore et toujours, l'escalade périlleuse, cet instinct n'avait, ne pouvait pas avoir tort. C'est en lui qu'il convient même de placer le grand espoir d'une foi nouvelle. Alors la religion cessera d'être un marchandage de félicités éternelles entre le Créateur et les créatures, pour devenir un idéal...

précédent, cherché qu'à résumer la pensée de M<sup>me</sup> Dornis, sans prétendre assumer la responsabilité des critiques adressées par elle à la formule catholique du Christianisme. Elles ont, d'ailleurs, été réfutées si souvent et si bien que j'aurais craint de paraître enfoncer des portes ouvertes si je ne savais que ces questions-là sont, en réalité, *insolubles* parce qu'elles dépendent moins des lois du raisonnement que des impératifs de notre conscience. Le sens religieux est un sixième sens qu'il n'est pas donné à tous ceux qui le désirent de posséder et qu'aucune démonstration philosophique, en tout cas, ne saurait conférer aux infortunés qui en sont congénialement privés.

l'Idéal !... « Personnellement je suis persuadée qu'il faut déshabituer les humains de s'en remettre à une Providence mal définie du soin de veiller à leurs affaires terrestres. C'est cette fausse conception du devoir d'un Dieu envers les fidèles qui a fait dérailler toutes les religions <sup>1</sup>... » De révélations dogmatiques, de code moral, pas traces, aucun indice : « Dieu désire que nous en usions les uns vis-à-vis des autres de façon fraternelle... La charité envers notre prochain n'est, d'ailleurs, pas une nouveauté, — c'est le fond de l'Évangile <sup>2</sup>... »

Comment arrivera-t-on ensuite à répandre cette doctrine ? En abandonnant à leur sort les populations perverties des villes et en créant, avec patience, parmi les laboureurs et les vigneron, de petits clans, de nouvelles cellules vitales, lesquelles, en se multipliant, finiront par imposer l'idée régénératrice à toute l'humanité.

Qu'un tel rêve soit généreux, nul n'en saurait disconvenir. Les catholiques se demanderont seulement si une religion privée de dogmes n'est point une statue de plâtre dépourvue d'armature ; au premier choc, tout s'écroulera.

1. P. 297.

2. P. 252 et 254.

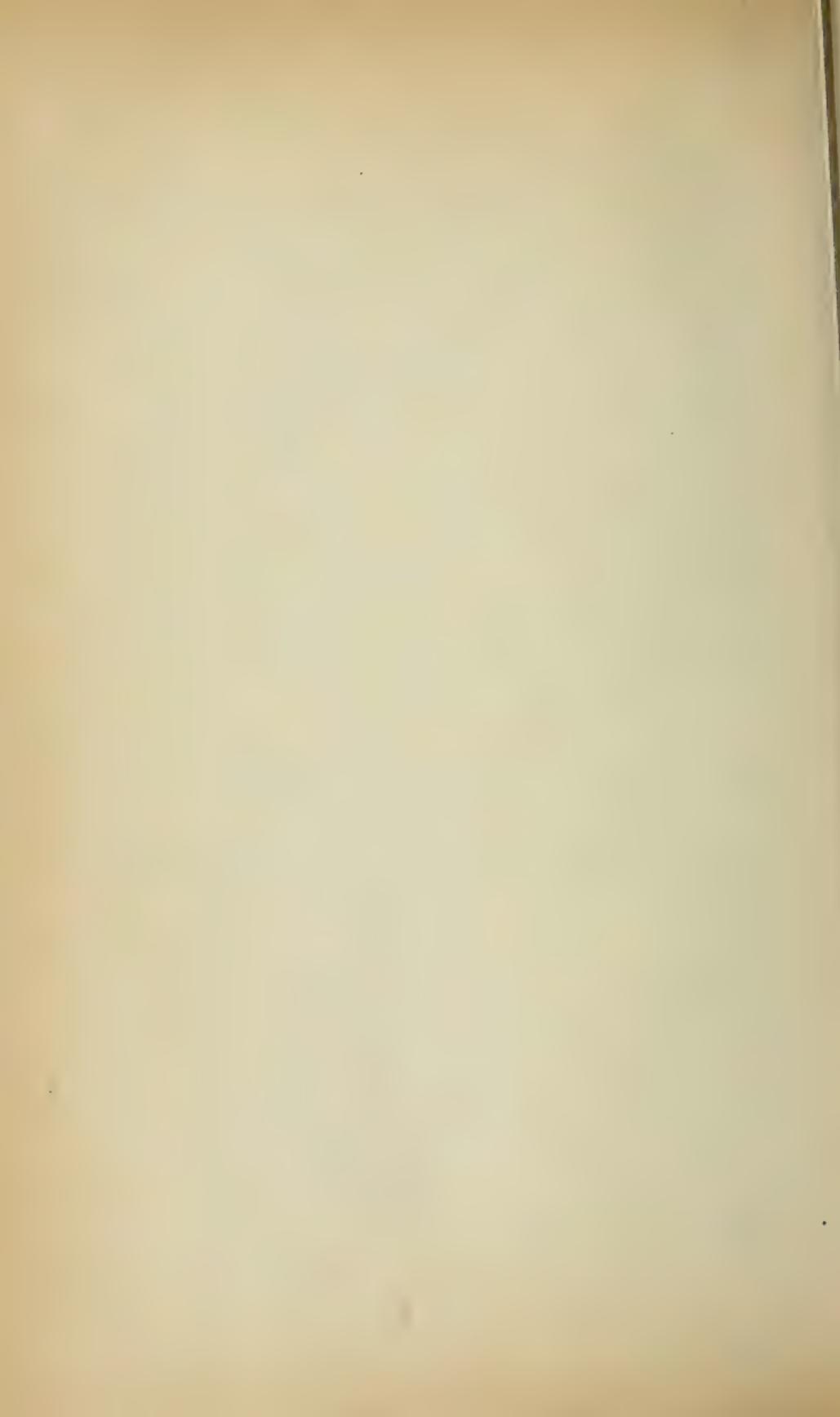
Quant aux protestants, habitués à juger les doctrines sur leurs résultats moraux et sociaux, plutôt que d'après leurs effusions mystiques, ils estimeront que l'amour du prochain ne constitue point un frein capable d'arrêter la folie des passions. Pour les libres-penseurs, ils trouveront, je le crains, trop de religiosité dans cette religion, pourtant si peu religieuse. C'est ainsi qu'à vouloir contenter ceux qui croient ceci, ceux qui croient cela, et ceux qui ne croient même rien du tout, on finit par ne satisfaire personne. Je m'en voudrais cependant de juger ces doctrines ; il suffisait de dégager l'esprit de ce livre de la gangue romanesque. Je crois l'avoir fait sans songer que celle qui tenait la plume était mieux qu'une *Princesse de Lettres*, puisqu'elle était une *Princesse de Beauté*.

Ce brave Perrault m'avait suggéré le conseil à suivre, si je prétendais découvrir quelque agrément en d'aussi arides matières : il convenait d'oublier l'attrait de celle qui les exposait. Je me suis donc entraîné à imaginer cette Parisienne de Florence revêtue, sinon de la défroque asinaire du conte classique, du moins affublée d'une robe noire de théologienne. Maintenant que la discussion est close, serait-il défendu d'imiter le Prince ? de poser l'œil contre

la serrure ? Dans des toilettes couleur du soleil, de la lune ou du temps, ou plutôt de toutes les nuances que permet d'inventer l'arc-en-ciel, voici, blonde, sculpturale, celle que Leconte de Lisle appela une *lumineuse fleur de la chaude Italie* !... Des vers de Rostand chantent dans la mémoire, des vers que M<sup>me</sup> Guillaume Beer-Dornis a peut-être inspirés, car l'auteur de la *Samaritaine* fut jadis des familiers de ce château de Louveciennes, historique et tragique, où vécut la Dubarry et où échut ensanglantée, tombée des lances révolutionnaires, la tête folle de la princesse de Lamballe !...

Même, elle est assez près, déjà, pour que je voie :  
Le triple collier d'or, la ceinture de soie,  
Et les yeux abaissés sous le long voile ombreux.  
QUE DE BEAUTÉ, MON PÈRE A MIS SUR CES HÉBREUX !...

---



## IV

MADAME NEERA<sup>1</sup>

Dans le Panthéon que le philosophe Benedict Croce élève à la gloire littéraire de la jeune

1. OEUVRES, ROMANS : 18 vol., *Un Romanzo*. — *Addio*. — *Un Nido*. — *Il Castigo*. — *La Freccia del Parto*. — *Le Regaldina*. — *Il marito del' amica*. — *Teresa*. — *Lydia*. — *L'Indomani*. — *Senio*. — *Nel Sogno*. — *Anima Sola*. — *L'amuleto*. — *La Vecchia casa*. — *Una Passione*. — *Il Romanzo della fortuna*. — *Crevalcore*. — ETUDES MORALES : 6 vol. *Il libro di mio figlio*. — *L'Amor platonico*. — *Battaglie per un' idea*. — *Un Idealista*. — *Il Secolo galante*. — *Le idee di una donna*. — NOUVELLES : 5 vol. *Vecchie catherine*. — *Nouvelle gaie*. — *Iride*. — *Vocci nella notte*. — *Fotografie matrimoniali*, etc., etc. Dans le *Corriere della Sera*, la *Lettura*, le *Marzocco*, M<sup>me</sup> Neera a publié un grand nombre de nouvelles et d'études non réunies en volume ainsi que diverses plaquettes d'art et de littérature. Elle a enfin collaboré avec B. Mantegazza à un *Dictionnaire d'hygiène* pour les familles.

Italie, trois bustes de femmes ont seuls été admis jusqu'à ce jour. J'entends signifier, par cette métaphore que la revue, *La Critique*<sup>1</sup>, dont ce savant Napolitain (le Sainte-Beuve d'au delà des Alpes) assure les destinées et que l'on peut appeler, sans flagornerie, le Panthéon des livres et des écrivains de la Péninsule, ne contient encore que trois chapitres consacrés à des *authoress vivantes*. Ce n'est pas, — on le devine, — que les bas-bleus soient moins souvent et moins bien portés là-bas qu'ici, mais, d'après cet historien, d'autant plus sans peur qu'il est sans ambition, c'est qu'équitablement, trois femmes, et pas une de plus, se sont, jusqu'à présent, exprimées avec assez d'autorité pour marquer l'empreinte de leur sensibilité sur l'âme de leurs compatriotes : la tendre Mathilde Serao, l'ambitieuse Ada Negri et M<sup>me</sup> Neera, l'avocate de l'idéalisme !...

*La Revue Bleue, la Revue Hebdomadaire, la Semaine Littéraire de Genève, ont donné des traductions de plusieurs de ses nouvelles et de ses premiers romans ; M<sup>me</sup> Neera a écrit quelques articles en français dans le Journal des Débats et la revue en plusieurs langues Poésia.*

1. *La Critica*, 3<sup>e</sup> année, fascicule V, p. 354. (20 septembre 1905.)

Cette dernière demeure, de beaucoup, la moins connue en France, pour diverses causes psychologiques et quelques raisons commerciales, dont la première reste que cette romancière se refusa à laisser découper ses manuscrits par les autocratiques ciseaux de Ferdinand Brunetière. Le fait est acquis à l'histoire des lettres franco-italiennes : la traduction du roman *Le Lendemain* était écrite, reçue, imprimée, lorsqu'à la lecture des épreuves, M<sup>me</sup> Neera voulut parlementer. Mais on ne parlementait pas avec Ferdinand Brunetière, c'était à prendre ou à laisser. Six ans plus tard, l'arbitre de la *Revue des Deux Mondes* n'avait pas oublié l'incident. Quoi ? Une volonté avait tenté de s'opposer à la sienne ? Il en était encore tout vibrant et déclarait à M<sup>me</sup> Serao, de qui je tiens le propos, que cette Neera avait décidément le plus fâcheux caractère du monde !... Hélas ! parmi ceux qui connaissent l'écrivain lombarde brisée par le sort, lequel se fût douté que cette femme au sourire timide, aux yeux inquiets, eût l'esprit rétif ? Ferdinand Brunetière ne fut pas généreux : c'était son moindre défaut !... Ignorait-il donc que tous les écrivains ne sont pas prêts à imiter Esaü, fils de Rébecca, frère de Jacob, à vendre leur droit d'aînesse, c'est-à-dire leur dignité

d'artiste, pour un plat de lentilles ! Tant pis pour la *Revue des Deux Mondes*, elle s'est consolée avec la très complaisante Grâce Deledda !... Ainsi, dira le proverbe, faute de grive... une merlette suffit !... Et les esprits indépendants n'en aimeront que davantage M<sup>me</sup> Neera d'avoir résisté à la tentation à laquelle tant de nos contemporains eussent été ravis de céder le plus souvent possible !...

Heureusement qu'en Italie, la destinée de M<sup>me</sup> Neera avait été moins contrariée. Elle pouvait m'écrire avec vraisemblance : « Mes succès littéraires ne sont rien (et pourtant, d'après M. Croce, ils sont quelque chose) en comparaison de mes succès sentimentaux. Que de lettres j'ai reçues d'humbles, d'ignorants, qui pleurèrent, qui palpitérent sur mes pages ! Je pense parfois, avec une tendresse émouvante, que je pourrais me rendre dans n'importe quelle cité d'Italie et que je n'aurais qu'à crier au milieu des rues : *Je suis Neera !* pour être certaine de voir, de toutes parts, accourir des amis, des sœurs et des frères en la douleur humaine !... Cette chaîne d'amour, qui me rattache à tant d'êtres souffrants constitue ma joie et mon orgueil. Si je m'évertue à l'allonger d'un anneau d'année en année, c'est dans l'unique désir de

découvrir, parmi les innombrables victimes des maux d'amour, de nouveaux, d'autres frères à presser avec tendresse entre mes bras instinctivement tendus vers toutes les souffrances passionnelles de cette terre !... »

## I

Vivrais-je cent ans que je reverrai toujours, dans l'étroite, dans l'obscur rue du vieux Milan, la vénérable maison où habite M<sup>me</sup> Anna Radius-Zuccari. Une servante âgée, après m'avoir guidé à travers un vestibule de la plus impressionnante vétusté, m'introduisit dans un salon dont les fenêtres, prenant un jour de souffrance sur une galerie, étaient, afin de dissimuler cet inconvénient, obscurcies encore d'écrans japonais et de stores rouges. C'est dans la pénombre perpétuelle de ces lieux dédiés aux silences de la vie intérieure, que l'écrivain fera bientôt une entrée discrète de femme qui, se sentant atteinte par les irréparables outrages des années, pratique avec la certitude qu'elle est une héroïne, — une héroïne de l'art et de la vie, — la science, plus rare en Italie qu'en France, de vouloir et de savoir donner d'elle-même, une image digne de l'idéal que conçoivent ses admirateurs !

Naguère, j'avais rencontré M<sup>me</sup> Neera à Paris ; dans la fièvre de notre activité, elle n'avait

pas le loisir d'être tout à fait elle-même, tandis qu'en cet antique logis, que n'atteignent guère les vagues du présent, je trouve la romancière mieux semblable à la vision que m'avait suggérée la lecture de ses livres. C'est bien la femme aux yeux frémissants, assez coquette pour s'être toujours refusée à révéler son âge. « Vous le saurez lorsque je n'y serai plus !... » Exagération ! pure exagération !... Son premier livre, *Un Roman*, fut édité en 76, à la librairie Brignola. Supposons, et cette supposition paraît dénuée d'indulgence, qu'elle eût alors vingt-cinq ans. Cette « Princesse de Lettres » serait donc la contemporaine de nos plus séduisantes reines de théâtre. Une femme, en somme, a-t-elle jamais d'autre âge que celui qu'elle paraît avoir ? Vous pensez, le critique flatte ; sans réfléchir que cette observation est à double tranchant. Il y a des vaincues de trente ans qui en paraissent cinquante !... Toutes les fois que le hasard me mit en présence de cette Milanaise, j'ai refait la même expérience. D'abord, je la jugeais dans le crépuscule ; son type tzigane est de ceux qui dans l'ennui des *boîteuses journées* s'assombrit<sup>1</sup>, mais nous n'avions pas dix minutes épi-

1. L'expression est de M. Didymus, dans le curieux volume édité à Messine (1904) où, à côté d'une dédi-

logué beaux-arts et belles-lettres, que son visage, ses yeux, recouvraient leur éclat. Entre la femme qui m'avait accueilli et celle qui essayait de me persuader, vingt années se soustraient ; c'était invraisemblable et cependant exact. D'ailleurs, M<sup>me</sup> Neera ne sera jamais vieille, car elle a conservé ce qu'il est donné à si peu de femmes et, en Italie moins qu'ailleurs, de pouvoir conserver : la sveltesse des lignes !...

Mieux qu'une autre, elle se rend compte, toutefois, que tant de perles du collier de ses jours se sont égrenées déjà le long des sentiers de ce monde, qu'il ne lui en doit plus rester beaucoup entre les doigts. Je lui disais, naguère, d'avoir patience, qu'en France comme partout la renommée ne venait point en un jour ; j'entends encore sa réponse : « C'est que je n'ai plus le temps d'avoir patience ! » Parole douloureuse qui explique pourquoi elle accorda vraiment trop d'importance à la boutade de M<sup>me</sup> Dornis :

« Si l'on rapproche les aveux de M<sup>me</sup> Neera du poème que Sully Prudhomme a écrit, dans ses *Solitudes*, sous ce titre : *La Laide*, on s'excuse en espagnol et de la traduction allemande de la *Flèche du Parthe*, se trouve la meilleure biographie que nous possédions de M<sup>me</sup> Neera. Elle est écrite en français.

plique ce qu'il y a d'exceptionnel dans la rancune qu'une intellectuelle italienne peut éprouver contre la forme d'amour que lui offre son pays, quand elle découvre que, par l'excès du désir de l'homme et de la complaisance de la femme, cet amour entre dans les âmes principalement par la vue et au contact de la beauté plastique <sup>1</sup> ». M<sup>me</sup> Dornis est exactement renseignée ; quand M<sup>lle</sup> Zuccari était une petite fille à laquelle personne ne songeait à couper son pain en tartine, elle gribouilla effectivement, sur une latte de persienne (c'est même le premier document graphique que nous possédions de sa main) : *Je suis laide, j'ai neuf ans, la maman me gronde sans cesse, voilà ce que j'écris*. Mais, beaucoup plus tard, lorsque M<sup>lle</sup> Zuccari, devenue M<sup>me</sup> Radius, fut touchée par l'amour, par l'impitoyable amour, qui ne se présente qu'une fois, et encore pas dans chacune des vies ! M<sup>me</sup> Dornis ne pouvait deviner que cette grande amoureuse de l'âme avait, sur un cahier confidentiel, écrit dans l'une de ses *Heures Secrètes* ces vers inédits :

Les voiles sont tombés, *me voilà*, je suis belle !...  
L'ardente symphonie en mon cœur va chanter :

1. *Le Roman italien contemporain*, par M<sup>me</sup> Jean Dornis, p. 257.

Sur mon corps svelte et pur glisse la lune blanche...  
 O chair, vase sacré que l'amour rendit femme !...  
 Ainsi qu'on voit rougir une lampe d'albâtre  
 Mon sein, en se gonflant, prend la rougeur de l'âtre.  
 Pauvre corps profané de désirs et de craintes !...  
 Pourquoi tendre les mains vers le ciel d'où tu viens ?...  
 Va, tu n'es qu'une tombe aux pieds de ton amour !

Et, dans une autre pièce poignante, entre tant de pièces qui sont comme des coups de poignard, en pleine chair, elle s'écriera, douloureuse jusqu'à en paraître cruelle :

Mon âme est pure et belle, nul ne l'a possédée !  
 Avant toi nul ne sut, ici-bas, la comprendre.  
 Je sens, ce soir, l'orgueil, l'émoi d'une fiancée  
 A te dire à genoux : « Je t'aime comme un frère...  
 Je suis à toi, je suis à toi !... »

J'arrête les citations. M<sup>me</sup> Neera m'en voudra d'avoir dérobé quelques lignes à ce recueil qu'il ne conviendrait point de laisser feuilleter aux indifférents de cette génération. Ce sera pour lorsque ceux qui me lisent et ceux qui me blâment seront retournés, comme moi, à la poussière des éléments. Alors on saisira mieux ce qu'il y a de flamme et d'ombre dans ces livres d'une si poignante intensité.

## II

Traiter de cas d'amour, n'est-ce point parler de l'unique chose qui intéresse la majorité des lectrices et même des lecteurs !...

Je continuerai en racontant donc qu'après la publication de ces pages, M<sup>me</sup> Neera, jugeant que l'on est par personne aussi bien défendu que par soi-même, fit insérer, au *Journal des Débats*, une *Lettre aux Belles Dames de France*, dont il ne sera pas sans utilité, pour l'instruction de ce procès esthétique, de reproduire quelques fragments. Après s'être étonnée du bruit causé des deux côtés des Alpes, par l'ouvrage de M<sup>me</sup> Dornis, M<sup>me</sup> Neera ajoutait, non sans fatuité :

« Le temps m'a manqué jusqu'à présent pour lire le volume, mais c'est de là qu'est émanée une affirmation bien étrange ; il y est dit que mon œuvre littéraire part en guerre contre la beauté de la femme et que je fais un crime aux hommes d'aimer les femmes belles, et que je les invite à se tourner vers les laides. Ce conseil, paraît-il,

m'aurait été suggéré par ma propre laideur. A Dieu ne plaise que je conteste un tel jugement ! A mon âge (je suis grand'maman), peu importe, que l'on me croie belle ou laide, où à mi-chemin, entre les deux. Sapho, M<sup>me</sup> de Staël, l'impératrice Joséphine et la princesse de Metternich, qui fonda un *Club des Laides*, me tiendraient fort bonne compagnie.

« Ce qu'il m'est impossible d'admettre, c'est la réputation qui m'est faite de haïr la beauté et de méconnaître l'amour. Quand, où, dans quelle page, sous quelle forme, à l'abri de quel drapeau, au nom de quel dieu, ai-je prononcé ou écrit pareil blasphème ? En cherchant à idéaliser l'amour, je n'ai jamais insinué qu'il fallût être laide pour aimer avec noblesse. Y a-t-il donc des femmes belles qui s'estiment si peu ? Que faut-il conclure de tout cela, sinon que l'on m'a jugée sans m'avoir lue ?

« Belles dames de France, je recours à votre très haute et très puissante protection. Neera peut bien être laide, c'est son droit ; mais elle vous admire !... »

Il y aurait tant de choses à répondre, dont la première serait que, lorsqu'on s'avise de réfuter une opinion, mieux vaut en connaître les termes exacts. Si M<sup>me</sup> Neera avait lu avec calme

la page de M<sup>me</sup> Dornis et si elle se fût sentie grand'mère au point où elle l'affirme, elle se fût bornée à sourire : « A d'autres ! mon été est fini, je descends vers l'automne !... »

A la suite de ces incidents, ma curiosité s'avisa d'interroger nombre de princes et de princesses des lettres italiennes. A des nuances près, leurs réponses furent identiques : — M<sup>me</sup> Dornis a exagéré, Neera est agréable. — La plus célèbre ajouta : « J'aurais compris, s'il s'était agi de moi ou de la *Vieille de la Montagne* !... » Le plus célèbre conclut : « Bavardages de femme !... »

M<sup>me</sup> Neera a dépassé la mesure. De toutes les littératrices de son pays, une seule posséda l'impérissable beauté, l'infortunée comtesse Lara ; les autres ont des charmes divers, depuis la duchesse d'Andria, qui a le plus beau sourire du monde, jusqu'à M<sup>me</sup> Radius, dont les yeux sont d'une vivacité délicieuse. En laissant de côté Sapho, au sujet de laquelle nous manquons de documents graphiques, et M<sup>me</sup> de Staël, dont mieux vaut taire le nom, lorsqu'il s'agit de platonisme, on s'étonnera de voir introduite dans le fameux *Club des Laides* cette Joséphine Tascher de la Pagerie, dont la séduction fut telle, qu'une couronne d'impératrice, et après combien d'autres couronnes de

myrthes et de roses, finit par être déposée sur son front de créole. Je ne défendrai pas non plus M<sup>me</sup> de Metternich, qui n'a nul besoin d'être défendue, à en juger par l'enchanteresse vision qu'en fixa Winterhalter.

N'éternisons pas ce débat ; M<sup>me</sup> Neera n'avait qu'un geste à faire. Comme la mère des Gracques, elle devait prendre entre ses bras l'imposante collection de volumes qu'elle eut la constance d'écrire : « Voilà ma seule beauté, ils plaideront pour moi !... » Cependant, quoi qu'on puisse penser de ces romans, — et pour ma part, j'en pense un bien considérable, — la vérité oblige à reconnaître qu'ils ne défendent jamais le droit au bonheur, le droit à la passion. L'amour qu'ils décrivent, exaltent, symbolisent, c'est l'union des âmes, le songe platonicien, *Diotyme tout entière à son rêve attachée !... bref, l'amour platonique*. N'est-ce pas précisément le titre de l'un des livres que préfère entre tous ceux qu'elle écrivit cette sentimentale amante de l'idéal ?

Au fond, la question demeure insoluble. Entre Jean Dornis et Neera, nul point de contact ne rend la discussion possible. Il s'agit de deux natures d'esprit, de deux espèces de sensibilité essentiellement contradictoires. Les mêmes mots n'ont pas, pour l'une et pour l'autre, la

même signification. Il y a plus de divergences verbales, et sociales, et morales, et fatales entre ces deux Princesses de Lettres qu'entre la blonde jeunesse aux yeux clairs de la première et la sombre maturité aux noires prunelles de la seconde... Il vous souvient des beaux vers dans lesquels André Chénier évoquait, d'après le poète latin, la moins connue des Neeras. Car, il y a deux Neeras dans le monde poétique : celle d'Horace et celle de Tibulle, et cela ne laisse pas que d'obscurcir le sens du pseudonyme qu'adopta cette Milanaise :

Blanche comme Diane et légère comme elle,  
Comme elle grande et fière ! — et les bergers le soir,  
Lorsque les yeux baissés, je passe sans les voir  
*Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle !...*<sup>1</sup>

Puissent ces psychologies ne desservir aucune de celles qu'il convient de célébrer, mais pour des motifs différents, jusqu'à en être divergents, ou bien dois-je répéter :

*O Neera dolitura multum mea virtute* <sup>2</sup>

1. André Chénier.

2. Horace. *Epodon liber. Carmen XIII.*

## III

Certes, il serait désirable que cette observatrice de la vie qui passe et des êtres qui meurent s'efforçât de retrouver dans sa mémoire l'empreinte des pensées de son enfance. L'écart entre le sort que lui offrait la destinée et celui que son travail sut lui acquérir est, à parler sans hyperbole, invraisemblable. On appréciera davantage l'originalité d'un esprit qui ne s'est pas désagrégé au contact de la vie quand on saura qu'Anna Zucari fut la cadette peu choyée d'une mère toujours malade, qui la laissa orpheline avant qu'elle eût atteint l'âge de communier. Le père était architecte ; si j'en juge par les signes extérieurs, sa fortune n'égala pas ses mérites. Quoiqu'il fût membre de l'Académie de la Brera, l'architecture ne lui permit de laisser à ses quatre enfants que l'héritage d'une réputation sans tache. C'était un foyer où la misère se fût installée si l'économie n'avait monté la garde à la porte. M<sup>me</sup> Neera m'écrivait naguère (je respecte son français) : « Tout à fait fille de moi-

même sans exemple, sans direction, sans conseil, j'ai mûri en cachette et *dans une ambiance vulgaire — plus vulgaire même que je n'ai osé l'avouer dans mon autobiographie*<sup>1</sup>. » Je ne sais si vous serez de mon avis, mais je dis : Tout, oh ! oui, tout, même la bohème de Mathilde Serao, même la misère d'Ada Negri, plutôt que ces milieux de décente parcimonie. Il est certain que M. Zuccari éleva avec dévouement ses trois fils. Je suis convaincu que la carrière de l'ingénieur n'eût point, si la mort ne l'avait tronquée, été inférieure à celle de l'officier aujourd'hui général. Il n'en reste pas moins certain que ces intérieurs de qualités et de moyens médiocres semblent, de tous ceux que crée l'état de notre civilisation, les moins propres à fortifier une imagination d'artiste. J'ai toujours eu l'horreur du pain quotidien et des vertus mesurées au compas. Ah ! parlez-moi de la brioche dominicale et de sacrifices aussi beaux que des passions !...

M<sup>me</sup> Arvède Barine a raison : Neera dut à ce savoir, qu'elle n'acquît que parce qu'il lui plaisait de l'acquérir, de l'assimiler complètement au lieu de l'oublier joyeusement, sitôt son ma-

1. Lettre du 17 décembre non datée. (1894 probablement.)

riage décidé. Faut-il croire que nous touchons à l'une des vérités de la nature féminine : la science n'enrichirait l'intelligence de nos compagnes sans détruire les germes de spontanéité que chacune d'elles porte en son cerveau, qu'à la condition de venir après les années de développement physique et moral ? Les soixante pages d'autobiographie que cette Milanaise, très Italienne du Nord, inscrivit en tête de son roman, le *Châtiment*<sup>1</sup>, les lettres que je possède et qu'il n'est point temps de publier, — ne sauraient suffire. Ceux qui chérissent le talent amer de Neera voudraient lui entendre énumérer les circonstances cruelles parmi lesquelles grandit, souffrit et pleura son enfance. N'a-t-elle pas raconté qu'en ces années maussades, elle préférerait à tout, parce qu'au moins sa personnalité échappait alors aux médiocrités contingentes, son pauvre, son humble lit de jeune fille ?...

Comment advint-il que cette ignorante conçut, un beau matin, l'ambition d'écrire ? Esprit d'imitation (la lecture des feuilletons restait son unique divertissement), besoin de communiquer à autrui — cet autrui fût-il le public — des

1. Une traduction française a paru dans la *Semaine Littéraire de Genève*.

confidences qu'aucune oreille, dans son entourage, n'avait la complaisance d'écouter, et surtout désir légitime de gonfler une bourse que ses doigts, si j'en décide par les incidents de cette existence, devaient trouver plus souvent plate que ronde. Ses débuts furent insignifiants. Des recettes de cuisine auxquelles sa fantaisie épinglait de triomphantes épigrammes (certain pudding se vit paré de l'admirable invocation à l'amour du vi<sup>e</sup> chant de l'*Enfer*). Pour les crèmes Manzoni devait suffire ; l'Arétin devenait tout indiqué par les condiments !... Puis, vinrent des chroniques de modes. « Je ris aujourd'hui de ces folies mais je vous prie de croire que je me prenais alors très au sérieux, sans me douter du ridicule qu'il y avait, pour une sauvagesse comme moi, à s'improviser arbitre des élégances. Je suis encore stupéfaite que mes lectrices n'aient jamais réclamé, — car elles ne songèrent pas une seule fois à se plaindre, les charmantes ! — et pourtant, les formalités, non puériles mais sociales, d'un dîner prié m'étaient aussi inconnues que les trois genres de la grammaire allemande ! Le succès aidant, je passai des frivolités aux métaphores. A la place de chroniques, je donnai bientôt des nouvelles ; c'était mieux mon affaire. De là au roman, il n'y avait

qu'à augmenter le nombre des pages. Je devais m'y appliquer sans retard. Ce que valent ces premiers livres, je ne vous l'apprendrai point. Dois-je équitablement être tenue pour responsable de leur insuffisance?... J'étais pareille à ces jeunes actrices de province qui, sans savoir le premier mot de leur métier, prétendent jouer les grands rôles. Leurs toilettes sont, comme leurs gestes, au niveau de leurs moyens. Pourtant, après les avoir vues hésitantes, tâtonnantes, voici que, tout à coup, elles se relèveront, sans qu'on sache pourquoi, à la minute où l'on s'attendait à les voir définitivement succomber, par un de ces cris de passion, un de ces gestes d'humanité qui suffisent à indiquer que, lorsque l'âge, l'expérience y seront, ces nouvelles venues trouveront en elles de quoi conquérir et ravir les publics !... »

Je ne pense pas cependant que tout soit à dédaigner dans ces *Juvenilia*. M<sup>me</sup> Neera, sans les copier, imite les maîtres qu'elle s'est choisis, c'est-à-dire que, d'un livre à l'autre, elle s'essaie dans des genres et des styles différents, ce qui demeure, en définitive, l'unique moyen profitable d'imiter. De volume en volume, ses modèles, élus avec un goût plus sûr, témoignent des progrès de sa culture. Si le *Mari de l'Amie*

fait penser à du Paul de Kock, un *Nid* présente la grâce des récits de Jules Sandeau, tandis que la *Regaldina*, à l'instar d'Hector Malo, vise à la paysannerie d'opéra-comique. Ces rapprochements ne sont pas seulement destinés à guider le lecteur français ; peu d'écrivains d'outre-monts subirent, autant que cette Milanaise de souche milanaise, l'influence de notre littérature. Ses détracteurs l'ont accusée de penser parisien en italien. Ne serait-ce pas une raison de la préférer à ses rivales ?

Quoi qu'il en soit de ces premiers romans, que la prosatrice ne laisse point réimprimer, le seul qui mérite d'être lu, c'est l'*Adieu*. George Sand en fut la marraine. Nous planons en plein azur, dans un monde où tout est éperdu, impossible, admirable. Le scandale fut aussi grand que le succès ; mais je parle d'une aventure datant d'une société aux idées d'armoire à linge. Car, si les éditions de cet *Adieu* continuent à s'écouler, personne ne songe plus à s'indigner et le *Journal des Débats*, sans froisser ses lecteurs, a pu en donner une traduction intégrale !... « Vous ne pouvez concevoir les désagrémens que ce livre m'a valus, me raconte M<sup>me</sup> Neera. Il me mit au ban de ma famille ; des amis s'éloignèrent : une personne assez déver-

gondée pour signer un livre pareil devait être capable des pires forfaits... Jugez de la situation... Je venais de me marier ; ce n'était pas un grand mariage, mais il était selon mon cœur. (M. Radius a consacré son activité au commerce.) Ma jeunesse en esclavage, sous la férule de deux impitoyables vieilles filles, — mes tantes, — avait été si pénible, que je garderai, tant que je vivrai, une affectueuse reconnaissance pour celui qui m'ouvrit les portes de ma geôle !... »

Ce que m'avoua M<sup>me</sup> Radius de sa vie privée, ce que m'en révélèrent ses amis, ses ennemis même, ce que j'en ai dit, ce que j'en sais, car il y a, dans n'importe quelle destinée, des vérités sublimes ou touchantes qu'il y aurait péril à dévoiler, en un mot, tout m'a confirmé dans cette opinion pathétique que, sous le boisseau de cette existence, à l'ombre du vieux Milan, se cachait une grande lumière. Il y aurait bénéfice, cependant, pour ceux du temps où nous vivons, à exposer, — au contraire, — sur la scène de ce monde, la lumière si pure de cette âme !

## IV

Vinrent ensuite les ouvrages auxquels la prosatrice doit sa réputation, et cette réputation s'est répandue en Autriche et en Allemagne, avec une autorité qui indique à quel point cette œuvre, dépassant les vérités temporaires de la conscience italienne, atteint aux permanentes vérités de la conscience humaine. Ces volumes constituent, en effet, des documents d'une indéniable sincérité sur les sorts que réserve l'amour, dans notre hypocrite société, aux femmes qui veulent rester honnêtes. De romanesque qu'elle fut à ses débuts, M<sup>me</sup> Neera est devenue sociale, en attendant qu'elle devienne — d'après l'évolution de sa pensée — psychologue et philosophe. Quelle parabole que celle de cette carrière ! La première période en pourrait porter comme sous-titre : *De Paul de Kock à Paul Bourget* ; la seconde, *De Paul Bourget à Paul Janet*. Et si je viens de nommer tant de *Paul*, c'est qu'il me paraît qu'il y a dans son cas, — pour adopter une expression théologique, — du

*Paulinisme*, c'est-à-dire un sens de plus en plus net de nos responsabilités morales, une spiritualisation de plus en plus douloureuse de nos passions, et cette idée, si chrétienne, que le progrès moral de chacun d'entre nous ne résulte pas des circonstances de notre vie officielle, mais du travail, que tous, tant que nous sommes, nous devons accomplir dans le mystère de notre cité intérieure <sup>1</sup>.

Avec *Thérèse*, elle relata les amertumes de l'humble bourgeoise à laquelle l'absence de dot interdit le bon mariage. Il ne lui sera possible de connaître l'amour que crépusculaire, furtif, de la main gauche. Avec *Lydia*, elle nota les tristesses de l'héritière des sociétés dorées, que la vanité retient de céder à l'appel des sens et qui, sur le tard, s'éprendra, comme le dit avec franchise notre *La Fontaine*, d'un « malotru ». Un bizarre poème en prose, intitulé *Dans le Songe*, lui servit à symboliser les funestes effets d'une éducation à rebours des conditions de notre nature. Elle essaya de fixer en-

1. Dans la *Revue Bleue* (année 1894) et dans la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* de Lausanne (id., n° d'octobre), les curieux trouveront des analyses plus détaillées de ces premiers romans que ne permettait d'en donner le plan de ces études.

suite les principes qui devraient diriger l'éducation normale, dans le volume dédié à son fils, au cher dépositaire de ses amours et de ses pensées. Dans l'*Amulette*, elle montra l'impossibilité, pour les âmes délicates, de conclure les idylles qui les ont le plus vivement touchées « par le geste que vous savez » !... comme ricane le Méphistophélès de Goethe. Elle a, d'ailleurs, exposé sa théorie de l'amour platonique dans une plaquette qu'elle peut avouer chair de sa chair, sang de son sang, puisqu'elle renferme la confession généralisée de l'une des plus nobles victoires d'âme qu'il m'ait été donné de découvrir. Elle n'en a pas moins été si douloureuse, que les défaites finissent par sembler plus près de la vérité que de tels triomphes ! Etant donné que nous ne sommes pas des anges, mais des hommes et des femmes, les amours idéales ne restent point de ce monde. Ceux qui tiennent à conserver leur pureté (et ce sentiment paraît, j'en conviens, admirable) doivent moins s'efforcer donc de surmonter que d'éviter les tentations. Il est un instant de la destinée où leur résistance, cessant d'être héroïque, devient inhumaine, où ils ne parviennent à sauvegarder leur intégrité qu'en étouffant la pitié naturelle aux cœurs sollicités par la passion. C'est le sou-

hait profond de l'oraison dominicale : *ne nos inducas in tentationem !...* Dès que l'on cède à l'attrait de la tentation, notre vertu individuelle entre en conflit avec la vertu sociale. Les héroïsmes coûteront ensuite trop de victimes pour qu'ils paraissent conformes au sens de la vie. Comme je serais mieux disposé à excuser les pires défaillances ! Sainte Catherine de Sienne écrivait : *Je vous montrerai que votre jugement ne doit jamais condamner, mais seulement compatir...* Or, à quelles erreurs serions-nous plus enclins à compatir qu'à celles d'amour ? En vérité, la femme qui aime, si elle est sincère, semble pardonnée d'avance, par le seul fait qu'elle a aimé. Car l'amour, le cher, le doux amour reste le maître devant lequel il faut fuir, mais auquel, si cette sagesse vous a été refusée, il convient d'obéir humblement, en esclave, sous peine de troubler l'ordre des choses !...

## V

Que les dernières fictions de la romancière lombarde soulèvent, réclament de telles discussions, cela montrera le chemin parcouru depuis le jour où, timide, elle envoyait de petits contes au *Courrier du Matin*. M. Benedict Croce l'affirme : « M<sup>me</sup> Neera possède une véritable philosophie morale et des plus solides. Elle a nettement discerné que la cause de toutes nos erreurs morales réside en ce qu'elle appelle, — ses termes paraissent choisis avec sûreté, — la conception matérialiste du bonheur, c'est-à-dire dans le fait de placer le bonheur, le bien, le progrès, non dans l'esprit de l'homme, mais dans les détails de la vie matérielle et dans les innombrables métamorphoses dont ces détails sont susceptibles<sup>1</sup>. »

Par malheur, les publics de maintenant — et en Italie moins qu'en aucun autre pays de l'Europe occidentale — semblent mal pré-

1. *La Critica*, 3<sup>e</sup> année, fascicule V, p. 354 (20 septembre 1905).

parés à goûter un tel idéalisme. Qu'importe ! M<sup>me</sup> Neera s'était depuis longtemps accoutumée à ne prendre conseil que d'elle-même. Toute l'histoire de sa carrière se trouve expliquée par cette observation. D'abord, il y a trente ans, sa littérature manquait de culture. Si le public applaudissait, les lettrés épilogaient. Puis l'accord se fit ; vinrent les années glorieuses. Cependant, après avoir atteint le développement de la moyenne, M<sup>me</sup> Radius le dépassa. La majorité de ses anciens lecteurs s'écrie aujourd'hui : « Qui est-ce qui nous a gâté notre Neera ? » tandis que les attiques, les mandarins, s'en vont hochant la tête : « Cette femme ne s'est pas développée en un jour, certes !... Mais, quand on constate d'où elle est partie, où elle est arrivée, il n'y a pas lieu de regretter qu'elle ait pris son temps !... »

A Milan, je discutais naguère de son cas avec de ses amis connus ou inconnus. L'un d'eux me tint ces propos sensés : « Comment voulez-vous que M<sup>me</sup> Neera devienne jamais populaire ? Ses livres, au lieu de flatter les goûts du jour, les négligent ou les combattent. Ainsi, cette dame sera la première à constater, par exemple, que le xviii<sup>e</sup> siècle français n'intéresse, chez nous, personne. Pourtant elle lui consacra un ou-

vrage plus curieux, d'ailleurs, qu'équitable<sup>1</sup>. Tandis que d'Annunzio s'institue l'avocat des droits de la chair, tandis qu'il multiplie ses pernicieuses excitations à l'amour, ne s'est-elle point avisée de proclamer l'utilité du renoncement (*Une Passion*), la beauté du sacrifice (*L'Ame Seule*), de se poser en platonicienne, au milieu d'une société éperdument épicurienne ! Enfin, alors que le mouvement féministe désorganisait la famille, afin de la réorganiser sur des bases plus stables, d'après de plus justes principes, M<sup>me</sup> Neera n'a-t-elle point compris que sa position (celle à peu près de M<sup>me</sup> Arvède Barine, réactionnaire, sans l'intervention qui lui eût valu tant de faveurs de l'infailibilité catholique) n'était point choisie pour lui rallier les suffrages d'aucune majorité ? »

Voilà un courage intellectuel plus rare chez les princesses que chez les princes de lettres. Dans tous les domaines, elle reste bien l'indépendante qui osa ce crime de lèse-majesté littéraire, de contredire un Ferdinand Brunetière !

1. *Il Secolo Galante* contient de très jolies études sur M<sup>lles</sup> Aïssé et Lespinasse, la marquise du Deffant, la comtesse d'Houdetot, M<sup>mes</sup> Geoffrin, d'Epinay et de Genlis. Ce dernier chapitre mériterait d'être traduit.

Sa réputation, certes ! n'aura point à en souffrir, seulement son succès s'en est trouvé retardé. Pourvu qu'il ne vienne pas trop tard !... M<sup>me</sup> Radius se le demande, mais l'hypothèse ne l'effleure même point qu'elle pourrait, afin de hâter sa fortune, modifier sa ligne de conduite : brûler, pour un jour, ce qu'elle adora et faire le geste de paraître adorer ce qu'elle méprisa !...

Assise dans l'ombre de l'âge et dans l'ombre de sa demeure, elle attend, énigmatique, misanthrope, et ses yeux, auxquels les désillusions ont coûté tant de larmes, scrutent les perspectives des lendemains, avec une obstination d'année en année, de mois en mois, plus amère, plus désenchantée, plus irréductible. Elle s'affirme, cette noble femme, de la lignée intellectuelle qui va, en Italie, du Manzoni des *Fiancés* au Fogazzaro du *Saint*. Dès que l'on connaît sa vie, on n'ouvre plus ses ouvrages qu'avec respect. Ils sont tous également fruits de son deuil. *Avec mes grands chagrins, j'ai fait de petites chansons !* disait le poète hébraïque. *Avec mes larmes, en crucifiant ma chair, en martyrisant mes faiblesses, en jugulant mes désirs, j'ai fait de brefs romans !...* pourrait paraphraser la Milanaise. Devant cette œuvre ardente et pure, dont l'immatérialité anguisse, à l'égal d'une

mutilation, le passant se découvre respectueux,  
en murmurant : *Ci-gît la détresse d'un cœur de  
femme !*

## V

## POST-SCRIPTUM.

L'esprit le moins prévenu ne peut s'empêcher de réfléchir que, de tous les pseudonymes qu'offrait la littérature à la fantaisie de M<sup>me</sup> Radius-Zuccari, celui de *Neera* semblait le moins lui convenir, puisqu'il présentait le tort grave d'engager la pensée du lecteur sur une voie, sur des voies qui n'étaient, ne sont point celles que suivit jamais cette femme irréprochable !...

Que dit Horace, car c'est lui qui, le premier, incrusta, dans l'or de ses vers, ce nom charmant ? Il reproche à *Neera* « de prodiguer ses nuits à un rival préféré ». Et voluptueusement, le poète romain parle « des bras flexibles » de l'ardente maîtresse qui « l'enlaçaient plus étroitement que le lierre n'embrasse les chênes altiers » !... André Chénier n'est pas moins brûlant :

Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours

Cette Néère, hélas ! qu'il nommait sa Néère,  
*Qui pour lui criminelle*, abandonna sa mère,  
*Qui pour lui fugitive*, errant de lieux en lieux,  
Aux regards des humains n'osait lever les yeux !...

Il est vrai qu'il y a Tibulle, et encore !...  
D'ailleurs, Tibulle ne compte plus, à supposer  
qu'il ait jamais beaucoup compté. Si Neera fut  
bien le nom d'une amoureuse, reconnaissons  
que cette amoureuse n'eut rien de platonique ;  
c'est Diotyme, c'est Laure, c'est Béatrice, c'est  
n'importe quel nom d'amante vertueuse, que, de  
préférence à celui de la voluptueuse Neera,  
M<sup>me</sup> Radius-Zuccari devait, en guise de loup, lit-  
téraire, appliquer sur son douloureux visage de  
vierge, d'épouse, de mère, de grand'mère, bles-  
sée par la vie et par l'amour et par le devoir,  
mais toujours immarcescible !

## APPENDICE

## A. — LE PROCÈS DU FÉMINISME PAR UNE FEMME

Quand un homme s'enhardit jusqu'à discuter les théories du féminisme, chacun de crier haro sur le sans-cœur, le misérable ! En vérité, serait-il surprenant que le vigneron prétende défendre sa vigne et, s'il témoigne, en telle occurrence, de quelque ingéniosité ou de quelque philosophie, comment ses discours pourraient-ils ébranler la confiance de l'auditoire, puisque ses partisans eux-mêmes se verront obligés de reconnaître la portée toute relative de raisonnements abominablement intéressés ? Mais, qu'une femme s'avise d'élever la voix, et les plus prévenus n'oseront refuser une oreille attentive, surtout si cette femme a prouvé, par les actes et les œuvres de sa carrière, qu'elle connaît le cycle douloureux des épreuves et des désillusions qui sont, en ce bas monde, le triste lot de la plupart de ses compagnes. Je crois piquant de raconter la curieuse croisade qu'avec un esprit réaction-

naire, par bon sens, et non de parti pris, M<sup>me</sup> Neera soutient en Italie, depuis plusieurs années, contre les revendications et les progrès du féminisme.

La question, il est vrai, n'a pas encore, de l'autre côté des Alpes, autant d'importance que de ce côté-ci. On pourrait aligner des chiffres, énumérer des faits. Mais les statistiques et les observations les plus précises ont cela de commun, qu'alors que je leur ferais dire *blanc*, d'autres réussiraient sans erreur à leur faire dire *noir*. Sans doute, la première des ligues italiennes n'a encore qu'une douzaine d'années d'existence et, sans doute aussi, le nombre des étudiantes accuse de fâcheuses tendances à rester stationnaire. Mais petite ligue deviendra grande pour peu que la mode lui prête vie, et je ne doute point qu'un jour, il n'y ait autant d'étudiantes à Rome qu'à Paris. Ce sont détails sans importance, l'obstacle est ailleurs, dans la nature même de l'Italienne, qui n'a point été créée, élevée, pour vieillir seule, loin de l'homme, sa joie, sa pensée, sa raison d'existence ! Et non pas seulement à cause du chapitre tendresse, qui doit être le premier de tous les chapitres du roman, pour toute femme vraiment femme, comme je l'entendis déclarer à la plus belle des Florentines, mais

surtout en pensant aux mille embûches de la carrière, quelle qu'elle soit, de la destinée même dorée, de l'automne qui, s'il n'est point maternel, ne sera pas sans un compagnon — supportable. M<sup>lle</sup> Dora Mélégarî <sup>1</sup>, une Italienne qui écrit le français comme une Parisienne, sans avoir, sur ces sujets, la robuste sagesse de M<sup>me</sup> Neera, reconnaissait avec regret, que ses compatriotes avaient la plus grande peine à s'affranchir du patronage masculin et, pour cent raisons que

1. M<sup>lle</sup> Dora Mélégarî (1854), l'une des romancières et des moralistes appréciées de l'Italie contemporaine, est la fille aînée de l'un des promoteurs de l'unification de l'Italie. Son père, qui mourut sous le règne d'Humbert I<sup>er</sup>, ministre des Finances, avait, durant ses années d'exil politique, épousé à Lausanne, en Suisse, où il s'était retiré sous le nom d'Emery, une demoiselle de Mandroz. Ces hérédités protestantes expliquent le double caractère de l'activité artistique de M<sup>lle</sup> Mélégarî. Romanesque et passionnée, elle le fut jusqu'à nous enthousiasmer dans ses tendres romans (*Expiation*, *Kyrie Eleison*, etc.), tandis que ses prênes laïques (*Ames dormantes*, *Faiseurs de joies et faiseurs de peine*, *Chercheurs de sources*), nous la montrent, au contraire, d'une sévérité presque calviniste. Mais dans son œuvre multiple, et qui mériterait une étude, rien n'égale ses souvenirs historiques. Cette dame perspicace et maligne a vu tant de choses et de gens que si elle s'avise jamais de composer des mémoires, ils surpasseront, je vous le certifie, ceux d'ailleurs trop vantés, de la comtesse de Boigne.

vous devinez, elle concluait en avouant que sa patrie offrait des milieux mal préparés et peu propices aux idées d'émancipation<sup>1</sup>. Cependant, parmi les maîtresses d'école, les institutrices, les femmes de lettres, dans la bourgeoisie modeste, où la vie est là-bas plus difficile qu'ailleurs, parce que les charges y sont plus lourdes et les moyens plus limités, et surtout au sein de l'immense population des ouvrières italiennes, fileuses milanaises, tresseuses florentines, brodeuses vénitiennes, dont l'existence n'est qu'une perpétuelle lutte pour le pain quotidien, un mouvement libertaire se dessine, et des troubles survenus à Milan ont montré plus d'une fois déjà qu'à la première occasion, ces malheureuses étaient prêtes à fomenter les pires désordres. Aussi bien est-ce dans ces milieux-là, que les théories féministes commencent à s'acclimater. Conçoit-on les ravages qu'elles ne sauraient manquer d'y causer ? Convient-il d'exaspérer l'état d'esprit de celles qui n'ont déjà que trop de motifs de se plaindre ? Une parole de charité ne serait-elle pas plus nécessaire, plus efficace ? M<sup>me</sup> Neera l'a estimé et, avec conviction, ingé-

1. Voir le *Correspondant* du 10 juin et du 10 juillet 1899.

niosité, elle s'est efforcée, par le livre et par le journal, d'être auprès de ces têtes que la *stretzza dei tempi* avait quelque peu désorganisées, l'apologiste des idées et des usages d'autrefois. Certaines vérités sont toujours bonnes à entendre.

Je le répète : M<sup>me</sup> Neera est franchement réactionnaire. Elle n'estime point, ce qui, à mon avis, est abusif, qu'il y ait lieu de réformer l'éducation des jeunes filles. Le système qui fit de nos mères des femmes de bien ne saurait-il convenir à élever nos descendantes ? C'est en de tels sujets qu'il convient d'éviter les artifices de la rhétorique. Ils sont nombreux ceux qui, à grand renfort de belles phrases, réclament pour la jeune fille une instruction plus complète, *le droit à la connaissance*. Or, que veut-on signifier ? se demande M<sup>me</sup> Neera. En théorie, c'est parfait ; mais, en pratique, il devient certain que ce *droit à la connaissance* aura et doit avoir des limites. Alors, selon la belle sentence d'Alfieri, « mieux vaut une ignorance honnête et complète, que les regrettables abus d'une demi-science ». D'ailleurs, — ajoute la romancière, avec un savoureux bon sens, — aucun livre, aucun discours, ne pourront jamais faire d'une jeune fille une femme, car c'est là un privilège que Dieu a transmis directement à l'homme et dont

il devrait se montrer plus jaloux et plus fier<sup>1</sup>. « Observez, par exemple, celles que, d'une épithète qui restera, M. Marcel Prévost appelle les *vierges fortes* ; n'y a-t-il pas toujours, dans leurs actes ou leurs écrits, même chez les mieux préparées, les plus raisonnables, — hélas ! les Anglo-Saxonnes ne l'ont que trop montré ! — je ne sais quoi d'incomplet, tranchons le mot, de *déséquilibré* ? Non, la fonction véritable, la seule fonction de la femme ici-bas, est dans le mariage, la maternité.

J'entends l'objection : C'est très bien, mais pensez-vous à celles, chaque année plus nombreuses, qui ne parviennent point à se marier ? Voici la réponse de M<sup>me</sup> Neera : « A un tel état de choses, je ne vois qu'une remède efficace : *trouver le mari* ! Et, si cela ne se peut pas, tout le reste devient vent et fumée. Pourquoi voudriez-vous me persuader que sécher sur un encrier, au lieu de sécher sur une paire de bas, selon la coutume d'autrefois, modifie, d'aucune manière, la question<sup>1</sup> ? »

Bien loin même — comme le prétendent les féministes — d'aider la femme à prendre cons-

1. *La donna et la cultura* dans le *Corriere della Sera* du 10 avril 1899.

science d'elle-même, l'instruction supérieure la détraquera sans la perfectionner. En lui donnant des goûts, des intérêts, des occupations qui, jusqu'à ce jour, étaient réservés aux hommes, une instruction masculine la détournera, périlleusement pour l'avenir de la race, de sa destinée, de sa fonction naturelles. Les temps viendront, — il suffit de feuilleter certains livres des Norvégiennes ou des Anglaises de l'extrême-gauche, pour dire : les temps sont venus, — où des savantes, véritables Pics de La Mirandole en jupons, proclameront qu'il est injuste que l'homme ait les plaisirs de l'amour et la femme les douleurs de la maternité. « De là à la suppression des enfants, il n'y a qu'un pas ; bientôt, il n'y aura plus que les stupides qui se résigneront à enfanter ; les intelligentes ne voudront plus en entendre parler. Vouée aux travaux de l'esprit, dans trois ou quatre générations, la femme aura renoncé aux désirs obscurs de ses entrailles. Alors la femme mourra et, avec elle, le monde <sup>1</sup>. »

Même au point de vue intellectuel, la diffusion de l'instruction parmi les jeunes filles n'est pas à encourager. Etre d'individualité, la femme perd le charme de son esprit à vouloir s'as-

1. *Guerra di Sesso*, dans le *Marzocco* du 11 juin 1899.

treindre aux travaux méthodiques d'une éducation complète. M<sup>me</sup> Neera doit avoir trouvé la raison qui rend souvent la conversation des illettrées plus captivante que celle des institutrices. Il faut qu'une femme en sache suffisamment pour comprendre, point assez pour enseigner. Rien ne saurait suppléer à l'absence de moyens naturels. L'esprit féminin, l'*authoress* le compare à une alouette. Or, c'est Dieu, ce n'est pas le travail qui donne à l'alouette ses ailes, sa voix légères. Il faut se garder de la mettre à l'école de la cage ; elle aurait si vite fait de perdre sa gaité ! Parmi celles qui créèrent des œuvres durables, combien étaient instruites ? Les deux plus célèbres : George Sand et Georges Eliot passèrent leur jeunesse à battre le beurre et à préparer des conserves. « Croyez à mon expérience. J'ai utilisé la majeure partie de ma vie à étudier l'âme de mes sœurs, et j'en suis arrivée à cette conclusion, raconte l'Italienne, que nous ne parvenons à nous illustrer dans une carrière libérale qu'à la condition de nous arracher du corps notre cœur d'amante et nos entrailles de mère. Ah ! mieux vaudrait plaindre ces malheureuses que les admirer ! » C'est, avec d'autres paroles, la vérité que Porto-Riche a placée sur les lèvres de l'un de ses Don Juan : « Au

fond de tout talent de femme, il y a un bonheur manqué ! » Le cas de M<sup>me</sup> Neera ne serait guère pour nous contredire. Ceux qui m'ont lu jusqu'ici savent qu'elle avait le droit de s'écrier : *Croyez à mon expérience !...*

Cependant, ne trouvant pas que les raisons sentimentales soient péremptoires, elle ajoute : « *Le travail intellectuel de la femme est un vol commis au préjudice de l'homme futur.* » J'éprouve le besoin de répéter que c'est une romancière qui parle ; la femme, par la loi de nature, semblerait donc vouée à cette tâche sublime de sacrifier son intelligence à l'homme qui doit naître d'elle. « En considérant la question sous cet angle, il est facile de découvrir combien Georges Eliot et George Sand, elles-mêmes, donnèrent peu à l'humanité, en comparaison des mères obscures de Léonard et de Dante. Je voudrais pouvoir établir une statistique des mères de grands hommes. Presque toujours, on trouverait *une femme supérieure qui ne produisit rien*<sup>1</sup>. » La femme doit se borner à transmettre aux générations montantes les trésors accumulés par les générations disparues. Elle est la gardienne sacrée de l'intelligence humaine.

1. *La Parle della donna*, dans le *Marzocco* du 4 juin 1899.

C'est à ses mains pures que Dieu confia la tâche d'entretenir, à travers les siècles, la flamme de l'esprit. Silencieuse et dévouée, humble, c'est-à-dire supérieure, elle sera celle qui console, qui encourage, celle qui inspire : sa mission est admirable ; elle sera l'amante, elle sera la mère. « Il y a un nom de femme au fond de toute gloire ! » Et, si c'est parfois celui de l'amante, c'est plus souvent celui de la mère ! La religion de M<sup>me</sup> Neera manque, par malheur, de connaissances et de bases dogmatiques. Elle a depuis longtemps, à supposer qu'elle l'ait jamais su, oublié le catéchisme, le pauvre, l'humble catéchisme ; elle se fût aperçue, sinon, que la tâche magnifique qu'elle attribuait à la femme était précisément celle que lui conférait le christianisme. Ces droits idéaux qu'elle propose à ses sœurs, n'est-ce pas de devenir le *sanctuaire et l'arche de l'intelligence, le refuge et la consolatrice* de l'homme ? N'est-ce point avec ces paroles mêmes que l'Eglise a coutume de célébrer Celle qui, ayant été bénie entre toutes les femmes, reste et restera le Modèle et l'Exemple parfaits ?...

Sans exposer les opinions originales que M<sup>me</sup> Neera professe sur le mariage, dont elle doute que l'amour soit la base, — je la félicite

de sa hardiesse — ou sur l'adultère qu'elle ne juge point avec l'indulgence coutumière à ses confrères (elle va jusqu'à traiter l'épouse infidèle de *voleuse domestique*, et jusqu'à déclarer, avec arguments de son choix, que la faute qui reste *simple délit*, pour l'homme, sera toujours *chute grave pour la femme*), je voudrais encore dissiper un malentendu que ces analyses d'idées ont peut-être soulevé.

D'aucuns se seront demandés perfidement si cet écrivain en serait encore à croire que tout allât pour le mieux dans le meilleur des mondes et si, d'aventure, dans son excès d'humilité, M<sup>me</sup> Neera s'aveuglerait jusqu'à tenir la femme pour inférieure à l'homme. Or, j'ai le regret de l'ajouter pour ceux qui eussent aimé voir cette Milanaise pousser jusqu'à l'absurde ces théories de naguère, plutôt que d'aujourd'hui, — l'écrivain lombarde n'est point tombée dans de tels travers. Après avoir consacré tout un chapitre à discuter, — et avec quel esprit ! — les raisons qu'avancent certains physiologistes, — allemands d'ordinaire, — pour essayer de prouver que la nature de la femme est inférieure à celle de l'homme, elle conclut par ces belles paroles de Mazzini : « L'homme et la femme sont deux notes inégales, de nature diverse, sans les-

quelles l'accord humain ne semble pas possible. » Avec clairvoyance, elle s'est plu à répéter que le développement de ses sœurs devait, comme celui de ses frères, obéir à la loi de progrès. Seulement, à ceux qui s'efforcent de rendre ces développements *pareils*, elle a répondu qu'il était préférable qu'ils demeuraissent *parallèles*. L'un comme l'autre perdront plus qu'ils ne gagneront à vouloir acquérir les mêmes qualités, les mêmes occupations et les mêmes pensées. Bien loin d'apaiser ce que les philosophes appellent « la guerre des sexes », le féminisme qui va se propageant par tous les pays de la vieille Europe et de la jeune Amérique, en attendant qu'il ne gagne les trois autres parties du globe, — le féminisme ne parvient qu'à en accentuer les péripéties, qu'à en exaspérer l'horreur !... Au lieu d'exciter la concurrence et la haine, le féminisme, pour faire œuvre efficace, devrait donc apporter des paroles d'apaisement et d'amour. Le premier point à gagner serait d'obtenir que les deux termes de l'éternelle équation vitale consentissent à se connaître et à s'apprécier, en dehors de l'œuvre de chair, en dehors même de toute préoccupation sentimentale.

Vous comprenez l'attitude de M<sup>me</sup> Neera ?

Ayant senti que ces Eves nouvelles sont « riches en savoir, mais pauvres en bon sens, et par trop dépourvues de ce sentiment domestique qui est la force de l'épouse et la base de la famille », elle a poussé un cri d'alarme. Elle a dénoncé ces doctrines séduisantes, mais fausses, qui, écrit-elle encore, « offrent à la femme, le rôle de la *mouche du coche* », et, généreusement, avec une ardeur tout italienne, elle a pleuré des larmes sur « cette humanité future, à laquelle on voudrait ravir le saint idéal de la mère ».

---

B. — LES THÉORIES ÉDUCATIVES DE  
MADAME NEERA.

Nous manquons de traités pratiques d'éducation. Non pas, à dire vrai, que la librairie contemporaine ait cessé d'en éditer, et de remarquables, mais ceux qu'elle nous offre, rédigés par des ecclésiastiques de robe longue ou courte, professent un trop constant dédain des conditions moyennes de l'existence pour qu'ils puissent prétendre à aucune influence. Afin d'essayer de combler cette lacune, je voudrais analyser le curieux livre de cette dame italienne, derniers conseils à un fils tendrement aimé, au moment pénible où l'oiseau, battant des ailes, était prêt à s'envoler hors du nid maternel.

I

On vient de constater que M<sup>me</sup> Neera n'est, à aucun degré, de ces révoltées féministes, comme ces dernières années n'en ont que trop connu. S'il lui est venu à l'idée de composer un traité

d'éducation, ce fut uniquement parce que les expériences de sa vie l'avaient mise en état de l'écrire en parfaite connaissance de cause.

« Comme tout ce que je publie, me raconte cette femme, *Le Livre de mon Fils* n'est pas le résumé d'études arides, mais l'expression d'un irrésistible appel de mon âme. Je l'ai composé, le cœur rempli d'affection, pour le meilleur des fils. Mon Adolphe, élève de l'Ecole polytechnique, est un jeune homme sérieux, qui ne m'a jamais causé le plus petit chagrin. Sa sœur, une fleur délicate, grandie auprès de moi, et toujours sous mes yeux, est une petite demoiselle intelligente, simple, et que j'aime tendrement. Je n'ai eu que ces deux enfants et j'ai toujours pensé que Dieu n'avait pas voulu m'en donner d'autres, afin de réunir, dans ces deux êtres-là le plus de qualités possible. »

Habitant à Milan, dans un milieu de stricte économie, M<sup>me</sup> Neera fut à même de suivre, année après année, la formation progressive du caractère de son fils :

« Dans la grande ville, je vis à peu près comme je vivrais dans un bois. Au-dessus de mon habitation, je pourrais écrire : *O solitudo sola beatitudo !* Le quartier est vieux, passé de mode, la maison petite, avec seulement trois lo-

cataires, que je ne connais même point. La cour est remplie d'herbes folles ; elle est ornée de vases de fleurs tout à fait primitifs et d'un vieux figuier qui s'appuie au mur en ruine d'un couvent. Les jours de fête, je peux entendre les élèves, auxquelles les bonnes sœurs font chanter, en battant la mesure, *Santa Luci-i-a ! Santa Luci-i-a*<sup>1</sup> ! »

Il ne faudrait point croire que M<sup>me</sup> Neera n'eût jamais à sévir. Les enfants sont les enfants. Nous sommes en pleine réalité et non, quoi qu'on en puisse supposer, dans le royaume de la morale en action.

Cette page inédite est à traduire :

« Dans les belles matinées de printemps, quand je suis assise sur le balcon, tous les deux me sautent sur les genoux et ce sont des moments d'extase ; je les embrasse, je les serre contre mon cœur ; ils me paraissent si beaux, je les aime passionnément !... Mais, tout à coup, sans raison, la petite devient capricieuse. Me voici forcée de la gronder, de la mettre à terre... En une minute, ma joie s'envole !... Ensuite, je veux écrire, ses cris m'importunent. Vite une dragée, — silence ! — j'espère que ce sera fini,

1. Ces détails se rapportent à l'époque où M<sup>me</sup> Radium habitait *rue du Crucifix*.

mais, en courant, elle tombe, se blesse au front, et me voici, en hâte, quérissant l'arnica. La fillette crie toujours : j'apporte le verre d'eau ; à force de s'agiter, elle renversera le tout. Alors, c'est une autre histoire ; il va me falloir la changer, la sécher, la consoler, lui faire oublier son effroi, sa colère et sa douleur. Ensuite, quand je veux retourner à mon travail, j'ai perdu le fil de mes idées, et le papier sur lequel j'avais commencé un paragraphe a disparu. Cette fois, c'est mon fils qui l'a pris ; il en fait un cheval pour son tramway... Bref, je ne doute plus que ces écervelés ne fassent le désespoir de ma vieillesse. Avec effroi, cent exemples d'enfants terribles me reviennent à la mémoire, et je conclus que je suis la plus malheureuse des femmes. Tout à coup, derrière la porte, j'entends une petite voix : « Peut-on entrer ? » Très sévèrement, je réponds : « Entrez ! » Et, les voilà qui se précipitent comme deux flèches ; ils se pressent contre moi, m'étreignent à m'étouffer. Deux bouches fraîches ainsi que des fleurs me couvrent de baisers : « Oh ! maman, pardonnez-nous ! » Je les regarde, sévère, mais devant ces quatre grands yeux noirs et sous cette pluie de baisers, il ne me reste plus la force que de m'écrier : « Oh ! mes chéris, mes amours ! »

Ne dirait-on pas une toile de Greuze commentée par Diderot ? Evidemment, M<sup>me</sup> Neera ne songeait point à établir un traité de philosophie où les thèses succédassent aux thèses comme les anneaux d'une indissoluble chaîne. Ses visées étaient moins ambitieuses ; elle ne voulait que dresser un catalogue d'idées, que proposer certains sujets à la pensée de son fils et des amis de son fils et de tous les jeunes gens du même âge, « force vives du pays, » ainsi qu'elle l'a dit justement. Sa vie maternelle fut toute de confiance, d'amour, d'intimité. Elle me l'a avoué : « *Je vous dis tout, parce que je dois tout vous dire, un critique n'est-il pas un peu comme un confesseur laïque ?* Pour mes enfants, j'ai toujours été une sœur, une amie bien plus qu'une mère. Je n'ai jamais eu besoin de sévir et j'ai eu soin, constamment, de ne pas les écraser de sermons, de défenses. Simplement, je leur parlais de ce qui est bien, de ce qui est mal, les laissant ensuite libres de choisir. »

## II

Chez les enfants, chez ceux qui seront les hommes de demain, avant tout, il faut s'efforcer de développer le caractère. Qu'ils devien-

nent, par la suite, plus ou moins intelligents, sensibles, vertueux ; ces qualités, pour si importantes qu'elles puissent paraître dans la conduite de la carrière, n'en sont pas moins accessoires de cette vertu, clef de voûte de l'âme masculine, le caractère. Etre un homme et en avoir le sentiment et marcher de l'avant avec un but, une tâche à remplir, tel est le premier état d'esprit qu'il convient de développer chez l'adolescent. Rousseau allait jusqu'à dire *artificiellement*. « Maintenant, prétend M<sup>me</sup> Neera, on accorde tant d'éloges à l'intelligence ! Avec complaisance, les mères se vantent de l'esprit éveillé de leurs bébés, et les récompenses des écoles sont si exclusivement réservées à l'intelligence et à l'étude, qu'on n'en accorde guère (et de fait, on n'en accorde aucune) à la formation du caractère. C'est affaire aux jeunes gens de se débrouiller, comme ils le pourront, avec leur propre tempérament. »

Dans ce but, M<sup>me</sup> Neera a des recommandations de mère, des sagesses de moraliste. « Evite la légèreté, l'inattention, qui émiettent l'âme et disloquent le caractère. Lord Chesterfield l'écrivait déjà à son fils : « Tout ce qui vaut la peine  
« d'être fait mérite et exige d'être bien fait, et  
« rien ne peut être bien fait sans attention. » Le

soin du détail précis favorise, en effet, les plus grandes entreprises ; Franklin ne fut-il pas remarqué par celui qui devait inaugurer sa fortune pour la sollicitude avec laquelle il ramassa une épingle ? « Evite aussi cette indulgence à la mode qui excuse tout, accepte tout et, sous le couvert de l'indifférence, en arrive à ne plus savoir distinguer le bien du mal... » « Certes, il faut de l'indulgence, ajoute M<sup>me</sup> Neera, mais qu'elle ne soit ni aveugle, ni paresseuse, et surtout qu'elle ne soit jamais complice. » Ce qui ne revient point à dire qu'il faille juger autrui avec sévérité. Car, envers notre prochain, l'indulgence n'est plus une faiblesse, mais une vertu, et une vertu, dont la pratique demeure malaisée, puisque c'est la charité, cette charité qui doit être patiente, point envieuse, point intéressée, et dont l'apôtre a vanté, en poète, la splendide perfection ! » Quant au respect des opinions d'autrui, le conseil est plus difficile encore à pratiquer ; la jeunesse est intransigeante. C'est son point faible. Il faut avoir les cheveux gris ou ne plus croire en soi-même pour pouvoir respecter la contradiction. Ce n'est pas à vingt ans que saint Augustin aurait pu recommander d'aimer l'intelligence jusque dans les manifestations les plus éloignées de nos manières de penser !...

En développant ainsi, de toutes façons, le caractère de l'enfant, on l'aidera à devenir plus qu'un numéro matricule, à s'élever au rang d'entité agissante. « Quoi que tu veuilles être, galant homme ou fripon, sois-le complètement ! » M<sup>me</sup> Neera s'écoute parler, et ce n'est pas précisément l'inconduite qu'elle recommande, mais sa franchise a horreur de la banalité, des sentiments de convention, des âmes taillées sur le même patron, qu'elle compare plaisamment « à des nouilles<sup>1</sup> faites à la machine, lesquelles, pour être de bonne fabrication, ne se doivent pas pouvoir distinguer les unes des autres. A dire vrai, si de telles personnes ont coutume de plaire, c'est par la même raison que rien n'est plus agréable au palais qu'une nouille bien faite, ronde, pâteuse, glissante et point trop salée. Mais pour toi, mon fils, ce n'est pas cette espèce de perfection mécanique que je désire. Avant tout, sois toi-même, tel que tu dois être, et laisse les moyens industriels à ceux qui, autrement, ne parviendraient jamais à acquérir ni forme, ni couleur ».

Ces conseils sont excellents ; après avoir plaidé le développement du caractère, M<sup>me</sup> Neera met en garde son fils contre l'égoïsme, l'obstination, lesquels ne sont nullement les consé-

quences extrêmes d'une personnalité nettement accentuée mais les ombres d'un prisme dont les rayons attestent l'éclat et l'originalité. Un point paraît cependant discutable. M<sup>me</sup> Neera doute que l'éducation puisse modifier un tempérament : « Nous pouvons être grands ou mesquins, mais toujours, en nous-mêmes, persiste une force qu'il nous est impossible de changer, et si parfois il paraît qu'il en va autrement, le phénomène se produit par un *processus* naturel, de la même manière que le vin devient du vinaigre, ou l'eau de la glace. » Sans m'accorder le plaisir de mettre M<sup>me</sup> Neera en contradiction avec elle-même (ne vient-elle pas de déplorer cette éducation mécanique traitant la jeunesse comme pâte à nouilles ? ce qui signifie, si je ne m'abuse, qu'une certaine éducation, tout au moins, aurait le pouvoir de *repétrir* le tempérament et le cœur de nos enfants), je lui citerai nombre d'exemples fameux, celui de Stendhal. (qui doit être cher à son cœur de Milanaise), d'adolescents ayant voulu se donner tel ou tel tempérament et y étant parvenus. Je lui rappellerai aussi que l'éducation des Jésuites, ce système dont les résultats sont indiscutables, même pour ceux qui les déplorent, reste basé précisément sur cette possibilité de corriger la

nature, de la rapprocher d'un type choisi d'avance.

Voilà pour la vie intellectuelle. Quant à la vie morale, M<sup>me</sup> Neera, à mi-chemin entre la libre pensée et la soumission dogmatique, estime qu'elle doit poursuivre avant tout le développement de la conscience : « L'honnêteté d'un homme qui aspire à être quelque chose de plus que le premier venu, ne dépend pas des menaces du châtiment ou des attrait de la récompense, mais de la révolte de son être inférieur. Sans cette nécessité de l'âme, nous ne pourrions jamais devenir entièrement honnêtes. Nous ressemblerons à ces chiens qui croient être libres parce qu'ils courent les rues, quand ils ont en réalité le nez pris dans une muselière. »

Il déplairait à cette mère de voir son jeune fils chercher en dehors de lui-même un point d'appui, une règle de conduite, une excitation à faire le bien. Etant de celles qui désirent voir se manifester de bonne heure l'esprit d'initiative, elle désapprouve ces éducations à la bûchette, où l'élève se voit contraint d'obéir avec une docilité de chien savant : « L'homme supérieur, dit-elle justement, ne s'inquiète pas des jugements d'autrui ; il a en lui-même un juge sans appel, sa conscience. Or, notre pensée

réfléchie n'est-elle pas le meilleur directeur que notre conscience puisse souhaiter ? Il vaut mieux, certes, aller de l'avant sur la route que l'on croit devoir suivre que de perdre son temps à interroger les passants. Car ainsi, — et ainsi seulement, — l'homme intérieur fera peut-être quelques pas en avant vers l'éternelle lumière de la vérité !... »

« J'ai écrit ce petit livre pour ouvrir l'âme à la compréhension du bien. Car le bien facile, celui qui provient des moelles épuisées des sentimentaux ou des fièvres mesquines des vaniteux, ne suffit plus à l'humanité parvenue à la maturité. C'est un autre idéal, ce sont d'autres conquêtes qu'il vous faut, ô jeunes gens de la nouvelle génération, ô vous qui inaugurerez le xx<sup>e</sup> siècle !... Les minéraux ont donné leur nom à divers âges : et, comme on eut le siècle de l'or et celui de l'argent, celui du cuivre et celui du fer, notre xix<sup>e</sup> siècle s'est appelé de lui-même le siècle de la lumière. Quand aurons-nous enfin le siècle de l'homme ? »

Parmi les conseils prodigués : patience et vertu, continuité dans l'effort, fermeté dans la douleur, nécessité de marcher les yeux en haut, de prendre pour unique mot d'ordre : *Sursum corda*, (« car on peut vivre sans grammaire,

mais on ne peut pas vivre sans idéal ! »), parmi tant de conseils dont l'exposition nous entraînerait dans des sentiers trop battus, il en est un qui me paraît prêter à la discussion : c'est lorsque M<sup>me</sup> Neera, regrettant de ne pouvoir recommander la franchise, engage son fils, sans déguiser la vérité, à en passer pourtant sous silence quelques particularités. Elle a cette anecdote qui me servira à exprimer mes réserves :

Une dame qui avait eu le malheur de perdre une fille tendrement aimée disait, en montrant le portrait de deux princesses à la jeune personne qui devait écrire, plus tard, *Le Livre de mon Fils* : « Regardez celle-ci à droite : oh ! si vous saviez comme elle ressemble à ma pauvre Lucie !... Ce sont les mêmes yeux ! le même front ! la même bouche !... » La petite Milanaise, dont la première éducation avait été un peu négligée, répondit sans penser à mal, en désignant, du doigt, l'autre princesse : « Quant à moi, je préfère celle de gauche. »

Depuis, les années sont passées, et M<sup>me</sup> Neera a reconnu qu'elle ne fût qu'une mal polie. Sans mentir, elle aurait dû, lui semble-t-il, répéter : « Oui, madame, cette personne est très belle ! » Je trouve que cela même n'aurait pas été suffisant. Mon Dieu, puisqu'elle aimait cette dame,

puisqu'elle lui faisait des visites et cherchait à la consoler, ne pouvait-elle soupirer : « Oh ! madame, quel beau visage ! comme votre fille devait être charmante !... » La réponse faite était d'une jeune Huronne, celle proposée d'une petite Iuronne. Il faut aller plus loin, jusqu'à partager, par sympathie, les opinions de ceux auxquels nous voulons témoigner de l'affection, si nous prétendons montrer que l'éducation a civilisé nos mœurs, affiné notre intelligence.

Au terme de son étude, M<sup>me</sup> Neera se trouvera forcément amenée à dire quelques mots du problème que la femme pose avec un sourire, à l'heure périlleuse où, sans être plus un bébé, l'adolescent n'est pas encore un homme. M<sup>me</sup> Neera dit, avec une émotion singulière . « Etre aimé reste un don inestimable. Savoir aimer semble une vertu. » Puis, retenue par une crainte discutable, elle se borne à répéter à son fils d'honorer la femme et de la respecter : « Elle représente un idéal sacré ! » Sois loyal et sois franc, et surtout honnête, honnête jusqu'au scrupule, honnête comme tu le serais avec un homme. N'écoute pas ceux qui te disent qu'elle est le fléau de la vie et que, par elle, le mal a été propagé sur la terre. Une femme, une simple femme a autant de patience, de vertu, de

douceur, que dix hommes mis ensemble. Déjà lord Chesterfield écrivait à son fils : « Vous paraissez croire que depuis Eve jusqu'à nos jours, les femmes ont fait beaucoup de mal ; pour ce qui est de cette *dame-là*, je vous l'abandonne ; mais, depuis son temps, l'histoire nous apprend que *les hommes ont fait, dans le monde, beaucoup plus de mal que les femmes !* »

### III

Tel est ce petit volume, inspiré par « *le plus grand des amours* ». Je laisse à M<sup>me</sup> Neera la responsabilité de cette épithète, l'amour d'une mère pour son fils. J'eusse préféré que la psychologue recommandât, en termes plus chaleureux, la beauté du travail, régénérateur de l'âme, l'excellence de l'analyse, qui aide à éviter tant d'actes inconsidérés, et même cette culture du goût, cet apprentissage des bonnes grâces et des belles manières, sans lequel aucune éducation ne sera complète. Surtout, je déplore que M<sup>me</sup> Neera fasse à la religion une place aussi insuffisante. Quelles que doivent être les conclusions auxquelles aboutira la réflexion de l'homme, ses parents ont le *droit*, ils ont même

le *devoir* de lui donner l'éducation religieuse qu'ils reçurent eux-mêmes. C'est une tradition qui, comme toutes les traditions, ne peut que développer le sentiment de la solidarité en inspirant et plus de respect pour le passé, et plus de clairvoyance pour l'avenir.

Cependant, j'aime ce livre, et j'envie le fils pour lequel une mère sut l'écrire. A l'intention du *Signorino Adolfo*, — comme on dit à Milan, — je recopierai donc ces vers d'expressions un peu démodées, qui disent nettement pourquoi, dans la foule des pédagogues ennuyeux, M<sup>me</sup> Neera établit une si touchante exception :

Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,  
Sont des fleurs, ornements du désert de la vie !...  
Sache les respecter autant que les chérir,  
Et si la voix du sang n'est point une chimère,  
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère !...

Oui, cette Milanaise est moins un écrivain qu'une femme, et moins une femme qu'une mère, et cela m'ayant charmé, en charmera sans doute d'autres.

---



## V

MISS MARY F. ROBINSON ' 1

*(Madame Duclaux).*

« Dans mon cœur, il est un temple que ne pourront détruire ni les vers ni la rouille — un temple enguirlandé et pavoisé prêt à recevoir mon âme !

« A son portail, sont suspendues des guirlandes de fleurs toujours fraîches ! Oh ! les roses du passé, elles restent éternellement enivrantes !... »

*(The Collected Poems. Temple Garlands.)*

Il y a vingt-deux ans que je la connais et vingt-deux ans que je l'admire. Comme ce sera la

I. OEUVRES : EN ANGLAIS, 11 volumes : *A Handful of Honeysuckle* ; *The Crowned Hippolytus* (Kegan Paul) ; *The New Arcadia* (Green and C<sup>ie</sup>) ; *An Italian Garden* ; *The Garden Play* ; *Retrospect* ; *Collected poems* ; *The Return to Nature* ; *The Fields of France* (T. Fisher Unwin) ; *Marguerite d'Angoulême* ; *Emily Brontë* dans la collection des *Eminent Women*. — EN

manière la plus simple d'indiquer ce qu'il y a de charmant et de décevant, à la fois, dans le cas de cette *authoress bilingue*, je m'en vais commencer par raconter mon aventure d'esprit avec elle.

Cela date de 88 : James Darmesteter venait de publier une traduction, cruelle à force d'être littéraire, d'un choix de poésies recueillies sans discernement, parmi les quatre volumes signés d'une miss plus connue à Florence qu'à Londres, — je parle de jadis, — et dont le nom de Robinson semblait choisi par le sort, pour se graver dans la mémoire des hommes. L'étudiant allemand que j'étais alors, soucieux de montrer qu'il savait, lui aussi, quatre mots d'anglais, re-

FRANÇAIS, 6 volumes : *Marguerites du temps passé* (Armand Collin) ; *La Reine de Navarre* ; *La Vie d'Ernest Renan* ; *Grands écrivains d'outre-Manche* (Calmann-Lévy) ; *La vie d'Emile Duclaux* (hors commerce) ; *Froissart* (dans la collection Hachette). M<sup>me</sup> Duclaux-Robinson est, pour la France, le correspondant littéraire du *Times*. Un grand nombre d'études historiques ou littéraires dans le *Fortnightly Review*, l'*Edimbourg Review*, le *Times*, la *Revue de Paris*, la *Revue Bleue*, etc., n'ont pas été réunies en volume. Cette femme collabora, en outre, comme secrétaire de James Darmesteter, d'abord, à des travaux archéologiques, puis, au même titre, avec Emile Duclaux, à des travaux scientifiques dont le retentissement fut parfois européen.

marquant, en outre, qu'à la suite du chétif auteur des *Prophètes d'Israël*, le chœur des grands critiques reprenait avec ensemble, prétendit ajouter sa strophe à l'ode que la vieille France adressait à la jeune Angleterre. Il s'agissait de trouver du nouveau ; les volumes repassèrent sous mes yeux. J'ai conservé les six lettres autobiographiques que m'adressa l'étrangère. L'essai parut le 10 octobre, dans la *Revue Internationale* de Rome. Après une histoire des débuts la plus complète que je connaisse en français, m'appliquant à remplacer le fil qui avait dû relier les perles disséminées à travers les écrins de ces recueils, j'essayai de recomposer le ou les premiers rangs du collier sentimental de cette existence<sup>1</sup>. J'appelais cela, *établir la psychologie d'une âme de jeune fille*. Quoi ! cinq volumes durant, — les *Chansons et Balades* ayant paru entre temps, — cette musicale adolescente à laquelle la destinée n'offrait point les jours tissés d'or que méritait la magnificence de son imagination, — aurait exalté sans

1. Voir l'*Appendice*. J'aurais voulu reproduire l'article tel que je le donnais alors, mais à changer un adjectif, j'ai vu qu'il fallait modifier les substantifs, les verbes, adverbes et proverbes — et que le seul parti à adopter était de refaire ces travaux en les éclairant aux lumières du présent.

rimes, ni raisons, la tendre et terrible passion. Avec grâce, elle avait cependant redit à sa manière : *Plaisir d'amour ne dure qu'un jour, chagrin d'amour dure toute la vie !...* Un roman, oh! sans doute aussi blanc que le pouvait souhaiter l'âme la plus scrupuleuse, mais réel, avec des yeux et des lèvres de vie, avait dû susciter tant d'illusions et de désillusions ?...

« Hélas ! m'écrivit la jeune femme, cette psychologie de jeune fille, si fine, si pénétrée de sympathie... pour moi du moins, elle n'est pas vraie. A vingt ans, j'étais encore toute à mes vieux bouquins... l'amour était intéressant, puisque c'était dans la *Vita Nuova*, mais ce qui me passionnait bien davantage... c'était une balade de Henry de Croye, une manche à la Véronèse, ou une théorie de Platon<sup>1</sup>... » Ces lignes me glacèrent. Se pouvait-il que notre nouveau Villon eût raison ; *tout le reste était donc littérature !...* Ayant constaté depuis que la page datait des premières semaines du premier mariage et de sûrs confidents ayant eu d'étranges réticences sur cet hébraïsant qui ne paraissait pas se douter que le propre d'un cœur de poétesse était d'être poétique, je me reprends à espérer. Miss Robinson a dû fortement

1. Lettre du 13 novembre 1888.

exagérer. « Les desseins dans le cœur humain sont des eaux profondes, écrivait, au vieux *Livre des Proverbes*, le roi Salomon, *mais l'homme intelligent sait y puiser.* » En admettant que la poétesse cêlât quelques beaux rêves, toute l'histoire de sa carrière le montrera cependant ; cette femme posséda une imagination, une sensibilité suaves ; la pitié la plus douce s'exhala par sa « bouche d'or », mais la flamme, la divine et sublime folie ont manqué. Si j'avais été moins jeune, j'aurais pu le conjecturer à ce détail, que le dernier volume : *Chansons et Ballades*, portait en sous-titre : *Le Jardin de Divertissement.*

A tourner ces pages jaunissantes, je retrouve mon enthousiasme de la vingt et unième année. J'ai un ami, aujourd'hui grand romancier, qui pourrait raconter sur quel mode thébain je parlais alors de cette nouvelle Titania ! Je m'étonne toutefois — et cet étonnement m'afflige, mais je n'ai pas la force de le céler — que la courbe de cette destinée ail été moins glorieuse que je croyais la deviner. Une seconde Elisabeth Barrett me semblait en chrysalide. Le miracle ne s'est point accompli ; le Robert Browning attendu n'a jamais paru, hélas ! trois fois hélas ! Aussi les *Sonnets Portugais* n'ont-ils pas été récrits !... J'ai tort ; je le sens bien, mais c'est

par excès d'admiration (je mérite donc d'être relevé de cette hérésie). Il faut aimer les poètes pour ce qu'ils sont, non pour ce que nous voudrions qu'ils fussent. Avec un soupir de sa voix blessée, murmure cette artiste pour laquelle on devrait rafraîchir, reflleurir l'épithète de *délicieuse* : « Le souffle m'a manqué !... » Pour son repos et pour notre joie, mieux a valu peut-être qu'aucun Robert Browning n'ait embrasé cette vie !... Qui saurait affirmer ce qui en pouvait résulter ? Tandis que nous lisons les œuvres que nous valut la destinée de dévouement, à l'ombre des soirs, qu'a par deux fois choisie cette femme, cette « fée », comme l'appelaient, à Florence, ceux dont elle égayait les salons.

Dans l'ingénieuse biographie que M<sup>me</sup> Robinson a consacrée à son second mari, le bon et génial Emile Duclaux, elle écrit : « Camarade chevaleresque et charmant, il m'avait choisie parce que j'étais *seule* et parce que j'étais triste. » Il suffirait, j'estime, de mettre la phrase au féminin, pour expliquer le premier mariage avec l'orientaliste James Darmesteter : « Camarade chevaleresque et charmant, *elle* l'avait choisi parce qu'il était *seul* et parce qu'il était triste ! » Sa gaité fine charma, quelques saisons, pas beaucoup, la santé compromise par diver-

ses défauts mélancoliques, de celui qui s'exerça dans plusieurs genres, sans être de premier ordre dans aucun. Il n'avait que huit années de plus qu'elle, mais sa frêle constitution ne lui préparait, hélas ! pas une bien longue carrière ... Le dénouement ne souffrait point d'être différé. Cette veuve charmante devait accepter, quelques hivers plus tard, d'adoucir le veuvage de l'auteur du *Traité de Microbiologie*. Deux créatures de même valeur, cette fois-ci, étaient en présence. Mais, l'écart des âges restait de dix-sept années ; il eût fallu des circonstances spéciales pour qu'il s'éternisât ; elles furent, au contraire, néfastes. Après ces deux bonheurs, cette femme se retrouve vaincue devant le sort. Il y a quelque chose de mélancolique devant ce destin par deux fois brisé.

Une autre question se pose encore. Les *Évangiles* de saint Marc, le Cyrénaïque, fils de Pierre, et de saint Luc, l'Antiochain, disciple de saint Paul, m'aideront à la formuler. Vous souvient-il de ce qu'il est raconté au chapitre 12 de l'un, au chapitre 20 de l'autre ? Un homme meurt laissant une femme sans enfants, et cette femme se remarie, puis son second mari étant mort, cette veuve en prit un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième, jusqu'à sept

fois... Les apôtres rapportent que les Sadducéens demandèrent un jour à Notre-Seigneur : « A la résurrection, duquel d'entre ces sept maris sera-t-elle la femme, car les sept l'ont eue pour épouse ? » Dans le cas qui a motivé ce rappel biblique, il n'y a pas de doute. L'Antigone d'Emile Duclaux demeure à jamais charmée d'avoir été la Titania de James Darmesteter !... Les âmes de nos contemporains sont d'insondables océans. Les voies du cœur sont mystérieuses et l'amour a des raisons que la raison ne connaît pas !... Je me souviendrai toute ma vie de l'épouvante que me causa James Darmesteter. Personne n'avait eu la charité de m'avertir. Quand, après avoir touché les mains d'une héroïne de Rossetti, je vis entrer son époux... j'étais très jeune, je fus si effrayé que l'usage de la parole me fit défaut !... Je devais attendre dix-huit années avant d'oser revenir ! J'ai retrouvé cette femme telle que je la vis alors, avec ses yeux de passion, sa raideur intimidée et intimidante d'Anglaise, dans le portrait qu'en peignit à cette époque, de ses pinceaux pleins de bonnes intentions, sa fidèle première belle-sœur, M<sup>me</sup> Arsène Darmesteter !...

A ceux qui voudraient mieux connaître l'impression que procure cette créature, je dirai :

relisez le *Lys Rouge*, en vous persuadant que miss Vivian Bell, c'est miss Robinson : — Est-ce vrai, madame Délicieuse ? — « C'est si vrai que, lorsque le manuscrit parvint à la *Revue de Paris*, James Darmesteter, qui m'aimait avec inquiétude, trouva le portrait trop ressemblant et pria M. Anatole France d'en modifier les détails. C'est ainsi que je me suis vue affublée d'une *perruque de cheveux jaunes frisottés*, sous laquelle, par mauvaise humeur, le romancier me trouva l'air d'un *petit chien d'appartement* !... Dans le texte primitif, j'avais le teint pâle, les cheveux noirs... Je vous parle de long-temps ; je n'ai plus l'occasion de rencontrer M. Anatole France, que je n'ai, d'ailleurs, jamais beaucoup rencontré... et mes cheveux, mes pauvres cheveux, sont devenus tout à fait xviii<sup>e</sup> siècle !... »

J'ai rouvert, sur la foi de telles assertions, le livre célèbre ; tout en feuilletant, je m'amusais à relever ce qui avait trait à miss Robinson : « C'était une personne très distinguée, la poétesse qui faisait aujourd'hui le plus d'honneur à l'Angleterre... Presque gracieuse, avec très peu de hanches, une petite tête éclairée et brûlée par des yeux splendides, sa voix sifflante gazouillait sans cesse de jolies choses... Elle était

soigneuse et raffinée ; elle marchait avec l'allégresse des joies chastes... Quand elle écoutait, son visage prenait l'expression fervente d'un ange sculpté par Mino... » La prose de M. Anatole France est pur métal de Corinthe, mais je dois me borner ; les curieux n'ont qu'à reprendre le roman précieux entre tous les romans du siècle passé. D'ailleurs, il serait inexact d'insister ; la Vivian Bell du *Lys Rouge* est moins compliquée que la Mary Robinson de l'existence. C'est une nécessité de l'art (si imparfait, quoi qu'on dise) du roman, simplifier tout ce qui n'est pas délire sensuel. Ainsi, Vivian Bell dira : « Oh ! oui, je crois en Dieu et à la parole du Christ !... » Vous allez voir que l'attitude religieuse de miss Robinson reste moins franche. Ainsi, l'héroïne du livre épousera un prince italien, dont la fortune ne le cède qu'à la prestance, encore une atténuation sur les complexités sentimentales de l'héroïne de la terre. M. Anatole France, à mon avis, a mieux rendu le ramage que le visage, et mieux le visage que les orages et les nuages de cette âme multiple et nombreuse, autant que la face du ciel ou la surface de la mer <sup>1</sup>.

1. Voir le *Lys Rouge* d'Anatole France, p. 8, 15, 124, 136, 178, 188, 260, 288, etc., etc.

## I

Je vais divertir miss Robinson, en la suppliant, entre les diverses signatures dont elle parapha ses ouvrages, de reprendre, sans délai, son nom de jeune fille, c'est de beaucoup le plus joli<sup>1</sup>, et le seul dont elle devrait se servir. Prudence est mère de Sûreté. A observer le passé,

1. Dans la préface de *The Collected poems* (p. vii), nous lisons : « J'ai hésité sous quel nom je publierais ce volume. Convaincu que le lecteur ne se souvient pas des deux noms qui sont venus s'ajouter au mien, j'ai repris la signature que j'employais lorsque je commençais à écrire. Mary James Darmesteter n'a pas existé bien longtemps. Quant à M<sup>me</sup> Duclaux, elle n'a point donné signe de son existence au public anglais ; elle s'est bornée à se créer une modeste place dans la prose française, c'est du moins son ambition — et elle a laissé, à Mary Robinson, le domaine de la poésie anglaise. » Pourrait-on, avec plus de grâce, expliquer une situation délicate ? Ajouterai-je que ce volume est dédié au souvenir de James Darmesteter (*Amori et Dolori Sacrum*), et que *The Return to Nature* est offert à la mémoire d'Emile Duclaux ? Cette seconde dédicace est exquise, la voici : « Pour ton front doux et calme, je n'apporte ici point de palme, non, ni des feuilles de chêne rouges et brunes, tres-

peut-on prévoir l'avenir?... Que Titania songe à ce qu'il arrivera, si un historien du *xxi*<sup>e</sup> siècle s'avise de démontrer qu'il s'agit de trois *authoress* différentes, ayant vécu entre 1850 et 1950, l'une à Florence, l'autre à Paris, la dernière à Londres ? N'est-ce pas manquer de charité, que de tendre de tels pièges aux érudits de l'avenir ? Mais, je crois amuser encore davantage miss Robinson, en lui révélant que le jour où elle fut élue par une académie moins heureuse dans sa composition que son titre ne l'affirme, la majorité de ces immortelles ignorait que leur nouvelle collègue fût l'une des meilleures poétesses de l'Angleterre contemporaine. Celle qui m'a révélé ce détail précise, ironique : « Quand j'ai affirmé la chose, ces chères dames m'ont éclaté de rire au nez. Plusieurs de ces personnes ont tant à écrire, en effet, que les loisirs de s'instruire leur font un peu défaut. D'ailleurs, l'anglais n'est point une langue classique ! Oh ! s'il s'était agi de poésies latines !... (C'est pour cela qu'au cours de ces articles, j'ai multiplié les traductions, afin que ces ignorantes

sées en couronne civique, ni la couronne rayonnante d'Apollon. Je n'ai pas de lauriers dans mes poésies ! Voici de petites choses ; ce sont néanmoins des roses — elles dureront bien autant que durent les roses ! »

pussent se rendre compte que les divines poésies de leur collègue (pardonnez-moi, Seigneur, ce barbarisme !) sont sans comparaison avec celles qu'elles éditent !)

Oui, les faits sont les faits, cette Parisienne reste de pure race anglo-saxonne et la poésie, bien mieux que la prose, paraît l'expression de sa sensibilité. Elle l'a écrit : « Il n'est pour ainsi dire pas de jours où je n'aie aligné quelques vers ; c'est un moyen pour moi de surmonter des émotions qui, sans cela, m'eussent brisée. Aujourd'hui, après tant d'années de cet exercice quotidien, je me trouve en possession d'une énorme quantité d'ébauches sur tous les sujets imaginables. Les sept volumes publiés contiennent une bien minime partie des caisses que j'ai remplies de papiers noircis, à Bruxelles, à Londres, à Paris, en Italie, en Touraine, en Auvergne, au hasard d'une existante errante, sans cesse tourmentée par la maladie, mille soucis d'ordres les plus divers et surtout affligée par de si cruels deuils ! « A écouter sa voix fragile, à voir ses yeux pâles, ses poignets menus, ses bras flexibles, qui supposerait que cette créature éthérée ait pu trouver en elle la force nécessaire pour résister à de telles rafales ?

Elle était à son vingt et unième printemps

(quel portrait de cet avril, le préraphaélite Madox Brown a fixé, où, sous un écrasant chapeau de *bersagliere*, des prunelles virginales vous fixent, intenses !) lorsqu'elle présenta au public la première *poignée de chèvre-feuilles* que ses mains eussent arrachée au jardin et à la forêt habités des Muses et des Grâces. Ce volume embaume la jeunesse ; que de lecteurs ont orné et orneront encore de ces fleurs de rêve leur intelligence, avant que les pétales n'en retombent, desséchés ! C'est le privilège des moissons spirituelles de survivre aux saisons du calendrier.

Ensuite, parce que son père, qui fut un lettré et même un érudit, estimait urgent qu'elle apprît le grec, l'étudiante, désireuse de mêler l'utile à l'agréable, crut que le meilleur moyen d'y parvenir serait de traduire en vers, l'une des grandes œuvres classiques. Ayant fait choix de l'*Hippolyte Couronné* d'Euripide, miss Robinson s'en tira si bien, qu'elle est aujourd'hui, avec M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau, la meilleure helléniste de nos « Princesses de Lettres ». Je vous certifie, dût l'ombre de Molière en frémir dans sa tombe, qu'une femme qui sait le grec n'est pas du tout ridicule. Le latin, je ne dis pas, ou plutôt le tort, pour une *authoress*, ce n'est nullement de savoir le latin, mais de s'en vanter, car,

en vérité, comment pourrait-elle écrire en français, en italien ou en espagnol, une page à peu près correcte sans pratiquer la langue d'Horace ? Quand on projette de composer des livres, on apprend le latin, comme on se lave les mains lorsqu'on va dans le monde, c'est obligatoire ; mais le grec ? Il n'est indispensable qu'aux Allemandes. Pour des Françaises, la coquetterie semble imprévue : une bague au doigt, et qu'il ne reste point dans les moyens de la première venue d'acquérir !... Je dirai toute ma pensée ; par ses trois genres, ses trois nombres, la richesse de ses conjugaisons, la difficulté de sa grammaire et la fantaisie de sa syntaxe, le grec paraît mieux adapté aux indécisions de l'âme féminine que le rigide latin. *Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec !* répondront, en riant, celles qui ne savent pas distinguer un iota d'un epsilon. Mais, je n'aurai pas l'outrecuidance d'appliquer la suite de la citation aux bien intentionnées qui, lorsqu'elles ont une minute de liberté, choisissent, pour s'y promener, de préférence à tout autre jardin, celui des racines grecques !... Car, si le baise-main est de rigueur lorsqu'il s'agit de celle qui fut la sixième Dauphine de la troisième république, je dois confesser que ni sainte Scholastique, ni Titania,

ne parurent y consentir. *Ah ! permettez de grâce, que pour l'amour du grec, Princesses, on vous embrasse. Oh ! les doigts, bien entendu !...*

CONSPUEZ MOLIERE, CONSPUEZ MOLIERE !

Les esprits mal faits, qui supposeraient que je plaisante, n'ont qu'à ouvrir les autres recueils de miss Robinson : *La Nouvelle Arcadie, Le Jardin de Divertissement*<sup>1</sup>, *Le Retour à la Nature*. Ils reconnaîtront que, pour les privilégiées qui reçurent le don de fixer leurs impressions, beaucoup de culture, l'érudition même, au lieu de nuire, profitent invraisemblablement. Plus ces dames auront de sciences et d'idiomes à leur disposition, et mieux elles exprimeront les trouvailles de leur sensibilité. C'est la réplique intellectuelle du phénomène physique. Il y a tant de jardins fleuris dans ces volumes, qu'une comparaison botanique s'impose, un terrain enrichi d'engrais généreux produit seul des fleurs splendides. Il faut savoir beaucoup de choses pour écrire quelques lignes parfaites. Grâce à son père, grâce à ses deux maris qui, chacun dans des sciences diverses, furent des hommes érudits, miss Robinson a fini par en savoir tant, et sur des sujets où les femmes en

1. Le titre littéralement traduit serait : *La Comédie de Jardin*.

savent d'ordinaire si peu, qu'elle a pu, presque sans y prendre peine, écrire des poèmes de la plus déconcertante originalité.

C'est dans le *Jardin de Divertissement* que se trouve son *Vase Brisé*, car il y a un vase brisé dont la mémoire des hommes conserve précieusement les morceaux, dans l'œuvre de tout poète !... Parlez à un lettré d'outre-Manche de miss Robinson, et je parie mon droit d'aïnesse qui n'a pas de cadet, qu'il vous répondra : « Mais, comment donc, si je connais cette dame ? elle a écrit une très jolie pièce : *Darwinisme !...* »

*When firts the unflowering Fern-forest, etc.* <sup>1</sup>.

Quant aux ballades moyen âge, elles décèlent des connaissances historiques qui confinent à l'érudition. Gaston Paris a passé par là ; c'est merveille qu'il n'y ait point de tache d'huile sur le papier. Car, j'ai beau chercher, je n'en discerne aucune ; c'était le danger. A feuilleter tant de livres, la lampe pouvait facilement se renverser !... D'autant, qu'en réalité, rien n'est moins improvisé que cette poésie. Pour ceux

1. *Songs, Ballads and A garden play*, p. 40. *Darwinism*. La pièce, rocailleusement traduite par James Darmesteter, se trouve dans le volume. *Poésies* (p. 124), Lemerre, édit., 1888.

qui n'entendent goutte au métier, elle présente les caractères de l'improvisation. Mais, la brièveté, la précision des moindres pièces me l'indiquaient : miss Robinson n'a dû regarder ni à sa peine, ni à son temps. Ses aveux ne m'ont guère surpris.

« Hélas ! je voudrais tant posséder le don de spontanéité !... mais puisque cela n'est pas, mieux vaut confesser la vérité. Ce n'est qu'à force de retouches, de refontes, de reprises, que j'arrive à la simplicité. Tel pauvre petit quatrain du *Jardin Italien*, avant de traduire mon intention, n'a pas réclamé moins de quatorze à quinze versions différentes !... C'est une maladie ; il m'est arrivé d'être si préoccupée d'un détail de syntaxe, de la musique d'une phrase, que ma pensée poursuivait ce travail de style, jusque dans l'inconscience du sommeil. Alors, plus d'une fois, me suis-je réveillée en plein cauchemar, criant tout haut la période que je n'étais point parvenue à terminer durant le labeur conscient des veilles !... »

## II

« Mais oui, cher monsieur, si bizarre que cela paraisse, j'ai su le vieux français avant le français moderne. Sur les rayons de la petite bibliothèque de mon adorable père, les livres de jadis étaient plus nombreux que les livres d'aujourd'hui !... C'est ainsi que je fus en état de lire, dans l'édition *princeps*, les chroniques du moyen âge, alors que les moindres ouvrages des époux Michelet présentaient encore pour moi d'irréductibles difficultés. Il faut vous faire à cette idée que, lorsqu'il s'agit de Mary Robinson, l'exception devient la règle. Ma vie, mon œuvre, échappèrent aux conditions normales de cette planète ; je suis l'hétéroclite effet de tant de causes lointaines !... » Tellement hétéroclite, ajouterai-je, que s'il parut naturel d'entendre Leconte de Lisle appeler M<sup>me</sup> Dornis une rose, Edouard Schuré traiter Emilie de Morsier de lotus, d'autres parler de lys à propos de M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau, la comparaison de miss Robinson avec une orchidée s'impose.

« Mon premier mari savait l'anglais, mais ne le parlait pas volontiers. (Hélas !) Afin de lui plaire (?) je me remis au français (1). Ainsi qu'on donne aux écoliers des devoirs et des pensums, M. Darmesteter me donnait à rédiger, dans votre langue, d'ingénieuses histoires imaginées en marge des vieux livres que nous compulsions coude à coude. Je m'en tirais du mieux que je savais, et ce mieux fut, paraît-il, assez bien pour que mon premier époux fût d'avis de por-

I. En réalité, il faut supposer que miss Robinson eut des hérédités françaises. « Mon père le prétendait, m'a-t-elle raconté, quoique je ne puisse préciser quels furent, parmi mes arrière-grands-parents, ceux qui appartinrent à votre pays ! » La possibilité m'ayant manqué de me livrer à des recherches d'archives, je me bornerai à traduire cette jolie pièce sur les *Lys de France*. Elle équivaut à un certificat d'état civil :

« Douce âme d'Iphigénie, belle vigne si tendrement enlacée à l'appui maternel qui, sans pensée et sans volonté, grandit en s'enlaçant et même en fleur s'enlace toujours ! Dans l'enclos de ce jardin où tu demeures solitaire, tu es la fleur la plus blanche que jamais cette terre ait connue. Moins orgueilleuse et moins splendide que notre rose anglaise dont la fraîcheur généreuse rajeunit les plates-bandes des terrasses !... Moins confiante à la main qui te cueille que le *Vergiss mein nicht* du germanique *Vaterland*. O mon beau lys de France si pur et grandi dans la retraite, c'est toi que je porterai toujours sur mon cœur ! »

ter mes devoirs à la *Revue Bleue*. De là, l'herbier, que je vous remercie d'aimer un peu, des *Marguerites du temps passé*, simples cahiers d'étudiante en lettres françaises... Je devais, ensuite, rester à Paris : mon destin se fixait une seconde fois ; ni M. Duclaux, ni mes beaux-fils ne parlaient l'anglais. Votre langue me devenait un second moyen d'exprimer mes pensées tout aussi naturel que celui que j'avais appris au berceau ! » Nouvelle anomalie ! Quoique cette femme écrive notre idiome comme une *née native* de l'Ile-de-France, son accent reste d'un britannisme exagéré : « C'est effrayant, m'avoue-t-elle, et je suis la première à redouter ma diction, mais il doit y avoir quelque chose de réfractaire dans la conformation de mon gosier !... »

Telle fut l'origine d'une œuvre française qui ne le cède ni en valeur, ni en importance à l'œuvre anglaise. Le seul tort de M<sup>me</sup> Robinson fut de n'avoir, de ce côté-ci du détroit, consenti à n'être poète qu'en prose : « Hélas ! a-t-elle avoué un jour d'humilité, je ne sais pas faire le vers français, et il est des choses qui ne s'écrivent pas sans rimes <sup>1</sup>. » Il est vrai que si elle

1. *Grands Ecrivains d'outre-Manche*, p. 204.

n'a été, chez nous, qu'historienne des livres et des âmes, ce fut avec une grâce !... Je ne crois pas exagérer en affirmant que ses volumes sur les *Grands Ecrivains d'outre-Manche*, que ses biographies du chroniqueur Froissart, d'Ernest Renan (dont l'admirable fille est son amie), de son deuxième mari, --- ce dernier ouvrage ne devant être mis en vente que lorsque nous n'y serons plus, — constituent d'inimitables merveilles.

## III

Trois, elles sont trois, en France, les « Princesses de Lettres », qui ont consacré leur activité à faire connaître des âmes et des vies étrangères. Il y a M<sup>me</sup> Arvède Barine, il y a M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau, il y a M<sup>me</sup> Duclaux.

« Un jour sur le mont Ida, trois déesses ! »

Les flonflons d'Offenbach vous aviseraient, s'il en était besoin, qu'il ne faut pas tenir, pour raisons d'Etat, ces comparaisons de fantaisie.

Vous vous souvenez de M<sup>me</sup> Barine ; nous avons déploré ses sévérités sur plusieurs princesses et grandes dames, sur plusieurs bourgeoises et femmes de peu, dont les quartiers de vertus furent, hélas ! aussi douteux que rares. Voilà trente ans et plus qu'elle répétait avec esprit : « Le réel nous est suspect, la terre méprisable... toujours ma bouche s'est imposée aux injustes désirs de l'ambition et de la volupté, mes ennemies !... Je dois avouer, pourtant, que

la vie est un labyrinthe où les plus courageuses se perdent, sans la prudence !... » Vous apercevez le bout du casque de Minerve ?

M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau ne vous est point inconnue, ni ses pures méditations sur la vie intérieure et le progrès moral. « Espère en ton épée, espère en toi-même, et non au casque, à la lance ou au bouclier !... » C'est-à-dire et non pas aux dogmes derrière lesquels aime à s'abriter la faiblesse intellectuelle de la femme. Vous pressentez Junon. Cette période du poète fera image : « Afin que ses beautés paraissent plus aimables, elle ne leur laissait d'austérité qu'autant qu'il était nécessaire d'en conserver pour la gravité que réclamait le sceptre placé entre sa main. » Vous allez entendre avec quel parti pris elle parlera des héroïnes de la *Divine Comédie* ! La vertu seule a des charmes pour cette femme de bien. L'unique malheur est que la vertu reste sur cette terre bien rare et le plus souvent négative !...

Mais les livres de M<sup>me</sup> Robinson sont sur la table : « Où est ton âme ? Où sont tes affections ? Serais-tu sans amour ? » Il suffira de feuilleter quelques centaines de pages anglaises et françaises, pour apprendre où furent les affections, quels heurs et malheurs éprouvèrent les défunes

amours de la théologienne Marguerite d'Angoulême, d'Emilie Brontë qui, mieux que l'héroïne trop vantée, mériterait l'épithète de *rebelle*, pour connaître l'âme multiple d'un Jehan Froissart, d'un Ernest Renan, d'un Emile Duclaux, d'autres encore. Ces êtres qui vécurent et pensèrent avec une intensité épargnée à la plupart des mortels, Miss Robinson, sans les juger, les a aimés, avec l'exacte perception cependant de leurs grandeurs et de leurs misères, et la philosophie bien rare de conclure que celles-ci ne leur furent pas moins naturelles que celle-là. Tandis que M<sup>me</sup> Barine juge toujours, souvent avec injustice, — afin de mieux gagner à sa cause le lecteur, elle cédera, volontiers, à la perfidie toute féminine de caricaturer ceux qu'elle prétend condamner, — tandis que M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau idéalise, idéalise jusqu'à oublier les conditions de l'humanité moyenne et si cela témoigne en faveur de l'âme de cette dame, cela enlève à ses études le grain de sel. Pourtant, elle aime ses modèles, tandis que M<sup>me</sup> Barine se borne à les observer ; mais pourquoi les aime-t-elle comme ses désirs voudraient qu'ils fussent ? Mary Robinson n'a raison, sur ses rivales, que parce qu'elle est plus indulgente, d'une indulgence si complète, qu'un cœur de femme

peut seul être indulgent, avec cette douceur-là. Nous préférons donc les pages qu'elle a écrites à celles qu'écrivirent les autres... Je répéterai avec le poète dont je viens de citer plus d'un vers : Or, c'est d'Ovide qu'il s'agit<sup>1</sup>, car la poésie latine n'est pas, — en vérité ! — l'apanage exclusif de ces dames ! « Quittez la solitude des forêts et recherchez les délicieux entretiens de cette femme ! »

1. *Le Jugement de Pâris* d'Ovide.

## IV

Une dernière curiosité serait d'apprendre quels rapports M<sup>me</sup> Robinson entretient avec les deux langues qui lui sont familières. Est-ce qu'elle pense dans une seule ? Est-ce qu'il lui arrive d'être gênée par celle-ci, dans l'usage de celle-là ? Est-ce qu'elle se dit : l'anglais c'est pour la poésie, le français pour l'histoire ? De son rire fragile, car l'aile du temps a passé sur cette veuve, sans en altérer le charme (c'est impossible à expliquer, mais George Sand disait déjà que le vrai est rarement vraisemblable !...) à peine avec les années, les cendres des carêmes ont-elles neigé sur ces tempes !... à peine l'éclat de ses yeux, le fruit de ses lèvres, se sont-ils atténués avec l'automne !... ah !... quel nouveau Carrère, ah ! quel second Burnes-Jones évoquera, de manière à en dégager le sens, l'image de cette Titania penchée et pensive, dont le charme devient, avec les saisons, plus persuasif, comme ces bois qui, à mesure que tombent les mois, acquièrent des significations

plus intenses !... Sa voix de rossignol des bords de l'Avon interrompt donc mes irrespectueux *est-ce que ?* d'un de ces rires légers qui sont vraiment d'une fée shakespearienne exilée sur cette triste terre :

« C'est très simple à exécuter, très difficile à expliquer... D'abord, je n'y songe jamais, car s'il me fallait commencer par résoudre tant de problèmes, je n'aurais plus ensuite le courage d'écrire ou de parler... Cela s'opère instinctivement ; quand je me trouve avec la famille cantalienne de mon second mari, l'idée de me servir d'une autre langue que celle de Renan ne me traverse même pas le cerveau, mais dès que je revois ma mère, ma petite sœur, mon admirable Vernon-Lee, l'une de mes amies de Florence ou de Londres, la première parole qui me sort des lèvres est anglaise... Pour écrire, c'est autre chose ; j'ai presque toujours présenté des sujets anglais au public français ou vice-versa ; je viens de commencer, à la *Revue d'Edimbourg*, une série d'études sur les moralistes du XVIII<sup>e</sup> siècle : Fénelon, Buffon... tandis que je donnais naguère, à la *Revue de Paris*, des articles sur les préraphaélites : Rossetti, Browning... Lorsqu'il m'est arrivé de traiter le même sujet dans les deux idiomes, mes ouvrages ne

furent pas calqués l'un sur l'autre<sup>1</sup>... Evidemment, cela exige beaucoup d'efforts, de loisirs. Si j'avais dû vivre de ma plume, je n'aurais pas été en mesure de m'accorder un tel luxe. J'ai toujours pensé, quoique je n'aie aucun appétit et qu'un œuf soit déjà pour moi un repas déjà pantagruélique, que si je m'étais trouvée réduite à cette extrémité, de gagner ma subsistance, je fusse morte d'inanition sur le banc d'une promenade !... Ma littérature, c'est le voile de Pénélope !... Je n'en finis jamais, hélas !... de corriger et de recorriger ce que je compose. Mes nuits se passent à détruire le travail de mes jours... C'est un martyre perpétuel. Le moindre de mes articles du *Times* passe par des avatars sans nombre !... Ce qui formait le début primitif devient la conclusion définitive... C'est à décourager la patience et la constance les plus assidues, à pleurer des journées entières. Quand je composai ma *Vie d'Ernest Renan*, j'étais devenue si nerveuse (car je trouvais, malgré toute

1. On peut lire dans la *Vie d'Ernest Renan* (p. 290) : « Que de fois l'archet magique de sa parole a fait pour moi, de quelque salon parisien, le jardin sacré d'Académus ! Hélas, je n'ose tirer de mon herbier ces roses desséchées. J'ai voulu les faire voir un instant, à ceux d'outre-Manche, mais ici, ce serait une profanation. »

ma peine, le livre maussade), que je finis par en rêver la nuit... Une fois, je me suis réveillée en criant affolée ces paroles françaises. (Notez le détail, cher monsieur) : *Eliminez le non essentiel !*

« Bref, pour vous aider à comprendre les raisons qui guident mon choix, selon que j'écris en vue de Paris ou en vue de Londres, je dirai :

« Nos conversations, vous l'avez observé, ne traduisent jamais qu'une insignifiante partie des pensées que nous concevons. C'est de la psychologie démontrée. Sans le vouloir, selon l'attitude que nous prétendons adopter : plaire, divertir ou convaincre l'auditoire plus ou moins cultivé, patriotique ou religieux auquel nous nous adressons, nous faisons choix, parmi les vingt pensées qui se présentent à la fois à notre cerveau, de celles dont l'expression servira le mieux nos desseins. Supposez, maintenant, que sur des sujets qui me sont familiers, ma littérature soit une conversation fixée. Vous saisirez qu'à propos des mêmes livres ou des mêmes personnes, je puisse écrire, sans byzantinisme, des pages différentes, selon que je m'adresse aux compatriotes de mon père ou aux concitoyens de mes deux maris... Un parfum, par exemple, dont je voudrais faire comprendre l'agrément

à mes diverses catégories de lecteurs deviendra, sans que je veuille, lilas en anglais, rose en français ! »

Sur ce mot, j'ai pris congé de cette femme exceptionnelle, qui habite une maison délicieuse dont le tapis de l'escalier est bleu, — bleu ! — couleur de l'oiseau qui reviendra sûrement heurter de son bec d'or à la cage de cette destinée, comme celle d'Hippolyte, — *couronnée* !

## APPENDICE

## A. — ANNÉES DE JEUNESSE.

C'est à Hilveston, près de Warwick, que naquit Mary Robinson, le 7 février 1857. Son père était architecte de l'archidiaconie de Coventy. Bientôt, miss Mary devait avoir une cadette, cette Mabel Robinson, qui fut plutôt qu'elle n'est — son manque d'ambition l'ayant trop vite engagée à laisser retomber la plume — un écrivain de réelle puissance. Nous connaissons d'elle une courageuse *Histoire d'Irlande* et quelques romans à thèse : *Le Plan de Campagne*, *La Pupille de M. Butler* et surtout *Désenchantement*, lequel traite le même sujet que l'*Assommoir*. Il existe plus d'une ressemblance — concevez-vous cela de la part d'une pudique et pudibonde demoiselle anglaise ? — entre son Philip Preston et le Coupeau de Zola. Quoi qu'il en soit, ces divers ouvrages traduisent, avec sincérité, l'énergie d'une âme soucieuse des problèmes vitaux et animée d'une pitié touchante pour les victimes de notre engrenage social.

De santé malade, les deux sœurs prirent

longtemps leurs leçons à domicile. Elles vivaient en petites souris blanches de bibliothèque, parmi les vieux bouquins dont le père Robinson encombrait ses modestes demeures. C'est ainsi que Mary apprit à lire dans les *Nobles Malheureux*, de Boccace, dans les *Chroniques* de Holinsved, dans les ouvrages de Beaumont, de Fletcher et dans toutes sortes de vieux in-folios au parchemin jauni. La fascination qu'exerce, sur les esprits réfléchis, le passé avec son inconnu et les illusions qu'il suscite, cette fascination qui sera toujours significative chez cette féérique nature (*la sirène aime la mer, et moi, j'aime le passé !... a-t-elle dit*), s'exerçait déjà sur la fillette de douze ans qui, en petite vierge très sage, ébauchait une *Histoire d'Athènes*. Après une grave maladie, elle se voyait, selon son expression, *condamnée à l'école*. Elle partit pour le continent, pour Bruxelles, dont elle ne paraît pas (soit dit entre nous) avoir gardé trop bonne souvenance !...

Aux environs de la première communion protestante, elle revint à Londres. Son père s'étant voué à la peinture, elle allait être introduite dans cette société esthétique que M<sup>me</sup> Vernon Lee a décrite avec malice, dans son roman chef-d'œuvre de *Miss Brown* : « C'était un petit cé-

nacle, lisons-nous, où tout le monde devenait un grand peintre, ou un grand poète, ou une grande beauté. » Miss Paget — car j'aime à trahir le secret des pseudonymes — a impitoyablement mis en évidence les faiblesses de cette école ; le parti pris, le manque d'observation, le sensualisme, l'insuffisance technique de presque tous les disciples de Rossetti. Ce sont aujourd'hui vérités reconnues ; la peinture, sous tant de rapports admirable, de ce poète du pinceau manque de probité graphique ; sous les tumultueuses draperies, l'anatomie des corps se devine fautive. Sa *Proserpine*, vue de profil, nous engage à déplorer, chez cette Céréide, une gibbosité constitutionnelle. Le second du trio, Holman-Hunt, manque de nuances ; il voit éclatant ; son *Christ éclairant le monde* reste d'une brutalité d'image d'Epinal. Il était à craindre que ces préraphaélites ne recommençassent l'étonnante exhibition de ces Vierges de Cimabué ou de Giotto qui, momifiées sous les splendeurs des robes et des tiaras d'or, offrent aux fidèles pèlerins des églises de Florence leurs masques inertes, que les siècles ont blêmi de fièvres et au milieu desquels, seuls, restent doués de vie, — les yeux !

Le même sensualisme moins avoué se re-

trouve dans les vers de Rossetti, dans sa *Ballade sur Jenny*, humble prostituée des rues de Londres, dans plusieurs sonnets de la troublante *Maison de Vie*. Le plus célèbre des disciples de cette école, Algernon-Charles Swinburne, devait même, à ce seul trait de caractère, qui naturellement s'exaspéra chez lui, de se voir refusé le prix Nobel.

Pour obéir à une nature qui lui accordait le don de poésie, comme elle accorde le don de fleurir aux rosiers, prise aussi du désir d'imiter celles qui l'entouraient, « toutes les jeunes filles que je connaissais, a-t-elle écrit, étaient peintres ou poètes, » Miss Robinson rima ses premiers vers. Au dos des lettres, elle traçait des endecasyllabiques à la Catulle. Ceux qui la voyaient abandonner le grand chemin de l'existence lui disaient : « La route est escarpée. Oh ! ne vous y hasardez pas ! » L'exilée qui répétait anxieuse : *Ma io perché venirvi ! O ch' l concede* prit cependant courage : « Advienne que voudra, je suis plus heureuse de mourir sur le Parnasse que de vivre loin de lui !... » Les poètes l'encouragèrent : « Viens, pauvre chanteuse et chante avec nous<sup>1</sup>. » Docile, elle alla donc

1. Analyse de la *Pastorale du Parnasse* dans la *Guirlande de Chèvrefeuilles*.

vers ceux qui l'appelaient et voyez le prodige : bientôt le rossignol des bords de l'Avon chanta plus mélodieusement que les autres rossignols qui l'avaient conviée. En peu d'années, elle devint l'étoile des bois chers aux muses et aux arts, la poésie anglaise !...

Pour commencer, elle publiait, en 78, la *Poignée de Chèvrefeuilles*. Par la précision et l'imprévu de ses poèmes, Miss Robinson prouvait, dès ses débuts, que son âme était sœur de celles des Keats et des Shelley. Elle subissait pourtant encore l'influence de Rossetti ; les héros casqués d'or de Spencer et les femmes aux yeux pâles de Shakespeare passaient et repassaient dans ces ballades ambiguës, énigmatiques !... Elle rêvera, par exemple, qu'elle est au paradis, et qu'un menestrel joue sur une vielle d'or. Mais cette vielle d'or, c'est son cœur. Ne dirait-on pas quelque sonnet détaché de la *Maison de Vie* ? Il faut bien constater quelle action Dante-Gabriel Rossetti exerça sur sa carrière intellectuelle... Ce qu'il y a de factice dans l'inspiration de cet Italien britannisé, de ce catholique protestant, de ce peintre des anges qui s'éprit d'une modiste, de cet artiste qui pour retrouver un manuscrit viola une tombe, — et quelle tombe ! celle de sa bien-aimée ! — tout ce qu'il y a de

morbide, d'artificiel, dans cet art si loin de la vie, se retrouve dans les poésies et les proses de cette femme invraisemblable à force d'être exceptionnelle. Voici quelles larmes ses yeux ont pleurées sur le divin poète, dans ce *Jardin italien* auquel les rangs d'ifs confèrent des perspectives de cimetière :

« Né en mai, mort à Pâques, ô Rossignol dont la voix inspirée vibra dans nos vallées anglaises d'une aussi troublante vibration que les voix qui vibrèrent là-bas, en Italie !... Voici qu'encore une fois, le printemps est de retour... Hélas !... tu es bien mort, tu ne vois plus ni les premières fleurs d'aubépine, ni la neige des pétales !... Tu n'as plus de pensée pour nos désespoirs, ni pour ces chants qui furent ta joie ici-bas, ces chants dont les ailes battront toujours, dans nos mémoires, comme une musique enivrante qui apporte dans notre Nord, le rire frais du Midi. Tu es allé vers ces rives éternelles, lointaines, qui ne cessèrent jamais d'être le but et la fin de tes désirs. Tu l'as gravi, ce mont du Paradis, et ton âme triomphante exulte, en ce jour, avec le vivant qui le connut avant toi, avec celui qui, les yeux fermés, vit le ciel ouvert devant lui. O vous, mes sœurs âmes qui, sur la terre, n'avez jamais su ce que c'est que le bonheur, réjouis-

sez-vous des visions et des pensées qui ne sauraient mourir. Chantez, chantez de tout votre cœur ; pincez les cordes d'or de la lyre immortelle <sup>1</sup> !... »

En 80, Miss Robinson connut l'Italie. Elle y revint en 81, en 82, chaque année, jusqu'à son premier mariage, et ce pays, chaque jour qu'il lui fut donné d'y vivre, lui devait être un nouvel enchantement. Elle appelle Florence « la ville la plus adorable que jamais porta la terre ». La gaiété des rues de Lucques, aux foires d'automne, la divertit innocemment, mais c'est surtout à Pise, au Campo Santo, qu'elle aime à rêver sa vie, en attendant de la vivre. (Si elle avait su combien différemment ! aurait-elle eu la force de poursuivre ?)

Entre temps, découvrant la littérature grecque, elle transcrivait *l'Hippolyte couronné*, d'Euripide. Par l'excellence d'une éducation en dehors des écoles, cette poésie ne lui apparut point momifiée par les mille et un commentateurs qui ne surent voir que des mots — assemblés selon des règles dont ils essayaient en vain de surprendre les secrets — dans des pages dont ils ne paraissaient point se douter qu'elles

1. *An Italian Garden.*

n'avaient survécu aux siècles, que parce qu'elles renfermaient de la pensée, du rêve, et surtout, oh ! oui, surtout, de l'amour ! Sensation délicieuse ! il lui fut accordé de pouvoir lire les Grecs avec cette fièvre, cet élan que ressentent les jeunes filles promises aux joies intellectuelles, lorsque leurs doigts fragiles ouvrent, en cachette, Musset, Baudelaire ou Verlaine !...

Quand Berlioz eut achevé ses *Troyens*, un philosophique directeur de l'Opéra de Paris lui opposa qu'une salle ne pouvait plus s'intéresser aux personnages de Virgile. C'était bien observé. Les leçons, les pensums des écoles prièrent des générations de la faculté de *sentir* la poésie antique. Le succès, que nous avons peine à nous expliquer, des parodies d'Offenbach-Meilhac-Halévy reste la preuve historique de cette révolte du public gavé de poésie antique. Observez que cette littérature revient en faveur depuis que sont négligées les études classiques. Il fallait auparavant trop d'intelligence, trop d'efforts, pour réacquérir des âmes capables de sentir le charme d'Hésiode ou de Pindare. Eh bien ! ce travail préparatoire, miss Robinson n'eût aucun besoin de l'exécuter ; elle ne s'était jamais ennuyée sur des textes qui ne paraissent ennuyeux que parce qu'on en impose

l'admiration dans des conditions mortelles aux sympathies. Sans s'imaginer qu'elle faisait une chose extrême, elle a pu, comme les poétesses d'aujourd'hui prennent pour devise un distique d'Anna de Noailles, mettre en épigraphe ces vers de l'*Antigone* de Sophocle. (Ils acquièrent sous sa plume, un sens symbolique.) « En principe, il ne faut jamais chercher l'impossible ? Eh bien ! je ne m'arrêterai que lorsque je serai à bout de forces. »

Nous possédons encore plusieurs recueils de miss Robinson : d'abord celui paru en 84, la *Nouvelle Arcadie*, centon de poèmes humanitaires antérieurs de neuf années aux revendications italiennes d'Ada Negri. Il serait curieux de savoir sous quelles influences cet ouvrage fut composé. C'est une corde de la lyre que la main de cette artiste ne devait plus effleurer ! Puis, en 84, parut le *Jardin italien*, le livre définitif, celui que les meilleures d'entre les premières n'écriront pas deux fois. Il est aussi parfumé que son titre. Qu'est-il, je vous le demande, de plus troublant que les jardins d'Italie, ou plutôt que l'Italie, ce jardin de l'Europe ? Des quelques idiomes que je déchiffre, l'anglais est celui que j'appris en dernier lieu. C'est l'occasion de raconter que l'espé-

rance de lire dans leur texte ces poésies dont j'avais la gourmandise, paraissait la meilleure des récompenses proposées à ma légèreté, pour me résoudre à élucider les difficultés du *Shall* et du *Will* ! Une jeune fille, une vierge dans les jardins d'Italie ! Conçoit-on grâce pareille ? On pense à Shelley. » Il y avait une puissance dans ce doux lieu, une Eve dans cet Eden, une dame, la merveille de son espèce, un esprit digne d'amour. L'image d'une fleur de mer éclore sous l'Océan... » Puisqu'il faut traduire, je me résigne à ne pas citer davantage...

Enfin, en 88, vinrent ces *Chansons et Ballades*, qui renferment les pièces les plus célèbres de cette poétesse. Depuis, en vingt et une années, rien qu'un microscopique volume de poèmes bucoliques : *Le Retour à la Nature*, et seize brefs *Poèmes de la Vie Intérieure*, insérés en sourdine dans un choix de l'œuvre entière. « Comment expliquez-vous ce phénomène ? » me demandait une lectrice. J'ai répondu : « Amour, quand tu nous tiens !... Observez les jardins, le printemps ne dure qu'un temps : voudriez-vous donc que l'amour durât toute la vie ! » Il y aurait peut-être autre chose à raconter, mais puisqu'il est défendu de frapper une femme avec une rose, est-il permis de la blesser avec une vérité ?...

La poésie de ces premiers livres est l'une des plus communicatives expressions du platonisme que je connaisse. Nous sommes loin des prudences de M<sup>me</sup> Neera. Du préraphaélitisme, Mary Robinson n'a conservé que la puissance de rêve, des anciens Grecs, ses amis d'enfance, de Dante, son second père, que le sens des paysages méditerranéens. Avec plus d'âme et moins de flamme que chez Hélène Vacaresco, c'est la poésie pure, dégagée de tout alliage dramatique ou pittoresque. Mary Robinson nous dira que les espérances, les réalités sont tombées de son cœur comme un manteau glisse des épaules. » Mais quand, où, comment, un tel malheur fut possible, cela, elle rougirait de le raconter. Or — et c'est une forme de la promesse évangélique — parce qu'elle a consenti à oublier son histoire, les hommes conserveront, tant que l'anglais sera connu, son doux souvenir !...

Hélas ! quoiqu'elle n'ait rien confessé, je devinerai, même si je ne le connaissais point, le scénario mélancolique de ce mélancolique roman. Miss Robinson n'était pas fortunée. Quoiqu'elle fût une *Demoiselle élue* et une *Dame sensitive*, il fallait vivre, et pour vivre, il fallut se mettre à écrire des travaux. C'est ainsi qu'elle a

publié de savantes études sur quelques points de la Renaissance italienne et de la Réforme religieuse, et deux monographies consacrées à Emile Bronté et à Marguerite d'Angoulême.

L'étude sur la reine de Navarre, qui a été traduite en français par M<sup>me</sup> Brandon et, à cette occasion, remise au point des dernières publications, évoque, avec compétence, cette cour de France, chuchotant ses éternelles intrigues au milieu de guerres sans cesse renaissantes. L'aristocratique figure d'un prince qui fut un dilettante de la royauté et un frénétique de la galanterie ne s'y dessine pas cependant avec la désinvolture attendue. On discerne que cette historienne eût rougi d'écrire ce qu'elle savait. Dans un salon, c'est très joli, la pudeur ; en histoire, c'est périlleux ! Les pages consacrées à la duchesse d'Etampes, à Diane de Poitiers paraissent un peu ridicules. Pour rien au monde, cette jeune Anglaise ne voudrait avoir l'air de comprendre ces mœurs de libres amours. Mieux eût valu se borner à parler de la Marguerite des Marguerites. Son sens des délicatesses familiales l'eût servie, sans la desservir, comme lorsqu'elle dit : « Nous ne rencontrons pas dans l'histoire de dévotion plus intense que celle de Marguerite pour son frère. Elle met à ses pieds

son jugement, presque sa conscience. Et, toujours pour lui, arrivée même aux années de lassitude, elle renoncera aux méditations mystiques, son unique plaisir, et composera l'*Heptaméron*, afin de le distraire d'une noire maladie ?... »

Mais l'*Heptaméron*, voilà encore un sujet qui n'a pas porté bonheur à Miss Robinson !... Avec peu d'à-propos, elle ne cesse de parler du *réalisme* de la reine de Navarre. *Réalisme ! c'est bientôt écrit*, pour ne pas mettre grivoiserie ! Franchement, nulle ne songea moins à peindre vrai que cette sœur qui n'écrivit que pour distraire le royal ennui de Sa Majesté, son frère. Sainte-Beuve a parfaitement vu que les derniers lecteurs qu'obtient l'*Heptaméron* (je ne parle point de ceux qui le lisent pour les besoins de leurs thèses), il les doit à ce que le truandisme du livre offense la sage morale, à ce que l'amour y est pratiqué, et allez donc ! à la reître ! Il est temps de mettre un bœuf sur ma plume, si je veux que Miss Robinson ose me lire. Répétons avec elle, sans croire qu'elle ait raison, car elle juge à l'anglaise celle qui, pour être comprise, devrait être jugée à la française : « Marguerite de Navarre est morte, et toutes ses œuvres sont mortes ou à peu près, mais l'oubli pour elle ne

viendra point de sitôt ; elle vivra pour sa bonté, ce charme indéfinissable qui la fit unique et admirée. *Sa charité et sa pitié furent une bénédiction*. Pour cela, et non pour ses contes ou ses poèmes, elle ne sera point de plusieurs siècles, oubliée ! »

J'ai souhaité d'en avoir le cœur net ; traversant le Luxembourg, l'idée m'est venue d'interroger la spirituelle statue taillée par Lescorne, de cette reine qui, quoique reine, n'avait pas froid aux yeux ! « Majesté, lui dis-je, Votre Altesse a-t-elle connaissance qu'une Anglaise vous inflige toutes les vertus capitales ?... » Le vent qui passait, glacial, comme des éclats de rire, m'empêcha de poursuivre l'interview !...

C'est ainsi que, dans des poèmes de rêve sentimental ou de sentiment rêvé et dans des monographies historiques, Miss Robinson a manifesté une âme britannique avec tout ce que ces deux termes présentent à la fois de meilleur et de pire. Or, par grâce spéciale, cette âme était celle d'une femme, et cette vie à laquelle, depuis deux mille ans, Euripide reproche « de ne jamais faire trêve à la souffrance <sup>1</sup> » lui devait bientôt paraître plus amère que le fiel, la

1. *Hippolyte Porte-couronne*, vers 190.

ciguë, le mensonge, la trahison !... Du cœur, la plainte monta alors, sans que le voulût cette vierge, aux lèvres ; livres, notes, copies, furent abandonnés et, dans la tempête de cette chevauchée vers l'infini, cette âme que l'amour avait blessée allait dorénavant pleurer toutes les larmes de ses yeux de vingt ans !...

B. — LA PSYCHOLOGIE AMOUREUSE D'UNE  
JEUNE MISS.

« Pétales de pourpre que la pluie a mouillés, que le soleil n'éclairera jamais et qui n'avez pas connu la splendeur ou le sourire des journées d'été. Pétales qui tombez avant de connaître la rosée fraîche des soirs, comme vous mon âme souffre avant son heure et comme vous elle se plaint et se lamente !... »

*(Le Jardin Italien.)*

Dans les quelques milliers de vers qu'a publiés Mary Robinson, elle confesse bien, quoique sa coquetterie ait tenté d'insinuer le contraire, l'histoire passionnelle de son âme, mais avec cet art idéaliste qui parvient à extraire de la vulgarité des choses l'immatérialité de la pensée.

A peine la fugitive notation d'un souvenir

précise-t-elle l'époque où sa jeunesse s'estimait heureuse. Il lui tendit une branche d'olivier : « Vous me l'avez donnée sans un mot et sans un geste, et ce fut pour la première fois, que je vous appelai mon Amour. » L'anecdote n'est jamais enjolivée d'artifices rhétoriques. L'amour de Miss Robinson fut vécu tout entier dans la solitude et les solitudes de la vie intérieure. Au lieu d'un flirtage plus ou moins intéressant, sous les oliviers de Florence, entre une miss à robe blanche et un gentleman à favoris rouges, grâce à ce détachement de la réalité, nous avons le drame intime et muet de beaucoup de jeunes filles auxquelles le sort refusa des destinées privilégiées.

D'abord, ce fut, avec la dix-septième année, l'éveil du cœur. L'ingénue éprouve que le bon travail qui lui suffisait naguère ne lui suffit plus. Chaque soir, tandis qu'elle s'agenouille au chevet de son lit virginal, elle ajoutera à sa prière dominicale ce verset douloureux : « Seigneur ! donnez-moi l'amour ! donnez-moi la bénédiction silencieuse des âmes qui se réunissent, des yeux et des mains qui se répondent ; le frisson et l'extase du baiser qui scelle l'amour ! » Malgré les chers parents qui la protègent, tout à coup, son sort lui est devenu pénible ; elle est lasse

des affections familiales ; elle sent sa vie *aveugle et nue* ; son être tend vers quelque beauté hors d'atteinte, plutôt désirée qu'entrevue, mais qu'elles pressent existante irrésistible !

Les amis des heures d'étude : Platon, Beethoven, cessent d'être les confidents de ses pensées. « Adieu, disent-ils, nous partons dédaignés, comme des ombres et des rêves. Aime ton ami terrestre, mais sache que c'est une ombre encore que tu poursuis ! » Les journées passent ensuite : Celui en lequel elle espère tarde... Alors, la crainte la saisit, la crainte qu'il ne vienne jamais, que l'amour passe devant la porte sans faire à l'huis : *toc, toc !* « Hélas ! le pauvre cœur tourmenté de passion, tu es trop vieux pour dormir et trop jeune pour mourir. » Et ceci encore, du Schumann en paroles : « J'ai cueilli pour mon amour un bouquet, — un bouquet aussi délicat que son amour est fort, — un bouquet de lilas touffu et de jonquilles jaune pâle. Mais, malheur pour moi, malheur à propos de mon désespoir ! Pour mes fleurs pâles, malheur sur moi ! Car une main plus audacieuse cueillit pour mon amour une branche de pivoines rouges ! »

Puis, ce sera le commencement de la résignation !

« Mes lys au parfum troublant sont morts, les

roses pourpres, les roses royales de l'amour sont effeuillées, mais en mon cœur et au jardin sont semées des fleurs de patience et de résignation<sup>1</sup>. » Et ces vers encore du Wagner, le Wagner des divines *Esquisses pour Tristan* : « Couronnez de pavots en fleurs ma tête inerte. Mettez des pensées sur mes paupières et des pétales de roses sur mes lèvres si fraîches aux temps où les détresses ne les avaient point pâlies. Laissez sous mes pieds les monter l'encens parfumé des giroflées !... Je vous en supplie, ne raillez point avec des paroles de gaieté ou de tendresse, ne raillez pas un cœur qui est mort d'inanition !... »

Les jeunes filles, hier coquettes, aujourd'hui incapables d'achever la lettre ou la tapisserie commencées, et qui semblent « dormir dans de la neige », en attendant la venue du triomphateur, selon les captieuses expressions de M<sup>me</sup> Alphonse Daudet — les unes se réveilleront épouses ou mères, mais pour combien d'autres il n'y aura qu'une existence « aveugle et nue » ! Cette crise de l'extrême jeunesse, premier apprentissage à la douleur, semble d'autant plus pénible à l'âme, que cette dernière est plus innocente.

1. *The Crowned Hippolytus translated from Euripides with new poems : two Lovers*, page 151.

Impossibles à analyser pour celles qui n'ont point passé par de semblables épreuves, presque impossibles à retrouver pour celles qui sortiraient heureuses de ces heures maussades, ces sensations fuyantes donnent une grâce inéluctable aux guirlandes de *chèvrefeuilles* dont les fraîches mains de cette jeune miss fleurirent la table et le miroir et le lit familiers.

L'amertume d'une jeunesse sans amour lui devait être cependant épargnée. Elle a dit : *Non ! j'exagerais !...* » Pour quels misérables prétextes se fait-elle ainsi la contemptrice de son propre cœur ? Qui oserait supposer que l'amour soit une tare ? Au contraire, c'est si ce qu'elle prétendait était vrai, que nous blâmerions Miss Robinson d'avoir perdu, à écrire des livres, les années que son charme aurait dû consacrer au terrible Vainqueur !... Mais elle disait après coup ce qu'elle souhaiterait qui eût été plutôt que ce qui fut !...

L'amour qui s'attardait au lointain et dont « les pieds étaient trop lents » pour son gré, était bel et bien arrivé : « Vous erriez altéré dans la solitude du désert, je vous donnai mon âme comme une source où vous pouviez boire. » Tout de suite, ce fut la grande extase : « Aimez-moi aujourd'hui, et ne songez point à demain ;

venez, prenez ma main et conduisez-moi dans les prairies ; oublions nos chagrins à causer des méditerranées où nous voguerons, où nous chanterons, lorsque je serai guérie, à causer des roses de Bengale, des roses sang et or, que nous tresserons en guirlandes, lorsque je serai morte. Je vous aime plus que nul mot ne saurait le dire ; pourtant, *vous ne sentez pas que je vous aime de cette manière-là !... »*

Ces derniers mots doivent contenir l'aventure de ce douloureux roman dont l'heure de parler ne sonnera que pour nos descendants. Miss Robinson, cette Titania, n'avait pas de fées pour exaucer ses désirs. Aucune *Fleur des Pois*, nulle *Toile d'araignée*, pas l'ombre d'une *Phalène*<sup>1</sup> ne semblaient disposées à servir sa beauté !... Elle fit les expériences réservées aux princesses en exil. Celui dont elle eût été heureuse d'être distinguée s'éloigna sans la bénir ni la maudire, ce qui à vingt ans paraît terrible. Ensuite, parce qu'il fallait bien, à moins de conclure — or elle n'était point née avec un de ces caractères héroïques qui ne vivent que dans l'extrême — ayant le cœur tendre, elle ne sut que se plaindre et pleurer :

1. Personnages féeriques de la suite de la fée Titania dans le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare.

« J'aperçois, par la croisée, les arbres du square fleuris d'aubépine carminée. Et vous qui étiez tout mon amour et toute ma tendresse, aujourd'hui, vous avez brisé mon cœur !... Pourtant, bien que je vous ai perdu et que je me lamente tant que le passé même en pâtisse, j'aperçois toujours, par la croisée, les arbres du square fleuris d'aubépine carminée !... »

Je suis convaincu qu'il n'y eut dans tout cela que des rêves qui ne pouvaient devenir des réalités ; ils valaient pourtant mieux que les réalités de plus tard qui, hélas !... n'eurent, elles, rien de comparable à des rêves, à moins qu'il ne s'agisse de songes ironiques comme en inspiraient à Shakespeare les *Nuits d'Eté* ! En attendant, la vierge poétique est seule dans la chambre, où la retient le sort mercenaire ; elle est seule comme elle l'était les soirs d'avant, mais depuis qu'elle a aimé et pâti, à cause de son amour, pour la première fois, chose étrange, elle éprouve la souffrance de sa solitude. Abandonnée sur le fauteuil à bascule ou à oreillettes, — car un fauteuil anglais est toujours à bascule ou à oreillettes, — elle se compare à Ariane sur le rocher de Naxos !... Un peu de coquetterie adoucit cependant l'angoisse de son chagrin : « Sur son sein, elle attache une

guirlande de cyprès pour tuer son cœur, » et, pendant que ses doigts épinglent la guirlande bottichellesque sur sa poitrine préraphaélite, ses yeux admirables, que respecta le temps, consultant avec tant de complaisance les miroirs, que ses larmes finissent par lui agréer. Elle pense ce qu'une autre osa écrire : « En petite quantité, les pleurs m'embellissent assez !... mais elle était trop bonne musicienne de la pensée pour hasarder un accord aussi barbare !

Ne soyez pas trop en peine ; sa douleur s'accommodera très bien aux circonstances d'une vie différente, certes, de celles qu'eût méritée un talent aussi rare. Elle obéit aux conseils de Heine, et je vois ce juif de Hambourg sourire à celle qui devait épouser un juif de Paris ! Voici l'une de ses *Petites Chansons*. Ce n'est pas moi, c'est cette miss éthérée qui lui donne ce titre un peu décevant :

« Ma voix, j'ai perdu ma voix à chanter. Mes jours de bonheur sont vécus. C'est fini, je n'exalterai plus chagrins ou joies, mais dorénavant, je me tairai, silencieuse. Oh ! les jours de bonheur sont passés ! Assise, les yeux grands ouverts, avec désespoir, je regarde ma vie qui s'en va !... A quoi bon m'arrêter ? A quoi bon dire à l'angoisse qui me tenaille : Laisse-moi et

tout sera bien ; dure encore et ce sera la fin de moi ? A quoi bon dire cela ? Cette larme montant à mes yeux extasiés tombe sur un monde qui se meurt de désir et de souffrance !... »

Cependant, avec une netteté insolite chez une personne qui pose à l'amoureuse, des clairvoyances se discernaient sous les astragales du style, des clairvoyances qui indiqueraient que Miss Robinson sait joindre à beaucoup de fantaisie un imperturbable bon sens. Céleste par le front et les yeux et la voix, le visage, par la carrure du menton, s'affirme d'une massivité surprenante. C'est l'image de cette poésie qui dira avec raison : « Oh ! l'amour moderne, ce n'est plus l'enfant candide tendant ses lèvres aux baisers caressants, c'est un esprit qui pâtit, se consume et fait de tous les rêves des motifs de désespoir <sup>1</sup>. »

Ensuite, avec des réticences, après une longue parenthèse de vie, que les commentateurs de plus tard rempliront de bien des choses curieuses, elle s'écriera raisonnable (oh ! quelle épithète pour une poétesse, de l'appeler *raisonnable* !) : « Nous n'espérons pas le ciel, ô mon âme, et pourtant l'heure de la mort est proche !

1. *The New Arcadia. Love among the saints.*

Comme il est dur, comme il est étrange de mourir ainsi que des feuilles tournant dans la tempête !... Seule pour l'éternité ! Faudra-t-il en devenir folle ou faire face à la tempête avec un courage de désespoir qui, lui aussi, succombera et se brisera un jour ? Faudra-t-il se traîner en avant, avec une égale patience, jusqu'à la fin ? » Peu à peu, l'émotion gagne la chanteuse ; sa douleur finira par éclater en imprécations admirables : « L'amour est un oiseau qui se brise la voix à chanter ; l'amour, c'est la rose épanouie qui s'effeuille ; l'amour, c'est le cœur brisé. c'est l'adieu, ce sont les mains qui se tordent. Ah ! n'aimez jamais !... »

Vous avez reconnu, sous d'autres paroles, les vers inoubliables de Desbordes-Valmore :

Amour, divin rôdeur, glissant entre les âmes,  
Sans te voir de mes yeux, je reconnais tes flammes...  
C'est lui ! Sauve qui peut, voici venir les larmes !  
Ce n'est pas tout d'aimer, l'amour porte des armes...  
C'est le roi, c'est le maître, et pour le désarmer  
Il faut plaire à l'amour — *ce n'est pas tout d'aimer !*

Désormais, la poésie de Miss Robinson ne sera qu'une perpétuelle invocation à la mort, que la plainte musicale d'une âme qui conserve à peine la force de vivre. « Toutes les espérances, toutes les réalités, sont tombées comme un manteau

tombe des épaules. » Ce n'est pas la mélancolie à phrases éclatantes de lord Byron, ce n'est pas la tristesse résignée de Rossetti, c'est l'anéantissement d'une âme qui n'a même plus la force de maudire son bourreau adorable. « Parmi les ruines de l'œuvre inachevée, je m'assieds et je me demande : A quoi bon ? » Comme l'abandonnée de l'*Ancien Testament*, Mary Robinson fut longtemps sans vouloir être consolée.

Ces plaintes, formes passagères, comme l'image de celle qui les nota, de la passion aussi éternelle que la vie et la femme — car qui dit femme dit amour ! — rapprochent les mains anxieuses de cette fragile Anglaise des franches et nerveuses mains de la pauvre Isabelle Kaiser, des mains ointes de parfums asiatiques d'Hélène Vacaresco. Ces trois ardentes poétesses de l'amour le plus pur, la douleur, à travers les années et les frontières, en a fait, un instant, comme trois sœurs. Pareilles à des clochers d'église, leur âme, au contact de la vie, donna à une certaine heure la même note, mais le son ne fut point le même ; il y a la cloche d'or, il y eut la cloche d'argent. Miss Robinson fut la cloche de cristal. A chaque strophe, il semblait que son âme allait se briser !... Hélas ! depuis que je notais ces choses, l'impitoyable vie s'est

chargée de détruire la cloche délicieuse !... La cloche d'argent, elle aussi, s'est tue ; seule, la cloche d'or, du haut des clochers roumains, continue à égrener des mélopées, dont l'angoissante répétition fait songer aux appels des muezzins.

Avant d'acquérir la triste sagesse de tourner son aile au vent et de s'endormir satisfaite, de quelque côté qu'il s'avisât de souffler, Mary Robinson devait essayer quelques-unes des compensations sentimentales qu'offre la vie aux cœurs déçus par l'amour. L'amitié d'abord, mais, selon le mot de La Rochefoucauld, elle devait reconnaître que « l'amitié n'était que l'amour sans ailes » !... Ce jugement sévère est-il équitable ?... Nous n'avons le droit de pénétrer dans la vie privée de nos semblables que lorsque la mort a passé. Qui n'entend qu'une voix, n'entend qu'une opinion. L'autre, les autres témoins donneront, sans doute ici, plus tard, des avis différents, jusqu'à paraître divergents.

Il ne lui restait ensuite d'espoir qu'en cette charité dont le maladif apôtre disait : *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, quand j'aurais le don de prophétie, la science des mystères, la connaissance de tout,*

*si je n'ai pas la charité, je ne suis rien !...* Avec une bonne volonté, assez dépourvue de conviction, elle essaya de se faire tout à tous ; elle écrivit la *Nouvelle Arcadie*, ce livre de charité sociale. Car, dans cette Arcadie nouvelle, à l'inverse de l'ancienne, ce ne sont pas des bergers enrubannés à la Watteau qu'elle rencontrera, chantant leurs amours en strophes alternées, tandis que leurs dociles troupeaux broutent des prairies d'herbe et de fleurs, éternellement fraîches, sous des cieux aussi bleus que les porcelaines de la manufacture de Sèvres, non ! « elle a trouvé l'ignorance, la fièvre et le péché accroupis autour du foyer » !... Sur la paille pourrie d'un sinistre grabat, pleurerait un enfant affamé, et la mère remerciait Dieu de ce qu'un autre mourait !...

Alors, elle a pris peur ; ses mains diaphanes ont essayé de panser ces blessés ; curieuse, elle s'est penchée sur les misères de ce monde ; et voici quelques-uns des misérables dont elle a plaint les misères : Des vieillards ayant vécu côte à côte quarante années de bons et mauvais jours, et que la règle de l'asile sépare inexorablement ; une mère qui, d'ignorance, empoisonne son bébé avec du plomb fondu ; une idiote, née de gens mal portants, en un lieu

malsain : « Belle et fraîche comme l'aube, elle n'avait de la femme que le masque ; jour et nuit, son esprit sommeillait. » Dans les ténèbres de sa vie, sa joie unique, son unique rêve était d'aller en canot. « Elle, si vaillante, elle aimait à sentir le bateau voler sous ses puissantes rames !... »

Miss Robinson osa davantage. Imperturbable, elle est descendue (car tout est pur pour les pures) aux derniers cercles des enfers d'ici-bas. Elle aperçut une jeune fille abandonnée par ses frères, dont le père fut un sac à vin, et qui, la pauvre ! de paresse, préféra se faire inscrire à la police, parmi les prostituées. Dans son rêve pénible, elle la voit passer ivre de whisky, du fard aux joues, des fleurs flétries dans les cheveux, « hurlant d'obscènes chansons », et, angoissée, Miss Robinson se demande : « Qui répondra pour le crime ? Sera-ce la victime, l'amant ou les frères ? ou moi qui n'ai pas fait un geste ? » Enfin, voilà la famille des Rother. « Elle habite, là-bas, une vieille mesure rouge, nichée sous les sapins ; à l'entour des fleurs de bruyère sont toutes rouges ; rouges sont aussi les toits qu'embrase le soleil des soirs et, dans le val et sur la hauteur, la terre est encore rougeâtre, mais le sang du cœur des Rother est tout

blanc. » Le forfait, le monstrueux forfait accompli, la poétesse s'écrie : « Oui, je le crois, Dieu connaît nos péchés, j'ai distingué, vers l'Ouest, un signe dans le ciel. N'est-il pas étrange que le ciel, impassible à la vue de tant de misères, pâlisse devant un crime ? Et cependant, je le jure, le soleil, ce soir-là, *réflétait de l'horreur !* »

Mais, cette nature gracieuse, ou plutôt gracile, n'avait ni la force, ni la foi qui font les apôtres. C'est très joli de ceindre un tablier blanc, de s'improviser infirmière, — c'est presque aussi amusant que de chanter l'opéra-comique, — mais, la première fièvre tombée, pour vivre la vie d'abnégation, de patience et de sacrifices que réclame un tel ministère, — le plus magnifique qu'il soit donné à la femme d'embrasser, — il faut autre chose que des sourires, et des larmes, et des fleurs, et des rêves, il faut l'amour, l'absolu, l'absorbant amour, celui qui ne se détourne de la créature que pour s'adresser au Créateur ; en un mot, *il faut la foi*, qu'elle soit *catholique*, comme chez M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau, dont l'activité, la générosité sont admirables, qu'elle soit *protestante*, comme chez M<sup>me</sup> Edmond de Pressensé qui est morte, — à la lettre, morte, victime de son dévouement, — qu'elle soit *bouddhiste*, comme chez Emilie de

Morsier, dont j'ai insuffisamment dit l'âme et la vie de lumière, qu'elle soit ?...

Mary Robinson, par malheur, *ne croyait plus*, à supposer qu'elle ait jamais cru. « Depuis le jour de mon enfance, ma vie se traîne le long des sentiers de la mort. Oh ! qu'ils sont poudreux ! J'attends toujours que les années me laissent enfin reprendre haleine et, qu'au lieu de soupirer tristement, je puisse chanter. Mais, hélas ! les années m'ont fait un mal cruel, *elles m'ont enlevé la foi des bienheureux*, et depuis, sur la terre des hommes, j'erre, pareille à un fantôme, exilée au pays des ombres. En vérité, c'est trop m'attarder ici-bas ; c'est prendre trop longtemps la place d'autrui, pour languir et pour soupirer. Ayez pitié ! ô vous, mes sœurs ! fileuses éternelles ! ayez pitié ! Lâchez les fils emmêlés, rompez l'écheveau d'un seul coup, je vous en supplie ! Et filez quelque autre fil plus fort et plus parfait <sup>1</sup>. »

Cette Miss Robinson est un bien rare exemple de femme incrédule. Chez un homme, il y a mille raisons d'oublier les dogmes ; mais, chez une jeune fille, une vierge !... un tel état d'âme indispose. La nature féminine semble créée pour prier : car prier, c'est encore aimer, et la

1. *An Italian Garden* (sonnet), page 92.

femme semble n'avoir été mise au monde que pour l'amour. Ces lignes ne manqueront point de susciter la verve de Miss Mary. Elle dira : Ce bon critique, il perd la tête !... Hélas ! que n'a-t-elle perdu son cœur, l'exquise femme ! Je l'eusse admirée, si ç'avait été pour un vivant ; je l'eusse vénérée, si ç'avait été pour Dieu. Au contraire, elle ne résista même point à traiter avec humour les récits évangéliques ! Misères et grandeurs littéraires ! Lisez et dites-moi si les cantiques d'un Christina Rossetti ne chantent pas plus justes que ces grinçantes ironies ? Evidemment, elles aidèrent à rapprocher cette jeune personne de son premier mari, auteur d'une fâcheuse *Légende Divine* !...

Ne voilà-t-il pas qu'elle s'avise d'aller, un dimanche de la Pentecôte, rêver de tendresse sous les haies fleuries. Les inexorables cloches la réveillèrent ; elle se relève avec un soupir. « J'avais oublié, dit-elle sarcastiquement, j'avais oublié que je devais mourir. » Ou bien, elle nous racontera que les anges, jouant à la balle avec les pommes de l'arbre de vie, en jetèrent une, par mégarde, au-dessus des barrières du ciel. « Un vieux prêtre la vit tomber près de sa chapelle. Du pied, il la repoussa, en disant : « *Pouah ! la sale pomme !* »

Pourtant, avec le temps, *qui fait mûrir le blé*, comme disent les Italiens, elle comprit qu'elle avait perdu plus qu'elle ne s'imaginait à oublier la foi de ses aïeules, et sans pousser le courage jusqu'aux blasphèmes de M<sup>me</sup> Ackermann (la meilleure poétesse philosophique que la mentalité féminine ait jusqu'ici produite), elle glissa, telle un cadavre, du pont du bateau de cette vie, dans l'océan de la mort ; elle tomba dans le pessimisme sans raisons : « Un Christ est mort en vain, sur chaque étoile. Pour l'œil, les étoiles ; pour la poitrine, les immensités de l'air. Pour l'espérance, par delà ce monde sombre qui souffre, rien dans l'abîme, rien dans les années sans fin ! » La foi de Miss Robinson, la voici : « J'abandonne, comme impuissantes, des prières qui m'aidaient jadis, et mon âme, qui n'a plus de père, ne s'incline qu'avec une foi plus grande devant le *Divin* non révélé. »

Vingt années plus tard, dans le volume qu'elle consacra à son second mari, elle ne laissa point échapper l'occasion de reparler de ces sujets. Emile Duclaux qui, sur ce point, comme sous tous les autres, fut supérieur à James Darmesteter, alors qu'il passait les soirées avec la frêle Anglaise qui embellit le soir de sa carrière, lui reprochait précisément, paraît-il, le vague

de ces idées religieuses (elle dit *monistes*). Et femme, délicieusement femme, elle ajoute : « Mais voilà, croyait-il du fond de l'âme à ce que si rarement il semblait promettre ? ou n'offrait-il qu'une généreuse fantaisie pour consoler l'universelle douleur ? Qui me le dira ?... Duclaux paraissait animé d'une foi supérieure à celle qu'il a pu me communiquer... On est peut-être incroyant pour ne pas voir assez loin <sup>1</sup> ! »

Oui, c'est cela : en amour, en religion, en tout, *elle n'a pas vu assez loin*, Mary Robinson ! Elle a sacrifié l'heure, la vie qui passent à la pensée qui demeure. On s'attend toujours à quelque chose qui ne viendra jamais : élan, révolte, extase ; la désillusion est impossible à céler. Que ne s'est-elle souvenue, — cette veuve délicieuse, — de la noble réponse que lui adressait son second mari sur la terrasse d'Olmét, par les soirées illuminées d'étoiles des mois brûlants :

« Là-haut, petite amie (et la main du vieux savant s'élevait vers le firmament lumineux de constellations), là-haut, il y a place pour toutes les manifestations de la vie !... »

1. EMILE DUCLAUX, 1 vol. (hors commerce).

---

## VI

MADAME LUCIE FÉLIX-FAURE-GOYAU<sup>1</sup>

Lorsque, de sa voix claire, M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau, devant un auditoire où les représentantes de la noblesse de l'Empire voisinent avec les descendantes des grandes familles de l'Ancien Régime, fait une conférence de philosophie morale, ainsi qu'il lui est arrivé à l'Institut catholique de Paris, où elle parla récemment de *Sainte Radegonde*, au Lycéum, où elle traita

1. OEUVRES : *Promenades florentines, Voyage en Algérie* (2 brochures hors commerce) ; *Newman, sa vie, ses œuvres*, 1 vol., Perrin et C<sup>ie</sup>, éditeurs. 1901. *Les Femmes dans l'œuvre de Dante*, 1 vol., id., 1902. *Méditerranée*, 1 vol., Juven (collection Fémina). *Ames Païennes et Ames Modernes*, 1 vol., Perrin et C<sup>ie</sup>, 1907. — *La Vie nuancée*, 1 vol., Plon, 1905. *Chansons simplettes* (Edition d'art). 1908. Nombreux articles non réunis dans la *Revue Hebdomadaire*, la *Quinzaine*, *Fémina*, etc., etc.

de *Dante et Béatrice*, ni la conférencière, ni ses auditrices, ne paraissent se douter avec quelle ironie de semblables réunions contredisent les idées de M. Bourget sur les fallacieux périls d'une trop brusque ascension sociale. Si l'on réfléchit que celle qui s'exprime avec autant de goût que de savoir est la fille aînée du sixième président de notre République, et si l'on se rappelle qu'avant d'obtenir la plus haute dignité de son pays, Félix Faure avait commencé sa carrière — loin d'en rougir, il avait l'esprit de s'en féliciter — par porter le tablier de cuir des apprentis de la tannerie Dumée d'Amboise, on constatera que peu d'ascensions sociales « furent plus rapides, plus favorables ». Non seulement, à l'encontre des orgueilleuses thèses de l'*Etape*, « le père a pu considérer son propre sort comme conforme aux attentes de sa jeunesse », mais ayant aussi « reporté ou plutôt continué son espoir de bonheur » sur ses filles, il devait vivre assez longtemps pour voir l'une, heureuse mère d'une heureuse famille, et l'autre, au premier rang parmi les intellectuelles de notre pays. Si jamais les prétendues étapes de la famille française ont été brûlées avec bonheur, si jamais le mérite personnel a franchi les obstacles, renversé les barrières,

c'est dans ce cas, et bien que le sociologue affirme que « ces choses ne peuvent pas arriver », le président Félix Faure et sa savante fille sont là pour nous prouver, au contraire, que « ces choses arrivent ». A ce titre, cette républicaine devient même représentative de toute une catégorie sociale de la France d'aujourd'hui.

Il existe d'elle une photographie, si fréquemment reproduite, qu'elle en est devenue populaire. Debout auprès d'une balustrade, sur laquelle se pose sa sinistre, — l'image se détachant sur un de ces horizons de parc qu'affectionnait Benjamin Constant, — cette « Princesse de Lettres » vous regarde fixement, de ses yeux calmes, en étalant les arachnoïdes dentelles d'une somptueuse toilette de cour... Devant ce noble maintien, ce regard superbe, ce geste d'autorité, le rêveur pensif complète la vision ; sur ce front, il pose le casque aux ailes blanches ; ces mains impératives, il les charge du bouclier, de la lance, et le manteau bleu de la Walkyrie dissimule enfin les fanfreluches de la parure. Alors, s'il connaît la destinée de cette femme, celle de son père, — et à des degrés divers, ces deux êtres font partie de l'histoire de notre France, — les paroles inspiratrices de la symphonie wagnérienne remontent à sa mémoire.

Avec plus de raisons que n'en supposent ceux qui vivent dans le présent, pareils à des aveugles qui ne savent rien voir au delà des apparences, il répétera : « Elle fut bien la fille qui exécuta et devina les secrets désirs de son père, la personification de Celui qui n'est plus , sa vivante volonté, son cœur, en donnant à ce mot « cœur » l'acception morale la plus élevée. *En me parlant à moi, tu te parles à toi-même. Que suis-je ? hélas ! Rien ! sinon ta volonté secrète !* »

Si l'on réfléchit que cette moderne Brunehilde fraya, durant sept années, sur pied d'égalité ou presque, avec plusieurs souverains régnants de l'Europe, on sera moins surpris que, dans les circonstances plus modestes d'aujourd'hui, son attitude ait conservé je ne sais quoi de protocolaire. D'aucuns le lui reprochent. C'est qu'ils jugent par ouï-dire, sans avoir eu l'occasion d'un tête-à-tête avec cette femme, dont l'abord dissimule autant de timidité que d'indifférence, mais qui reste, à coup sûr, d'une bonté au-dessus de la moyenne. C'est pourtant ce qu'il convient avant tout de raconter.

## I

Et d'abord, ainsi qu'il en serait advenu pour un esprit moins averti, le temps où elle fût la sixième Dauphine de la troisième République ne lui a laissé aucune vanité. Elle en parle sans enthousiasme, ni regrets, avec l'ombre d'un sourire.

« Le premier avantage de la fortune que nous réservait le sort législatif fut même, pour moi, un désavantage. Après des années de préparation, j'allais débiter. J'avais un article reçu à la *Revue Hebdomadaire*, lorsque mon père passa du ministère de la Marine à l'Élysée. Il me pria incontinent de différer mes ambitions artistiques. On n'eût point manqué de découvrir, entre mes lignes, des visées politiques, qui n'eussent été ni dans les goûts, ni dans les attributions de la jeune fille que j'étais alors. J'en fus quitte pour engager mon directeur d'activité littéraire à redemander mon manuscrit. Il poussa la bonne grâce jusqu'à me le rendre tiré à 50 beaux exemplaires. C'est ainsi que mon œuvre se composa longtemps, en dehors de cette

mince plaquette : *Dans la Forêt des Ardennes*, de deux autres brochures, également hors commerce, dont l'une fut illustrée par Clairin. Elles contiennent les réflexions de mes premiers voyages en Algérie et en Italie (un critique a pu dire : Il y a, notamment sur *Sainte-Marie-des-Fleurs* des aperçus originaux, dénotant des lectures variées, un goût personnel ; le tout en français assez maniéré, pour se distinguer des impressions banales d'une demoiselle écrivant à ses amies<sup>1</sup>. » Mon avènement aux grandeurs de ce monde me causa donc l'une de mes premières déceptions. »

On devine que M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau conclut : Ce fut excellent pour la direction de mon esprit, car je risquai moins d'être dupe ! Il y a ainsi, dans sa conversation, une infinité de choses tremblantes, à fleur de lèvres, qu'elle renonce à exprimer. Que ne suis-je de ses intimes, afin de lui dire : Courage ! Il est invraisemblable à quel point, pour livrer un peu d'elle-même, cette personne a besoin de se sentir en odeur de sympathie. Ce n'est pas commode pour des portraitistes, mais cela témoigne en faveur des scrupules de son âme. Si elle rédige un jour

1. *Félix Faure intime*, par Paul Bluysen (Juven).

les souvenirs de son passage à l'Elysée, soyez certain que Lucie Faure n'y apportera point la causticité d'une comtesse de Boigne. Il suffit de l'avoir rencontrée pour saisir qu'il y a tout un côté de la vie qu'elle dédaigne, et ce n'est pas le plus beau, certes !...mais pourtant, c'est néanmoins, et à un tel degré, le seul qui compte pour la plupart, hélas ! qu'à le négliger cette dame amoindrit forcément sa connaissance de l'humanité !... Elle dira donc des choses profondes ou charmantes, mais la chronique perfide n'aura rien à glaner dans le jardin secret de ses pensées.

« C'est exact, me raconte-t-elle, et ce récit servira d'exemple. J'ai eu l'occasion d'approcher à l'Elysée la plupart des souverains de ces derniers règnes, dont la destinée devait être tragiquement interrompue : M. Carnot, Alexandre de Serbie, le roi de Portugal... Or, j'ai beau repasser les impressions qu'ils me procurèrent, je tâche en vain de reconstituer le caractère de leur visage, je ne parviens pas à discerner dans leurs yeux, aujourd'hui clos, sur leur masque à jamais immobile, comme un signe du destin cruel. Cet excellent M. Carnot n'avait qu'à paraître pour éloigner toute idée de drame. Alexandre de Serbie faisait songer à un jeune

homme aussi candide que desservi par la nature... Et, quant au roi de Portugal, je ne crains pas d'être contredite en disant que c'était la plus joviale des Altesses. Tout ce que je puis certifier, c'est que les souverains vivent dans la crainte perpétuelle du lendemain... Je n'ai pas oublié ma stupéfaction en recevant, du prince Ferdinand de Bulgarie, cette réponse à un déjeuner où je lui demandais comment il avait employé sa matinée : *Je viens d'arpenter le Bois à bicyclette, en simple citoyen de Paris. Vous ne sauriez vous imaginer, Mademoiselle, le plaisir que peut apporter une promenade sans escorte à un homme qui ignore s'il sera encore en vie dans une heure !* »

L'observatrice ajoute en chrétienne : « Il est vrai que chacun de nous pourrait et devrait en dire autant, s'il était tout à fait loyal, devant l'incertitude du jour qui passe. Entre les périls de la santé et les hasards du sort, est-ce qu'il existe, au monde, et à Paris moins qu'ailleurs, une personne certaine d'être encore du nombre des vivants, l'heure qui va sonner ? Entre les souverains et les bourgeois, la différence n'est donc que quantitative !... »

« Uniformément, les princes paraissent également excédés des servitudes que leur impo-

sent leurs privilèges. Ce fut si imprévu d'entendre la reine de Hollande, dont l'aimable blondeur m'est restée en mémoire comme un rayon d'avril, ce fut si joli d'ouïr cette souveraine de vingt ans s'écrier, après une visite au Louvre, dont le conservateur s'était desséché la bouche à lui répondre: — *Ah ! que c'est bon les œuvres d'art ! cela repose des affaires !... »*

## II

Puis, la catastrophe survint, l'affreuse catastrophe, la plus pénible qu'ait enregistrée l'histoire de France depuis la mort de Louis XV. Rendue à la vie privée, l'orpheline allait pouvoir débiter. Son premier livre fut une étude sur la vie et les œuvres de Newman, laquelle, à côté de nombre d'épithètes tenues pour laudatives dans tous les milieux, telles qu' « éloquente », « érudite », « sincère », mérite pourtant aussi celle « d'apologétique », qui n'est prise en bonne part que dans les cercles catholiques. En somme, ce livre fait penser à un paysage dépourvu d'ombres. Une telle perfection n'apparaît pas compatible avec les exigences de la nature, — faut-il ajouter « par malheur » ou « par bonheur » ? Je ne rougirai point d'avouer, avec un écrivain que ne récusera point cette théologienne : « Je porte une affection spéciale, et sais un gré infini aux saints qui ont mal commencé, parce que ce sont ceux qui nous redisent avec le plus d'éloquence qu'il n'est jamais trop tard pour se

repentir<sup>1</sup>. » Une historienne étrangère de Newmann me le déclarait : « La fille de votre sixième président n'a vu qu'une des faces de la figure du grand cardinal. Certes, elle l'a bien décrite, mais de là à s'imaginer qu'elle fit le tour de cette intelligence, il y a un abîme !... » Oui, la nature humaine est plus complexe ; le bien et le mal s'y combinent dans des proportions autrement décevantes !... C'est même le danger des œuvres conçues selon cette formule ; en présentant, avec parti pris, des exemplaires exceptionnels, elles en accentuent l'exception au point de les dépouiller de toute humanité. Et, conséquence logique, au lieu d'attirer de nouvelles sympathies à ces modèles, elles risquent d'en décourager, et de celles probablement qui auraient le plus urgent besoin de s'en approcher. Ne brodons pas dans l'idéalisme. Le danger est plus grand qu'on ne le croit. Du bleu, du blanc, du rose, pas trop n'en faut. C'est la revanche du bon sens. Le mot de Pascal est admirable, et le proverbe reste sage entre tous les proverbes : « Le mieux fut toujours l'ennemi du bien ! »

Le second ouvrage sur les *Femmes dans*

1. *Vingt-cinq ans de vie catholique* (expériences et observations), par Théodore de la Rive (Plon, édit.).

*l'Œuvre de Dante* prête aux mêmes réserves. Il est poétique, il est érudit ; pourtant, il ne répond pas à son titre, en ce sens qu'il ne parle pas des femmes, mais seulement de *quelques-unes* des femmes de l'œuvre de Dante. Or, ces « quelques-unes », vous l'avez deviné ; ce seront celles qui, parties avant d'avoir péché, moururent, ou c'est tout comme, en état de sainteté. Trop de vertus ! il y a trop de vertus dans ce livre. Cela finit par donner envie de relire l'Arétin. La commentatrice consent cependant à parler de Marcia. Entre parenthèses, la version édulcorée des trois mariages de cette matrone diffère sensiblement de celle exposée par les féministes<sup>1</sup>. Mais elle ne fera mention d'aucune des passionnées dont les ombres s'éplorent parmi les neuf cercles de l'infernal supplice : ni de Cléopâtre, la « luxurieuse », ni d'Hélène, « qui amena un temps si funeste », ni de Didon qui « rompit la foi promise à Sichée », ni de Sémiramis, « tellement adonnée au vice que tout ce qui lui plaisait fut permis, par elle, dans ses lois » !... Que ne s'avisait-elle, cette historienne,

1. *La Femme*, dans la *Bibliothèque littéraire* de la librairie Schleicher. L'auteur conclut : « Ceci nous paraît bien contraire à la morale, mais la morale a varié à travers les siècles... »

de reconstituer l'histoire de la cruelle femme de Jacopo Rusticucci, et celles de la menteuse Hypsipyle, de la sanglante Médée !... Qu'il eût été plaisant de lui entendre discuter si la Thaïs, aux ongles dégoûtants, du dix-huitième chant, était ou n'était pas la courtisane de Corinthe ? Si, dans la Manto échevelée, citée au vingtième cantique, il faut reconnaître la magicienne perfide dont le fils, pour citer Virgile, *muros matrique dedit tibi, Mantua ! nomen*<sup>1</sup> !... Elle parlera de Francesca, parce qu'il est impossible de consacrer un volume aux héroïnes de Dante sans citer Francesca ; mais le mot « adultère » ne sera pas imprimé, et cela ne laisse pas que de paraître divertissant. Dans son regret de ne pouvoir absoudre son modèle, l'avocate de la vertu ajoute : « La Francesca de l'histoire apparaît beaucoup moins poétique que la Francesca de la *Divine Comédie* ». Pourquoi ? parce qu'elle céda davantage à l'attrait du péché ? En se révélant plus faible, c'est-à-dire plus humaine, la Francesca de la chronique me semble, au contraire, infiniment plus touchante. C'est le déficit de cette âme si pure ; elle n'a pas le sens, elle n'a pas assez pitié de celles à qui, selon la promesse évangélique, il sera beaucoup

1. *Enfer*, Chants V, XVI, XVII et XX.

pardonné, parce qu'elles ont beaucoup aimé. Comme je la voudrais plus attentive à la passion, aux passions ! qu'elle ne se demandât pas : est-ce que ce roman est légitime ? mais seulement : est-il sincère ? L'admirable beauté de la femme, n'est-ce pas précisément de se trouver devant le véritable amour, comme un guerrier sans armes, devant la mort ?

Ces réflexions transposées dans le domaine philosophique, s'appliquent au troisième ouvrage de M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau, *Ames Chrétiennes et Ames Païennes*. La dialecticienne y développe cette thèse, l'une des idées-mères de sa philosophie, (ses premières notes de voyage la formulaient déjà), que « l'âme de l'antiquité ressemblait à cette mer azurée qui baigne des côtes et des îles aux noms harmonieux... et sourit, et caresse à la surface, mais, qui, au dire déjà des Anciens, est, en réalité, pleine de deuils et de funérailles ». Discuter en vingt lignes une théorie que 279 pages ont à peine démontrée, serait prétentieux. Disons plutôt qu'un esprit de culture, tout aussi universel, dont le nom d'Henry Brewster ne rappellera rien à personne, parce que celui qui le portait attendit que la gloire lui vînt en voyageant, consacra un autre volume de 194 pages à la soutenance

de la thèse opposée. « Parce qu'ils avaient mangé le fruit de l'arbre, ils furent chassés du paradis. Voilà le péché originel, l'erreur mère, c'est l'illusion du paralytique <sup>1</sup>. »

Telle est la réponse de l'indépendant Américain. « La religion, ajoute-t-il, parmi tant d'autres paradoxes, n'est pas une non-valeur flagrante comme la philosophie. Elle offre quelque satisfaction au sentiment, mais c'est une satisfaction bien incomplète !... » Sans prendre parti entre la tradition catholique et l'enseignement nietzschéen, il suffira, en se plaçant à un autre point de vue, de conclure : ces études entreprises sans impartialité, mais avec une réelle connaissance des faits, sur l'activité religieuse de l'Angleterre d'aujourd'hui, la sensibilité de l'Italie du moyen âge, et la vie morale de l'Antiquité classique et de l'Europe moderne, des travaux aussi divers et aussi profonds témoignent, sous la plume d'une femme, d'une érudition, à vrai dire, exceptionnelle. Nous sommes loin du polyglottisme de M<sup>me</sup> Barine, de l'internationalisme de M<sup>me</sup> Duclaux-Robinson. A peine l'Allemagne pourrait-elle opposer la science d'une lady Blennerhassett.

1. *L'Âme païenne*, par H.-E. Brewster. (*Mercure de France.*)



dresses, Lucie Faure, quoiqu'elle en fût encore aux robes courtes et aux nattes dans le dos, commençait à distinguer l'infini et l'absolu d'ici-bas :

On s'ennuie avec la poupée qui ne dit rien ;  
Alors puisqu'elle n'a point d'âme, pourquoi l'aimer ?

Et, dans son sabot de Noël, elle glissait ce billet : « Je souhaite qu'une petite âme soit accordée à ma poupée !... » Tout visage, le moindre paysage, l'ombre d'un nuage suscitaient ainsi la réflexion de cette écolière de la vie intérieure. Elle découvrira le charme de la vieillesse, le jour où la mère-grand d'une de ses camarades l'eût, de la sorte, invitée à goûter : « Voici des gâteaux confectionnés par ma bonne ; je les aimais jadis, ils me semblaient bons ; mangez ceux-ci, ma petite Lucie, moi, je n'ai plus de dents pour y goûter. » Et M<sup>lle</sup> Faure, devenue M<sup>me</sup> Goyau, ajoute, judicieuse : « Le charme de cette vieille dame, c'était de ne pas renoncer à faire confectionner des gâteaux par sa bonne, bien qu'elle n'eût plus chance d'y goûter, mais de songer à ceux qui viendraient, ayant, eux, leurs dents au complet et leur appétit vigoureux... » Observez le

prolongement jusqu'à la philosophie de l'observation enfantine ?

En ces temps-là, la fillette qui, plus tard, devant la vie tragique, devait témoigner de tant de courage, avait peur de la nuit, peur du soleil, peur de tout ; je finis par croire qu'elle avait peur d'avoir peur. Oui, c'est comme je viens de l'écrire, Lucie Faure avait peur même du grand jour : « A minuit, la peur n'a pas la même couleur qu'à midi !... » écrit-elle. Songez qu'il lui fallait, à cette heure terrible de midi, répéter ses gammes, dans un grand salon à quatre fenêtres. « Des pastels anciens animaient la blancheur des boiseries », et la jeune pianiste était si fort épouvantée des yeux des peintures, « que ses doigts n'osaient plus effleurer une seule touche. Le temps des exercices s'écoulait dans le silence rythmé par le tic-tac de la pendule et les battements du cœur... » Alors, Miss se fâchait en criant : « Nô ! nô ! nô !... »

Au soir, c'étaient de bien autres terreurs !... « Car la peur de l'inconnu dépasse presque toujours la peur du connu, tant il est vrai que les facultés de notre âme dépassent la portée de cette vie... »

Retirez vos yeux de cette fenêtre !...

Etourneaux, dit Miss, elle vous fait peur ? »  
Or la grande nuit on veut la connaître,  
La méchante nuit que l'on n'aime pas.  
Elle a de vieux loups aux longues oreilles  
Qui rôdent à pas comptés, pour manger...  
Mais voici *papa qui sait nous défendre !...*

Je pense, en effet, qu'il était capable de protéger sa Brunehilde, celui que la France chargea de la défendre devant l'opinion européenne ! N'est-ce pas légendaire, cette silhouette aux guêtres blanches penchée sur cette couchette ? Jadis, Félix Faure étant président, on vendait un sou, une grande image d'Epinal où, de vignette en vignette, on voyait l'apprenti de la tannerie Dumée d'Amboise s'élever de dignité en dignité, jusqu'à l'accolade impériale de l'Alliance franco-russe. Je m'en aperçois, une image manquait à la galerie : celle du père de famille.

*Allons, dors ma petite enfant !...*

Or, cette petite enfant, du ciel, avait reçu le don de poésie. Ne rêvait-elle pas, — je n'invente rien, — « rasant l'herbe fleurie, blondie, embaumée, d'un ballet de papillons mauves ?... d'un menuet dansé par des violettes de Parme ? » (On dirait du Francis James !) Savez-vous quel était le divertissement préféré de Mademoiselle ? S'enfermer dans un kiosque chinois, dont les

fenêtres étaient closes de carreaux multicolores. « A travers ces vitres, j'ai appris à regarder le monde. Elles m'ont fait voir des arbres orangés, des dahlias bleus, des géraniums verts, des cygnes couleur de groseille... Chacune d'elles me présentait une symphonie dans un de ces tons... cela me divertissait ; j'apprenais que, selon la nuance des heures, l'univers diffère de lui-même !... » M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau exagère !...

Voilà peut-être, cependant, l'explication de son idéalisme. Au lieu de s'obstiner à observer choses et gens à travers le carreau bleu, que n'a-t-elle ouvert la fenêtre ? Hélas ! le gris, la boue, le noir sont près de nous, en nous, terribles. Fermer les yeux plutôt que de les apercevoir, n'est-ce pas manquer de courage ? (quoique ce manque de courage réclame une certaine dose d'héroïsme !...) Mais, je ne puis l'admirer. C'est si beau, l'attitude du Rousseau des *Confessions* !... Oh ! oui, d'un coup de poing, brisons les carreaux roses, les carreaux bleus ou verts du kiosque de nos illusions, et voyons de nos yeux grands ouverts la vie telle qu'elle est. La vérité présente quand même une saveur et une valeur que n'auront jamais les rêves, si allucians soient-ils !...

Mais, pour revenir à l'histoire républicaine, lorsque M<sup>lle</sup> Lucie Faure commença à savoir penser, son père concevant des ambitions supérieures à la carrière industrielle qui venait de lui procurer la fortune, commençait à se consacrer à la Chose Publique. A la villa du *Boulevard Maritime*, c'étaient d'incessantes allées et venues, au hasard des perpétuelles élections... Avec ce besoin d'agir qui caractérisait notre sixième président, et dont sa fille hérita, Félix Faure, auquel son courage durant la guerre de 70 avait valu la croix et la popularité, se dépensait en homme dont la fortune matérielle ne suffit point à satisfaire les visées...

« C'est une complète erreur de croire, comme on l'a raconté, m'affirme notre sixième Dauphine républicaine, que mon père ne fut pas un intellectuel. Il y a dans notre villa du Havre (ce n'est plus celle du *Boulevard Maritime*, mais une autre plus vaste, sur la côte) une bibliothèque considérable, que l'auteur de mes jours a rassemblée lui-même, avec des soins de chaque heure, et dont, détail à noter, les volumes ont bel et bien été lus par lui. La légende, *sa légende*, veut qu'il ait été un prodigieux chasseur. En réalité, il fut surtout un prodigieux liseur. Que de fois s'est-il mis en route avec un ou deux

volumes dans sa gibecière ! La chasse n'était qu'un moyen de s'octroyer une demi-journée de lecture. Après avoir feint d'accompagner ses amis, il laissait bientôt ces sanguinaires Nemrods poursuivre l'envol des grives, le tracé des lièvres ou la piste du cerf et s'asseyant à l'ombre d'un chêne, dans la solitude d'un val, Félix Faure, tout comme un sous-préfet d'Alphonse Daudet, s'adonnait à la lecture des belles images, à la dépouille des bonnes idées !... S'il devint sur le tard chasseur, ce fut par nécessité protocolaire. J'ajoute qu'il y eût quelque mérite, un léger astigmatisme lui rendant le tir assez malaisé. Pour viser juste, il devait corriger, par le raisonnement, les conseils de ses prunelles... Si vous avez tenu un fusil contre votre épaule, vous comprendrez la difficulté de mettre dans le noir, d'après les déductions de la logique et non sur l'indication de l'œil.

« Lorsque mon père découvrit mes aptitudes littéraires, il commença par s'en amuser. Alors, je me piquai au jeu. Il suffisait qu'il dise : « *Oh ! ce livre ne s'adresse pas à Lucie, elle n'y comprendrait rien !...* » pour que je m'appliquasse à le lire et à le relire, jusqu'à ce que je l'eusse parfaitement entendu. Jugeant que mon zèle méritait d'être encouragé, il m'ouvrit un crédit chez

son libraire de Paris, assuré que je ne songerais pas à faire venir un volume qui ne dût point passer sous mes yeux de jeune fille. J'usai et j'abusai si bien du compte ouvert, que le commerçant parisien, ne pouvant supposer de telles appétences littéraires chez une demoiselle de province, expédiait ses ballots à l'adresse de *Lucie Faure, libraire au Havre !...*

« Et puis, j'ai travaillé avec des professeurs, j'ai travaillé seule. Je travaille maintenant avec mon mari. Je travaillerai jusqu'à mon dernier jour... Plus j'apprends, plus je découvre tout ce qu'il me reste à apprendre. Ainsi, dès que j'eus commencé d'étudier le latin, il me parut indispensable à qui prétend écrire correctement le français<sup>1</sup>. Quant au grec, je ne suis pas encore revenue du ravissement qu'il me causa. Et puis, il y a l'anglais, dont la précision me séduit, l'italien dont j'adore la musique !... »

« C'est fort ennuyeux, — m'avouait une Princesse de Lettres, — rebelle, hélas ! au polyglottisme, — M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau ne parle

1. Des familiers de l'Elysée ont pu raconter qu'à la réception du cardinal Perraud, par le Président, M<sup>lle</sup> Lucie Faure avoua à l'évêque d'Autun avoir lu dans le texte original, la *Cité de Dieu* de saint Augustin, la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, etc., etc.

jamais que de livres en langues étrangères. Tout le monde ne peut pas être pourtant la fille d'un président de la République » !

« Quand le moment de publier approcha, continue l'imposante conférencière, loin de m'en dissuader, mon père m'y encouragea, à ces deux conditions : ne rien imprimer avant ma vingt-cinquième année, et éviter le pseudonyme masculin : *Puisque tu as la chance d'appartenir au sexe flatté, et non au sexe flatteur*, — me répétait-il, — *ne t'enlève pas une de tes chances de succès en t'affublant d'un masque d'homme !* Vint ensuite l'entr'acte de la présidence, le grand deuil de ma vie, et enfin mon mariage avec l'auteur, que je n'ai point à vous faire connaître, des définitives études sur le catholicisme social et l'Allemagne religieuse... »

L'on m'a raconté, de divers côtés, que ces philosophiques fiançailles se conclurent sous les auspices des *Odes* d'Horace. M. Georges Goyau, auquel il arrivait d'assister aux bals de l'Elysée, encore qu'il s'adonnât malaisément à la danse, ce qui se conçoit de la part d'un historien religieux, fut charmé que la fille du maître du palais préférât également le sérieux de sa conversation aux trois temps de la valse. En apprenant à se connaître, ils ne devaient découvrir que des

raisons de s'apprécier, si bien qu'entre cette haute demoiselle, un peu grave, et ce penseur, dont, pour lui appliquer un mot de l'empereur Auguste, « les écrits sont plus grands que la taille », l'intimité s'établit assez vite. Quand le temps fut venu, Horace se chargea du reste ; ce n'est pas un auteur facile ; ce mariage, qui devait être privilégié, finit par se conclure :

*Num tu, quae tenuit dives Achæmenes,  
Permutare velis crine Licymniac  
Plenas aut Arabum domos* <sup>1</sup> !

Pareille aux peuples, M<sup>me</sup> Goyau avait commencé par la poésie. Elle s'en était ensuite désintéressée. Au foyer nouveau, elle allait en retrouver le sens. N'est-ce pas touchant d'apprendre qu'en 88, elle s'écriait, avec une nervosité infiniment rare sous sa plume :

J'aurais voulu, comme la Madeleine  
Inonda de parfum les pieds de son Seigneur,  
Répandre alors ceux dont j'avais l'âme trop pleine,  
Hélas ! aux pieds de qui ? De qui pour mon bon-  
[heur <sup>2</sup> !

Elle le sait aujourd'hui, et que ce fut non seu-

1. Horace. *Odes*, Livre II, Ode à Mécène.

2. V. la *Vie Nuancée*.

lement pour son bonheur, mais pour celui aussi de tous ceux qui attendent de son activité, multipliée par l'influence propice, de nouvelles, de perspicaces, de mystiques analyses sur la vie intérieure de la chrétienne moderne.

## IV

Le champ à peu près illimité, à portée des investigations de cette érudite qui, pour n'avoir point passé son agrégation, en sait plus et le sait mieux que bien des agrégés ; ce champ à perte de réflexions, cette catholique, par scrupule religieux, l'a volontairement circonscrit. Elle n'a point entrepris l'étude des passions ; elle n'a point dépassé les limites du dogme. A pratiquer de tels exercices spirituels, son intelligence se développait cependant. Elle acquérait en profondeur ce qu'elle perdait en étendue. Ses derniers livres sont émaillés de réflexions sur l'âme, d'une sagacité étonnante. Les folies de la tête ou du cœur lui échappent ; la frénésie d'action d'une sainte Catherine de Sienne l'a, par exemple, complètement désorientée. Cette étude est révélatrice. Une Christina Rossetti, toute protestante qu'elle fût, lui demeure plus compréhensible, quoiqu'elle l'aime sans doute moins, par principe catholique, que cette dominicaine ambassadrice, théologienne et quelque peu socialiste, dont on a pu dire *qu'elle voyait toutes*

choses à travers un voile de sang. Dès qu'il s'agit d'existences cloîtrées par le devoir ou la maladie, M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau trouve, et avec une abondance merveilleuse des remarques, des images si profondes, si justes, si belles, qu'elle mérite ces paroles du Claudio Cantelmo des *Vierges aux Rochers* : « C'est pour cela que je l'aime, parce qu'elle possède un jardin, une maison et une cellule de la connaissance de soi-même... »

J'évoque cette femme probablement du Tiers Ordre, dont l'été dédaigne les astuces de la coquetterie. Je revois ses yeux purs, j'entends sa voix froide et je répète : Oui, *une philosophe de la vie intérieure* et du progrès moral, et qui, lorsqu'elle le voudra, écrira sur ces difficiles matières des traités qui achèveront de la mettre au rang où la tiennent d'ores et déjà ses amis.

## APPENDICE

## LES VOYAGES DE MADAME LUCIE FÉLIX-FAURE-GOYAU.

« Quiconque ne voit guère n'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint vous sera d'un plaisir extrême. Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint. Vous y croirez être vous-même !... Je vous désennuierai !... » Toutes les femmes pensent comme le pigeon de La Fontaine. Aussi, les impressions de voyage sont-elles un genre où elles excellent. Sans remonter aux sensations d'Allemagne de M<sup>me</sup> de Staël-Corinne ou aux sensations de Venise de M<sup>me</sup> Sand-Indiana, on se rappelle que M<sup>me</sup> Alphonse Daudet a vu Londres avec des yeux de Parisienne, et M<sup>me</sup> Neera, Paris avec des yeux de Milanaise, et que ce fût plein d'enseignements. Lombroso écrit : « L'intelligence féminine étant avant tout concrète, on discerne pourquoi nos compagnes ont acquis une juste réputation dans ce domaine, le premier mérite d'une étude des sociétés ou des contrées étrangères étant de relever préci-

sément le plus grand nombre possible de détails caractéristiques <sup>1</sup>... »

Par malheur, à force d'entendre dire que la femme naissait géographe, comme Ricquet-à-la-Houpe coiffé, d'excellentes personnes encombrèrent le marché littéraire des récits de leurs villégiatures. Que ne s'ingéniaient-elles plutôt à imaginer des recettes de cuisine ? Les randonnées, c'est mortel à entendre raconter, tandis qu'une tarte croustillante se laisse toujours croquer avec agrément. Pour avoir chance d'intéresser le lecteur, il faut avoir visité des pays extrêmes, comme cette demoiselle Delphine Menant, qui parcourut des collines du Guzerate, sur lesquelles nul Français n'avait posé le pied depuis Anquetil Dupéron, en 1758, ou posséder, par décret de naissance, une sensibilité particulière, le don des images, comme la Comtesse des Comtesses, celle qui sut voir, avec des yeux nouveaux, des lieux aussi fatigués d'être explorés que l'Italie ou l'Île-de-France ! Reste enfin l'alternative de voyages historiques. Il y a, certes, dans les proses, les poésies de *globe-trotteuse*, de M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau, des indi-

1. César Lombroso et Guillaume Ferrero. *La Femme criminelle*.

cations charmantes... S'il ne s'était agi, cependant, d'escapades accomplies aux côtés du plus populaire de nos présidents, j'eusse résisté à la tentation de noircir du papier. Pourtant, plusieurs de ces livres ne sont pas en circulation ; le bon grain de l'idée reste à séparer dans les autres de l'ivraie des renseignements ; j'avais donc trois raisons pour une de commenter ces journaux rapportés d'Algérie, de Palestine, de Grèce, et surtout d'Italie, de cette Italie qui devait être à la sensibilité de cette poétesse, à la foi de cette croyante, comme une seconde patrie !

Félix Faure aima de tous temps les voyages. Son sous-secrétariat d'Etat aux colonies lui permit d'en accomplir de forts beaux en Asie-Mineure et en Perse. Son aînée, ayant hérité de ce goût, l'accompagna dès que les circonstances s'y prêtèrent.

Il s'agissait, la première fois qu'elle fut de l'aventure présidentielle, d'aller avec trois ministres inaugurer, en Algérie, une statue, une école, un chemin de fer. « Une caravane parlementaire s'organisa pour suivre les trois ministres, — un tourbillon enlevant une foule, — nous fûmes pris dans le tourbillon. » Ainsi débute l'album illustré comme Clairin sait dessi-

ner. M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau hésitait à me le confier. « J'étais bien jeune quand je l'écrivis ! » La dédicace de l'exemplaire entre mes mains réclame l'indulgence pour de probables hérésies. Pures coquetteries ! Aucune des relations des pèlerinages de plus tard ne renfermera autant de communicative spontanéité.

Ce qui frappe tout de suite, c'est le bon sens de la jeune fille. Loin de l'éblouir, les conditions de l'équipée protocolaire l'amuse, quand elles ne la désoblignent pas. Quoiqu'elle eût à sa disposition, d'Alger au Sud-Oranais, un compartiment de première classe, impossible de fermer l'œil. A toutes les gares, sans souci de l'heure nocturne, en chœur, en orchestre, en fanfare, éclataient de nouvelles *Marseillaises* ! Les paupières n'avaient pas eu le temps de se fermer sous les pavots de Morphée, qu'un discordant : *Allons, enfants de la patrie !* rappelait aux voyageuses qu'elles ne voyageaient point pour leur plaisir, mais réellement pour la patrie ! A Sidi-Bel-Abbès, que, sur l'exotisme de son nom, elle brûlait de visiter, il lui fallut, comme dans la plus banale des sous-préfectures, *luncher* aux sons d'un quadrille de la *Mascotte*. Le nom ne faisait donc pas mieux le pittoresque que l'habit ne fait le moine... « L'énervement aidant, un

fou rire gagna la visiteuse. Le ministre lui lançait des regards fulgurants ! Hélas ! ces regards fulgurants ne servirent qu'à augmenter le fou rire. » Ce fut un désastre !

Restait la question nourriture. Que voulez-vous ! la cuisine africaine ne lui disait rien qui vaille !... Plutôt que d'y goûter, Lucie Faure, plus d'une fois, dîna, sur un pliant solitaire, d'un morceau de pain sec et d'une mélancolique tranche de viande froide. « Les chefs montraient cependant un empressement inouï dans leur insistance pour nous faire apprécier leurs chefs-d'œuvre culinaires. J'ai beau savoir qu'il faut ménager l'amour-propre des auteurs, je ne pus me résoudre à leur accorder la moindre satisfaction ! » Ailleurs, ce fut pire. Une fugue à Constantine, ayant été décidé, en marge du programme, le protocole n'eut pas le temps d'aviser. Les vivres vinrent à manquer !... Même contre espèces sonnantes, impossible de trouver un morceau à se mettre sous la dent. Cela menaçait de tourner au tragique, lorsque Félix Faure révélant son identité, obtint d'un conseiller municipal qu'il se transformât en officier de bouche. Sur ce, la pluie s'étant mise à choir, la rédactrice conclut : « Nous tombions en plein roman de Dickens ! »

Sa qualité de Dauphine républicaine lui valut de pénétrer aussi dans les harems de plusieurs beys. Ses impressions manquent d'enthousiasme. Elle regrette d'avoir dû, par politesse, s'extasier devant des armoires à glace et des machines à coudre, dont, à Paris, une loge de concierge se fût trouvée médiocrement embellie. Ces cloîtrées qu'elle plaint, tout en se demandant si elles souffrent de leur captivité, palpaient volontiers l'étoffe de sa robe, le bord de son chapeau. L'une d'elles lui proposa de lui peindre les yeux à l'orientale ; une autre, de l'habiller en Tunisienne, mais prudente, elle ajoutait : *Il ne faudra pas qu'Ab-er-Rhamon vous aperçoive, il ne vous laisserait plus ressortir !...* Ce ne devait pas être la seule tentative d'enlèvement dont elle faillit devenir victime. A ce Naamâ, où, en 58, Napoléon III risqua la capture, la tribu des Oulâd-Sidi-Cheickh étant toujours redoutable, deux escadrons de spahis encadrèrent la caravane : « C'était tout simplement exquis ; rien ne nous manquait, pas même un grain de sel, pas même le petit battement de cœur !... » Remarquez, et ce n'est pas la seule fois, l'expression trahit l'âge de celle qui tient la plume. Un jour qu'elle s'aventurait, sous forte égide, par les rues montantes de la Kasbah, elle se vit suivie, épiée

par les yeux suspects d'un musulman, dont l'ombre blanche se dissimulait le long des murailles. L'ingénue craignait qu'il ne pensât : *Je te couperais la tête avec plaisir, s'il y avait une insurrection !* C'était tourner les choses au tragique. Certes, la jeune « Princesse de Lettres » n'avait pas tort de se méfier, mais, tout de même, sa vie n'était point en péril !

Quoiqu'elle soit poétesse, M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau paraît avoir mal perçu la beauté de la rive africaine. Eprise de *vie nuancée*, les dures couleurs de ces sites barbares la désobligèrent. Je ne crois pas qu'elle se soit laissée aller à noter aucune symphonie algérienne. D'ailleurs, c'est par ses pensées, plutôt que par ses images, qu'elle attire. Or, ces contrées sont trop privées d'histoire, trop pauvres de littérature, pour susciter beaucoup de remarques. Quelques visages eurent le don de lui plaire : « Je me rappelle le minois d'une fillette de deux ans, vêtue d'écarlate et soulevée par un Arabe ; *jamais si petite beauté n'avait souri avec des yeux si grands !* » Un Marocain eut ce geste digne d'un distique de l'Heine musulman Fouzouli, d'embrasser la fleur qu'il lui tendit : « Mais, — ajoute l'excursionniste, — *dès que j'aperçus les cascades du Négrier, je l'oubliai.* » Esthéticisme cruel, ex-

trêmement rare sous cette plume, mais qui eût été fréquent, j'imagine, si l'impératif charitable n'avait retenu cette cérébrale de transcrire toutes les trouvailles de sa cérébralité !...

Je suis moins renseigné sur les circonstances qui entourèrent la croisière au pays d'Homère et au pays de Jésus. Quoique la jeune fille accompagnât encore son père, la silhouette présidentielle apparaît à peine dans les pages réunies sous le titre de *Méditerranée*. La copiste a vraiment été trop attentive à élaguer l'élément personnel ; on comprend, sans les approuver, ses restrictions. Dans un journal signé *Lucie Félix-Faure*, avant la géographie, la poésie, la philosophie, l'ethnographie, la géologie et autres sciences en scie, c'est d'abord *Félix Faure*, c'est ensuite *Lucie Faure* qui intéressent ! « Modeste herbier, dira l'écrivain, où se trouvent conservées quelques palmes de Judée, quelques asphodèles de Grèce, quelques roses. Quand on les remue trop, les herbiers tombent en poussière, et tout leur parfum s'évapore. » Feuilletons celui-là avec précaution.

Voici Marseille, dont la douceur lui remémore l'enchantement de Naples. Des Italiens nasillaient *Santa Lucia* : « Je l'avoue, on peut aimer la *Walkyrie* et goûter la musique des rues sous

un pareil azur et dans un cadre pareil. » Vingt-quatre heures de traversée, nous sommes en Egypte. Tout devient nouveau, tout semble curieux. L'arrivante se sentira troublée en voyant, aux coins des rues, jouer des gamins revêtus de robes traînantes. « L'enfant Jésus devait en avoir de semblables. » L'extrême civilisation de ces lieux fréquentés du *Tout-Europe* l'indispose cependant vite. Tandis qu'entoiletée, elle dînera au son d'un orchestre tzigane, devant une petite table fleurie d'électricité, sa philosophie ne se peut interdire de conjecturer « l'ébahissement d'un bon vieux Pharaon s'il apercevait cette civilisation ultra-moderne implantée sur le sol vénérable de ses anciens domaines ». M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau utilise, sans les admirer, les commodités du cosmopolitisme. Je note ironiquement, qu'elle n'a pas dédaigné de déguster à l'ombre du sphynx, un thé bien prosaïque ! Les hommes lui sont apparus, ce jour-là, sous l'espèce de « petits insectes assez laids !... »

Princesse républicaine, elle visita les Pyramides en compagnie du roi des mers, Pierpont Morgan<sup>1</sup>. Gracieux accueil, heureuse journée,

1. C'est le titre que lui donne l'Amérique à côté de Gould, le roi des chemins de fer, de Carnegie, le roi de l'acier, etc...

quoique les grains de poussière soulevés par les vents du désert lui piquassent les yeux et craquassent sous ses dents ! Archéologie ou théologie, M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau n'ignore rien, mais il est assez rare qu'elle consente à se souvenir qu'une *Princesse*, même de *Lettres*, doit à sa qualité de femme la première de ses séductions. Il faut citer, parce qu'elle extrait exceptionnellement, d'une remarque qu'une Lucie seule pouvait faire une réflexion digne d'un *Lucien*, c'est-à-dire digne d'un philosophe des *Dialogues des Morts*. Il faut citer son exclamation dans la grande pyramide de Dahchour, devant le nécessaire de toilette d'une princesse de la douzième dynastie : « Quelle délicieuse surprise de trouver ces objets étincelants de jeunesse au milieu des ténèbres et des sarcophages !... *Une boîte de fard durera donc plus longtemps que le code d'une législature !...* »

Pourquoi la voyageuse n'a-t-elle pas mis cela en vers, car elle en rima (mélodies plutôt que symphonies) de charmants. Je n'ai pas retrouvé non plus aucun poème daté d'Égypte. Ceux-là même rapportés des plaines où coule le Jourdain s'inspirent moins de la beauté des horizons que des souvenirs dont la religion du Christ sanctifie ces contrées. « Les noms de la

*Bible* éclatent çà et là, comme d'étranges fleurs de poèmes dont le parfum se communique aux paysages, et les syllabes harmonieuses de ces noms familiers à tous les cœurs chrétiens m'apparaissent semblables aux pétales des lis symboliques ! »

Heureux les voyageurs du chemin de Judée  
Voici la myrrhe et l'or, l'encens de ma prière,  
Le trésor de mon cœur, ma bonne volonté...

M<sup>me</sup> Serao exceptée, nulle femme, surtout pas M<sup>me</sup> Myrrhiam Harry ! — ne parle avec plus de foi des contrées où, voici vingt siècles, s'accomplirent (comme l'avaient annoncé les prophètes) le mystère et le miracle de la Rédemption.

Au sein des lys joyeux et purs, éclos soudain,  
Il est le jardinier des mystiques jardins  
Et l'âme enfin ne peut que répondre : *mon maître* !

Sans accompagner la nomade dans tous les ports où sa fantaisie céda aux attraits de l'escale, il faut mentionner encore les proses et les poèmes rapportés d'Italie. Aucun pays ne l'a mieux inspirée : passé de gloire, présent de misère, l'art et les paysages, les habitants même, tout la ravit dans cette terre dont il ne serait pas

besoin de la presser pour qu'elle la traitât de patrie intellectuelle. Sa première plaquette, imprimée au Havre, s'intitule *Promenades Florentines*. Les meilleures pages de *Méditerranée*, les plus beaux vers de la *Vie Nuancée* reproduisent les confidences que lui murmurèrent des *Voix d'Italie*. C'est une hantise. Trop maîtresse d'elle-même pour être d'ordinaire, plus que gracieuse, M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau ne devient poétique que lorsqu'elle parle de l'Italie. Louer Dante, c'est bien ; aimer Florence, c'est mieux !

On s'honore soi-même en vous faisant honneur,  
*Vous êtes la plus douce en étant la plus belle !*

Mais choisir Rome entre toutes les villes,  
 n'est-ce pas la perfection ?

J'ai vu — je m'en souviens — du haut de la terrasse,  
 A côté des grands murs de Saint-Jean-de-Latran :

Qu'est-ce que la fille de notre sixième président a vu ? Ce qu'elle vit à Florence, des collines de Fiésole ; ce qu'elle dut voir à Pise, de la terrasse de la tour penchée ; à Gênes, des rochers du Castellaccio ; à Naples, du jardin des Camaldules ; à Palerme... (mais je n'en finirais plus d'énumérer les innombrables stations de ce Chemin de Beauté), elle dira : « J'ai vu un poème

sacré auquel ont travaillé et le ciel et la terre ! »

« Tout artiste, — écrivait celle qui signait des deux initiales L. F. l'opuscule hors commerce dont sont extraites ces lignes, — tout artiste est un virtuose impuissant s'il ne possède son instrument, et son instrument, c'est son âme, sur les fibres de laquelle il joue. » D'autres ont mieux joué que cette Française du tambourin algérien, de la flûte égyptienne ou des pipeaux grecs, mais sur le violon italien sa maîtrise devient incomparable. Faute de pouvoir tout citer, je ne citerai rien du tout ; il y a des pages dont aucune paraphrase n'égalerait l'impression directe.

Racontons plutôt que par la reproduction (marbre, peinture ou photographie) M<sup>me</sup> Félix-Faure-Goyau a fait de sa demeure un résumé des musées de là-bas. La blanche *librairie*, où, devant un minuscule secrétaire, elle écrit ses pages fleuries de métaphores, comme un manuscrit du *Cinque Cento* d'enluminures, se place sous l'inspiration directe d'une vierge de Botticelli, celle du *Magnificat*. Vous n'avez pas oublié, dans la *Galerie des Offices*, la toile admirable ? La madone dessinée de trois quarts, en manteau bleu et en robe rouge ? Sa gauche protège un enfant Jésus d'une grâce mystérieuse,

cependant qu'elle trempe, avec sa main droite, une plume dans un écrioire tendu par un adolescent. Quand je songe aux pages d'une telle pureté morale que cette femme a écrites, je me demande si, par faveur nominative, il ne lui a pas été accordé de tremper, quelquefois, toutes les fois qu'il s'agit de Dante et de l'Italie, sa plume de prosatrice et de poétesse, dans l'encrier que Botticelli a placé entre les doigts d'un ange !

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

<i>Dédicace à M. Jean Finol</i> .....	1
I. M <sup>me</sup> ARVÈDE BARINE (M <sup>me</sup> Vincens).....	17
Appendice : (A) <i>L'Esprit de M<sup>me</sup> Arvède Barine</i> ..	47
(B) <i>In Memoriam</i> .....	61
II. M <sup>me</sup> EMILIE DE MORSIER.....	75
III. M <sup>me</sup> JEAN DORNIS (M <sup>me</sup> Beer).....	141
Appendice : <i>Les Idées religieuses de M<sup>me</sup> Jean</i> <i>Dornis</i> .....	169
IV. M <sup>me</sup> NEERA (M <sup>me</sup> Radius).....	187
Appendice : (A) <i>Le procès du féminisme par une</i> <i>femme</i> .....	220
(B) <i>Les Théories éducatives de</i> <i>M<sup>me</sup> Neera</i> .....	233
V. MISS MARY F. ROBINSON (M <sup>me</sup> Duclaux).....	249
Appendice : (A) <i>Années de jeunesse</i> .....	280
(B) <i>La Psychologie amoureuse d'une</i> <i>Jeune Miss</i> .....	294
VI. M <sup>me</sup> LUCIE FÉLIX-FAURE-GOYAU.....	313
Appendice : <i>Les Voyages de M<sup>me</sup> Lucie Félix-</i> <i>Faure-Goyau</i> .....	341

714 X 7

625



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

CE



a39003 002537529b

CE PQ 0149  
.T57 1909  
C00 TISSOT, ERNE PRINCESSES  
ACC# 1383187

Collection MINERVA

ACKER (PAUL). — Petites Confessions (cour. par l'Académie française). 1 <sup>re</sup> et 2 <sup>e</sup> séries. Chaque série.....	3 50
ADERER (ADOLPHE). — Chez les Rois.....	3 50
BARRÈS (MAURICE). — Un homme libre, nouvelle édition.....	3 50
BERTON (CLAUDE). — La Marche à l'Etoile, roman.....	3 50
BERTHEROY (JEAN). — Les Dieux familiers, roman.....	3 50
BONNAL (Général). — De la méthode dans les hautes études mili- taires en France et en Allemagne.....	1 »
BORDEAUX (HENRY). — La Petite Mademoiselle, roman.....	3 50
Le Lac noir, roman.....	3 50
L'Amour en fuite (Une honnête femme; le Paon blanc)..	3 50
La Peur de vivre, roman (couronné par l'Académie franç.)	3 50
La Voie sans retour, roman.....	3 50
Le Pays natal, roman.....	3 50
Les Ecrivains et les Mœurs (1 <sup>re</sup> et 2 <sup>e</sup> séries). Chaque série	3 50
Vies intimes.....	3 50
La Savoie peinte par ses Ecrivains.....	1 »
Pèlerinages littéraires.....	3 50
BRACCO (ROBERTO). — Infidèle, comédie en trois actes (trad. de l'italien).	2 »
CAPUANA (LUIGI). — Le Marquis de Roccaverdina, roman (traduit de l'italien).....	3 50
CHUQUET (ARTHUR). membre de l'Institut. — Etudes d'histoire, 2 séries à	3 50
CROISSET (MAURICE). Aristophane et les partis à Athènes.....	3 50
DAVIGNON (HENRI). Molière et la Vie.....	3 50
DES GRANGES (CHARLES-MARC). — La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848). Préface de Jules Lemaitre (de l'Académie française).....	3 50
DOUËL (Martial). — Au Temps de Pétrarque, roman.....	3 50
FLAT (PAUL). — L'Illusion sentimentale, roman.....	3 50
Le Roman de la Comédienne, roman.....	3 50
FOLEY (CHARLES). — Guilleri Guilloré, roman.....	3 50
Fleur d'Ombre, roman.....	3 50
FRANK (EDMOND). — Le Crime de Clodomir Busiquet, roman.....	3 50
FUNCK-BRENTANO (FRANTZ). — La Bastille des Comédiens (Le For- l'Evêque), 11 gravures hors texte.....	3 50
— et STRYIENSKI (CASIMIR). — L'Emigré de Sénac de Meilhan, roman (nouvelle édition).....	7 50
GACHONS (JACQUES DESJ.). — La Maison des Dames Renoir, rom. (cou- ronné par l'Académie française).....	3 50
HÛE (GUSTAVE). — Avocate, roman.....	3 50
L'Utile Amie, roman.....	3 50
LAFENESTRE (Georges). — Bartolomea ou l'oratorio (nouvelle édition)	3 50
LECHARTIER (Georges). — Où va la vie..., roman.....	3 50
LE GOFFIC (Charles). — Les Métiers pittoresques.....	3 50
MAURRAS (CHARLES). — Les Amants de Venise (avec port. de George Sand et de Musset par David d'Angers).....	3 50
L'Avenir de l'Intelligence.....	3 50
MÉDINE (FERNAND). — La Messe de Onze heures et demie, roman..	3 50
L'éternelle attente, roman.....	3 50
— L'Armée qui souffre, roman.....	3 50
MICHAUT (GUSTAVE). — La Comtesse de Bonneval Lettres du XVIII <sup>e</sup> siècle).....	2 »
Etudes sur Sainte-Beuve.....	3 50
PLESSIS (FRÉDÉRIC). — Le Chemin montant, rom. (cour. par l'Acad. franç.)	3 50
Poésies complètes.....	6 »
Epitaphes latines en vers.....	4 »
POMMEROL (JEAN). — Islam saharien. Chez ceux qui guettent (cour. par l'Académie française).....	3 50
RECOLIN (CHARLES). — Le Chemin du Roi, rom. (cour. par l'Acad. franç.)	3 50
RIAT (Georges). — Le Village endormi, roman.....	3 50
ROSEGGER (PIERRE). — Gabriel Heidepeter, scènes de la vie styrienne (traduit de l'allemand).....	3 50
ROSNY (J.-H.). — La Fugitive, roman.....	3 50
Le Testament volé, roman.....	3 50
THOREL (JEAN). — Gillette, roman (couronné par l'Académie française)..	3 50
TESSIER (René). — Le Mariage d'un réactionnaire.....	3 50
VILLE DE MIRMONT (H. DE LA). — Etudes sur l'ancienne poésie latine	5 »
La Jeunesse d'Ovide.....	3 50

